



**CEN<sub>i</sub>M 6**

*Cahiers «Égypte Nilotique et Méditerranéenne»*

# *Quatre études sur la bataille de Qadech*

**Frédéric Servajean**



**Montpellier 2012**





Université Paul Valéry (Montpellier III) – CNRS  
UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes »  
Équipe « Égypte Nilotique et Méditerranéenne » (ENiM)

**CENiM 6**

**Cahiers de l'ENiM**

# **Quatre études sur la bataille de Qadech**

**Frédéric Servajean**



**Montpellier, 2012**

Photographie de couverture : © Cnrs-Cfeetk / L. Moulié.

© Équipe « Égypte Nilotique et Méditerranéenne » de l'UMR 5140, « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes » (Cnrs – Université Paul Valéry – Montpellier III), Montpellier, 2012

## Introduction

**L**A BATAILLE DE QADECH, qui opposa en l'an 5 de Ramsès II (probablement en 1286 av. J.-C. <sup>1</sup>) les Hittites aux Égyptiens, a fait couler beaucoup d'encre. Elle s'inscrit dans un rapport de forces tendu affectant le Proche-Orient, dans lequel la puissance dominante était le royaume de Pharaon <sup>2</sup>.

Avec Megiddo, Qadech est la seule bataille relativement bien connue de la fin de l'âge du bronze. Cependant, contrairement à la première, qui opposa Thoutmosis III à une coalition dirigée par le prince de Qadech, la bataille qui va nous occuper n'a cessé de retenir l'attention des chercheurs. L'importance de la documentation et sa nature pourraient expliquer cela, les textes et les figurations du Poème, du Bulletin et des Reliefs ayant été gravés ou consignés sur les parois de nombreux grands temples et ailleurs (à Karnak, Louqsor, Abou Simbel, au Ramesseum, à Abydos, etc.). Le fait que cette documentation ne permette pas de reconstituer la bataille dans son ensemble et que certains points restent encore débattus pourraient aussi l'expliquer. Mais il y a probablement une autre raison, de nature psychologique. Car le chercheur perçoit bien qu'à Qadech, il s'est produit quelque chose d'inhabituel, quelque chose ayant justement motivé cette profusion de textes dans lesquels Ramsès se met en scène, combattant seul avec l'aide d'Amon. Au point que l'on a pu écrire que Qadech fut une bataille perdue par les Égyptiens. Mais, simultanément, on se rend bien compte, à l'issue des différentes reconstitutions de celle-ci, que ce ne fut pas le cas. Certes, il ne s'agit pas d'une victoire brillante, comme l'avait été auparavant Megiddo, mais c'est un fait : à Qadech même, Ramsès ne fut pas vaincu.

Que s'est-il passé qui puisse justifier un tel intérêt ? On tentera de répondre à cette question dans le dernier chapitre. Disons simplement – mais ce n'est pas la raison principale – que Qadech ne fut pas une bataille conventionnelle. Elle n'opposa pas deux armées s'étant, au préalable, déployées face à face. L'attaque initiale de la charrerie hittite fut, dans sa conception, éminemment moderne, fondée sur la surprise et la vitesse d'exécution. Quant à l'objectif, on le verra, il n'avait rien de militaire. Si les Égyptiens réussirent à reprendre l'initiative, le choc psychologique fut rude, d'autant qu'ils ne s'emparèrent de la direction de la bataille que dans la deuxième moitié de celle-ci, à un moment où les choix tactiques n'étaient plus dictés en amont mais déterminés par la situation sur le terrain. Si, jusqu'à Qadech, la campagne avait été offensive, l'armée de Pharaon s'enfonçant progressivement dans la Beqaa, dès que les Hittites firent irruption sur le champ de bataille, celle-ci devint pour les Égyptiens purement défensive, alors qu'ils se trouvaient éloignés de leur base d'un bon millier de kilomètres. C'est l'impression – et de nombreux commentateurs l'ont souligné – d'un gigantesque piège se refermant. Mais, pour éviter d'être trop systématique,

---

<sup>1</sup> M. GABOLDE, « Astronomy and Chronology. Concerning P.J. Huber *JEH* 4, 2011, p. 172-227 » (à paraître).

<sup>2</sup> Les différentes campagnes militaires ne parvenant pas à briser le *statu quo ante*, Ramsès II et Hattousil III se résoudront à signer un traité de paix en l'an 21 du premier.

soulignons que les choix tactiques arrêtés par l'état-major hittite à Qadech même ne le furent qu'au regard du dispositif égyptien.

Les pages qui suivent n'ont nullement la prétention d'effectuer une étude globale de la campagne et, au sein de celle-ci, de la bataille. D'autres auteurs l'ont fait, et bien mieux que nous aurions pu le faire. On citera, évidemment, K.A. Kitchen, mais il n'est pas le seul. La liste est importante ; on retrouvera leur nom dans la bibliographie critique établie par cet auteur<sup>3</sup>. Elles n'ont pas, non plus, pour but de réexaminer cette bataille dans le contexte d'une campagne qui, elle-même, s'insère dans la politique extérieure des rois du Nouvel Empire<sup>4</sup>. Il s'agit simplement, dans quatre chapitres conçus comme autant d'études indépendantes, de réexaminer certains points qui continuent à poser problème afin d'apporter sinon un éclairage radicalement nouveau, du moins des précisions qui s'avèrent encore nécessaires.

Le premier chapitre traite du *skw tpy* et des *hꜣwtj.w* qui le constituent, ainsi que des *Néârin* ; qui sont-ils et d'où viennent-ils ? Le deuxième chapitre, plus général, aborde la question des unités égyptiennes au combat. Comment concevoir leur engagement tactique ? Il ne s'agit pas d'un problème secondaire. Ainsi, pour ne considérer qu'un exemple, l'analyse de l'attaque du camp de Ramsès par la charrerie hittite ne sera pas la même si celle-ci est conçue comme une arme d'assaut au sens strict, c'est-à-dire produisant un choc débouchant sur une mêlée, ou comme une arme transportant des archers déversant une pluie de flèches sur l'adversaire. Dans le troisième chapitre est analysé le plan hittite dont le but semble avoir été d'attirer l'armée égyptienne dans la Béqaa. Comment les Hittites ont-ils pu concevoir et réaliser un plan aussi ambitieux ? Enfin, le dernier chapitre envisage à nouveau toutes les questions directement liées à la bataille – les effectifs hittites, les difficultés techniques que ces derniers devaient résoudre, le « troisième homme » monté sur leurs chars, etc. – afin de tenter une reconstitution plus précise des événements qui la ponctuèrent.

\*

\* \*

Je tiens à remercier Bernard Mathieu et Dimitri Meeks ainsi que Jérôme Gonzalez et Frédéric Rouffet pour avoir accepté de relire ce manuscrit. Leurs nombreuses remarques m'ont permis d'éviter biens des erreurs. Celles qui subsistent sont de mon fait.

---

<sup>3</sup> K.A. KITCHEN, *Ramesseid Inscriptions Translated & Annotated. Notes and Comments II*, Oxford, 1999, p. 3-54 (dorénavant abrégé KRITANC II).

<sup>4</sup> Pour cette question, on se reportera à P. GRANDET, *Les pharaons du Nouvel Empire : une pensée stratégique (1550-1069 avant J.-C.)*, s. 1., 2008.

## Chapitre premier

### À propos des *Néârin* (*N<sup>ʿrn</sup>*) de Pharaon (R 11) et du *skw tpy* (P 63)

RÉCEMMENT, deux études ont à nouveau abordé le thème de la bataille de Qadech : une contribution de Cl. Obsomer, dans les actes d'un colloque tenu à Louvain-la-Neuve en 2001<sup>1</sup>, et une partie de l'ouvrage de P. Grandet sur la politique extérieure des pharaons du Nouvel Empire, paru en 2008<sup>2</sup>. Ces travaux décrivent la bataille de manière très précise mais divergent notablement sur certains points<sup>3</sup>. C'est le cas, notamment, lorsqu'il est question des *N<sup>ʿrn</sup> n(y) Pr-ʿ3* ; lesquels vont retenir notre attention, en relation avec la mention du *skw tpy*.

Voici l'analyse de P. Grandet : « vers la fin de l'après-midi (...), Ramsès II installa son camp au nord-ouest de Qadesh. Les représentations le figurent sous l'aspect d'un camp rectangulaire “à la romaine”, avec deux rues principales au croisement desquelles se dresse la tente du roi. Son enceinte paraît n'être constituée que de boucliers fichés dans le sol, mais il faut probablement admettre que ceux-ci couronnaient au moins un talus, sous peine de n'apporter qu'une protection absolument dérisoire. Bien qu'il se crût en pays ami ou neutre, le roi n'omit pas de poster en grand'garde, sur la route du Ouâdi Khâled, une unité (*skw tpy*<sup>4</sup>) destinée à protéger le camp du seul côté d'où l'on estimait possible de voir surgir une menace. L'importance du rôle joué par cette troupe, dont les soldats sont parfois désignés comme les “*na'arin* de Pharaon”, en usant d'un terme sémitique signifiant “jeunes gens”, justifiait qu'elle eût été constituée, comme nos sources l'affirment, des meilleurs soldats de l'armée de Ramsès II, sans que nous sachions s'il s'agissait d'une unité permanente ou d'un service commun, auquel les autres unités de l'armée devaient, par roulement, détacher des éléments »<sup>5</sup>.

On remarquera que P. Grandet met explicitement en relation les « *na'arin* de Pharaon » avec le *skw tpy*, « première troupe », « avant-garde » (?), ainsi que le montre sa note 378<sup>6</sup> qui renvoie aux *na'arin* et au passage du Poème (P 63), où il est justement question de cette « première troupe ».

L'analyse de Cl. Obsomer est radicalement différente : « en ce qui concerne les *sékou tépy*, l'auteur (du Poème) me semble vouloir indiquer simplement l'ordre de marche adopté à

---

<sup>1</sup> Cl. OBSOMER, « Récits et images de la bataille de Qadech. En quoi Ramsès II transforma-t-il la réalité ? », dans L. van Ypersele (éd.), *Imaginaires de guerre. L'histoire entre mythe et réalité, Transversalités 3*, Louvain-la-Neuve, 2003, p. 339-367.

<sup>2</sup> P. GRANDET, *Les pharaons du Nouvel Empire : une pensée stratégique*, s. 1., 2008, p. 200-230.

<sup>3</sup> Pour une bibliographie se rapportant à cette bataille, Cl. OBSOMER, *op. cit.*, p. 339, n. 1.

<sup>4</sup> Ajouté par nous.

<sup>5</sup> P. GRANDET, *op. cit.*, p. 214.

<sup>6</sup> *Loc. cit.*



bien d'autres, se fonde sur le fait que, lorsqu'il est question du *skw tpy* et des *N<sup>c</sup>rn*, les passages font à chaque fois allusion à l'Amourrou<sup>17</sup> :

1- mention du *skw tpy* (P 64) : « tandis qu'ils (= les hommes composant le *skw tpy* ou la division d'Amon dans son entier, cf. *infra*) se trouvaient sur la rive du pays d'Amourrou » (*jst s.t hr mry.t m p3 t3 n(y) p3 Jmwr*) (cf. *infra*, passage traduit).

2- Mention des *N<sup>c</sup>rn* (R 11) : « arrivée des *N<sup>c</sup>rn* de Pharaon, v.p.s., du pays d'Amourrou » (*Jj.t jr(w.t)~n p3 N<sup>c</sup>rn n(y) Pr-<sup>c</sup>3, <sup>c</sup>.w.s., m p3 t3 n(y) Jmwr*)<sup>18</sup>.

Quatre problèmes doivent être examinés si l'on veut parvenir à une solution cohérente :

- 1- À quoi renvoie exactement l'expression *skw tpy* ?
- 2- Qui sont les *N<sup>c</sup>rn* ?
- 3- Si ces derniers sont égyptiens, pourquoi les désigne-t-on par le vocable sémitique *N<sup>c</sup>rn* ?
- 4- Pourquoi est-il question de l'Amourrou ?

### Ramsès déploie le *skw tpy* (problème 1)

Revenons, pour commencer, au texte du Poème où apparaît cette désignation. Celle-ci intervient au moment où Ramsès se trouve non loin de Qadech<sup>19</sup> :

*Jst hm=f w<sup>c</sup>=w hn<sup>c</sup> šmsw=f, p3 mš<sup>c</sup> n(y) Jmn hr mš<sup>c</sup> m-s3=f, p3 mš<sup>c</sup> n(y) P3-R<sup>c</sup> hr d3.t mšd.t m-h3w rsy dmj n(y) š3btwn3, m w3.t r jtrw l r p3 nty hm=f jm, p3 mš<sup>c</sup> n(y) Pth hr rsy dmj n(y) Jr(3)n3m<sup>c</sup>, p3 mš<sup>c</sup> n(y) Swth hr mš<sup>c</sup> hr w3.t, jw jr~n hm=f skw tpy m h3wty.w nb(.w) n(y.w) mš<sup>c</sup>=f, jst s.t hr mry.t m p3 t3 n(y) p3 Jmwr.*

Et, alors que sa majesté était seule avec son escorte, que l'armée d'Amon progressait à sa suite, que l'armée de Rê traversait le gué dans les environs méridionaux de la ville de Chabtouna, à un *itérou* de l'endroit où se trouvait sa majesté, que l'armée de Ptah se trouvait au sud de la ville d'Ironamâ et que l'armée de Seth avançait sur le chemin, sa majesté regroupa<sup>20</sup> un *skw tpy* avec tous les « premiers » de son armée, qui se trouvaient sur la rive de la terre d'Amourrou.

Le terme *skw* désigne ici une « troupe », un « ensemble de combattants », comme le montre le déterminatif du mot : <sup>21</sup>. On remarquera, de plus, que ce terme signifie également « mêlée », « bataille »<sup>22</sup>, c'est-à-dire le combat dans ce qu'il a de plus concret ; aspect que l'on retrouve dans le verbe *skj*, « détruire », « ruiner »<sup>23</sup>. Le terme est probablement à mettre

<sup>17</sup> D'autres interprétations ont été proposées, il en sera question plus loin, du moins pour certaines. Pour l'essentiel, elles se rapprochent des trois pistes dont il vient d'être question.

<sup>18</sup> Reliefs : *KRI* II, 131 (§ 11).

<sup>19</sup> Poème : *KRI* II, 21-24 (§ 56-64).

<sup>20</sup> Litt. : « fit ».

<sup>21</sup> *Wb* IV, 314, 11. Voir, également, N.-C. GRIMAL, *La stèle triomphale de Pi('ankh)y au musée du Caire*, *MIFAO* 105, Le Caire, 1981, p. 32, n. 66 (c).

<sup>22</sup> *Wb* IV, 313, 17-10 ; *AnLex* 79.2805. S. SAUNERON, « Remarques de philologie et d'étymologie (§§ 19-25) », *RdE* 15, 1963, p. 53.

<sup>23</sup> *Wb* IV, 312, 18-313, 10 ; *AnLex* 78.3881, 79.2803.

en relation avec le mot *sk*, « lance », bien attesté aux Moyen et Nouvel Empires<sup>24</sup>. À l'époque ptolémaïque, le même vocable désigne le « harpon » de l'Horus d'Edfou<sup>25</sup>. Il semblerait donc que la « troupe » *skw* soit une troupe destinée au combat et non un quelconque groupe de commandement. *Skw tpy* signifierait donc, littéralement, la « première troupe », « le premier ensemble de combattants ». Reste à savoir si l'adjectif *tpy* renvoie à une idée de qualité – par exemple, une « troupe d'élite » –, à une notion « géographique » – la « troupe marchant en tête », « l'avant-garde » –, voire aux deux à la fois ; dans ce cas, il pourrait s'agir de l'avant-garde combattante considérée comme une troupe d'élite.

Je ne pense pas, contrairement à l'analyse de Cl. Obsomer, que la mention du *skw tpy* « semble vouloir indiquer simplement l'ordre de marche adopté à l'intérieur de chaque division (à) l'exemple de Ramsès, marchant en tête avec son escorte ». Il faudrait en effet imaginer que, si Ramsès n'avait pas donné l'ordre à ses officiers de marcher en tête de leur unité, ils auraient progressé noyés dans la masse de leurs troupes, alors que, plus expérimentés et probablement plus âgés que le roi, ils savaient parfaitement quel devait être « l'ordre de marche ». En réalité, la mention du regroupement du *skw tpy* intervient lorsqu'ayant franchi le gué de Chabtouna et se rapprochant de Qadech « avec son escorte » (*hn' šmsw=f*), Ramsès *se méfie*. Le texte du Poème est clair : « tandis que *sa majesté était seule avec son escorte*, que l'armée d'Amon progressait à sa suite, que l'armée de Rê traversait le gué dans les environs méridionaux de la ville de Chabtouna (...), *sa majesté regroupa une première troupe* avec tous les “premiers” de son armée (*jw jr~n hm=f skw tpy m hꜣwtj.w nb(.w) n(y.w) mš'f*) ». Ce qui est important dans ce passage est que l'ordre est donné par Ramsès au moment où *il approche de Qadech*. Or, sachant que les quatre divisions s'étirent sur 55 km<sup>26</sup>, à quoi fait référence le mot *mš'*, à l'armée entière ou à la division à la tête de laquelle progresse Pharaon, à savoir la « division d'Amon » (*pꜣ mš' n(y) Jmn*) ? Il est évident que *mš'f*, « son (= Ramsès) armée », ne désigne pas, ici, la totalité de l'armée égyptienne mais simplement la division d'Amon, les autres, trop éloignées, n'étant pas concernées par ce regroupement. Mais pourquoi Ramsès donne-t-il l'ordre à ce moment-là ? La réponse est simple : parce que le moment est venu de dresser le camp et que la troupe va s'employer à cela, devenant ainsi vulnérable. En donnant l'ordre de déployer le *skw tpy*, c'est-à-dire la « première troupe », le roi regroupe *les premiers hommes à combattre si l'ennemi se présentait*. La désignation de « grand-garde » employée par P. Grandet est donc tout à fait appropriée puisque c'est bien de la protection du camp qu'il s'agit.

Le texte apporte une précision importante au sujet de la composition de cette troupe : elle est constituée « de tous les *premiers* de sa division » (*m hꜣwtj.w nb(.w) n(y.w) mš'f*). Qui sont ces *hꜣwtj.w* ? Le terme  $\frac{\text{D}}{\text{e}} \text{ } \overset{\text{X}}{\text{A}}$ , *hꜣwtj*, signifie littéralement le « premier »<sup>27</sup> et, par dérivation, le « principal »<sup>28</sup>. Le terme, suivi d'un génitif, renvoie également à des grades élevés dans la hiérarchie militaire<sup>29</sup>. Le génitif mentionne le corps commandé ; ainsi, par

<sup>24</sup> *Wb* IV, 315, 6-7 ; D. KLOTZ, « The Statue of the Dioikêtês Harchebi/Archibios (Nelson-Atkins Museum of Art 47-12) », *BIFAO* 109, 2009, p. 293, n. n.

<sup>25</sup> P. WILSON, *A Ptolemaic Lexikon*, OLA 78, Louvain, 1997, p. 942.

<sup>26</sup> P. GRANDET, *op. cit.*, p. 213.

<sup>27</sup> *Wb* III, 29, 8-21.

<sup>28</sup> *FCD*, 163.

<sup>29</sup> *AnLex* 77.2584, 78.2571, 79.1886. A.R. SCHULMAN, *Military Rank, Title and Organization in the Egyptian New Kingdom*, MÄS 6, Berlin, 1964, p. 49. Voir, également, R. EL-SAYED, « Piankhi, fils de Hérior », *BIFAO* 78, 1978, p. 199, n. 5. A. Gardiner (*The Kadash Inscriptions of Ramesses II*, Oxford, 1960, p. 8) rend le

exemple, dans le syntagme *ḥꜣwty n(y) mšꜥ*, littéralement, le « premier de l'armée ». P.-M. Chevereau écrit à ce sujet que « le terme *ḥꜣwty* apparaît à la fin de la XX<sup>e</sup> dynastie dans la titulature d'officiers placés au sommet de la hiérarchie »<sup>30</sup>. J. Yoyotte et J. López apportent une précision importante à ce sujet : les « locutions qui, sous les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> dynasties, décrivent quelqu'un comme *ḥꜣwty* (étymologiquement le “chef de file”) de soldats sont toutes des épithètes élogieuses appliquées à Pharaon ou à un officier et non pas des titres correspondant à une institution déterminée de l'armée »<sup>31</sup>. En outre, à cette même époque, le mot peut aussi renvoyer à des fonctions non militaires comme, par exemple, à Deir al-Médîna, où il désigne un « responsable » d'ouvriers<sup>32</sup>. Dans toutes ces acceptions, le vocable désigne le *premier de quelque chose*. Or, dans le texte qui nous occupe et dans la mesure où il s'agit de constituer une grand-garde, le mot, qui est employé seul, ne désigne manifestement pas un officier de haut rang mais simplement le « premier » d'un groupe constitué d'hommes peu ou pas élevés dans la hiérarchie.

Arrivé à proximité de Qadech, pour que le regroupement puisse s'effectuer *rapidement* et *efficacement*, il devient nécessaire d'imaginer une catégorie de *ḥꜣwty.w* *parfaitement définie, réglementaire*, mais aussi une *procédure rapide*. Le libellé « tous les *ḥꜣwty.w* de son armée » laisse entendre que chaque unité de la division fournit son contingent de *ḥꜣwty.w*. Qui peuvent être ces « premiers », aptes au combat et éparpillés dans les différentes unités ? Pour considérer une situation concrète, examinons les fantassins et les archers des figures 1 et 2<sup>33</sup>.

Ces deux maquettes du Moyen Empire semblent représenter des sections complètes. Pour L. Christophe, celles-ci étaient composées au Moyen Empire de 40 hommes<sup>34</sup>. Les hommes sont répartis en 4 files de 10 soldats. Au Nouvel Empire, 10 hommes supplémentaires ont été ajoutés, avec un total de 50 hommes, comme le montre le nom de l'officier commandant la section : *ꜥ djyw*, « grand ou chef des cinquante »<sup>35</sup>. Une file supplémentaire – la 5<sup>e</sup> – a été ajoutée. La solution consistant à répartir ces soldats dans les 4 files existantes doit être écartée, le chiffre 10 n'étant pas divisible par 4. Quel peuvent bien être, dans ces sections de 50 hommes (5 files de 10), les *ḥꜣwty.w*, les « premiers » en question ? La seule solution consiste à prendre le « premier » de chaque file. Une telle procédure fait immédiatement songer au *λοχαγός* ou au *πρωτοστάτης* des armées grecques, qui, comme l'explique Arrien, est le « meilleur homme (choisi) pour chef de file »<sup>36</sup>, c'est-à-dire pour « premier de file ».

passage par « His Majesty had made the first battle-force out of all the leaders of his army ». La traduction reste assez imprécise car à qui renvoient les « leaders » en question ? Considère-t-il qu'il s'agit de hauts-gradés ou d'officiers subalternes ?

<sup>30</sup> P.-M. CHEVEREAU, *Prosopographie des cadres militaires égyptiens au Nouvel Empire*, Antony, 1994, p. 194-195.

<sup>31</sup> J. YOYOTTE, J. LÓPEZ, « L'organisation de l'armée et les titulatures de soldats au Nouvel Empire égyptien », *BiOr* 26/1-2, 1969, p. 10. On remarquera que, dans le conte des Deux Frères, lorsque Bata conduit ses bêtes à l'étable, le premier animal à y pénétrer – par conséquent, celui qui marche en tête du troupeau – est désigné par le terme *ḥꜣwty* (A.H. GARDINER, *Late-Egyptian Stories*, *BiAeg* 1, Bruxelles, 1932, p. 15 [1]).

<sup>32</sup> J. ČERNÝ, *A Community of Workmen at Thebes in the Ramesside Period*, *BiEtud* 50, Le Caire, 1973 (2<sup>e</sup> éd., 2001, et réimpr. 2004), p. 231-243.

<sup>33</sup> Cf. M. BIETAK, « Zu den Nubischen Bogenschützen aus Assiut », dans *Mélanges Gamal Eddin Mokhtar I*, *BiEtud* 97, Le Caire, 1985, p. 87-97.

<sup>34</sup> Remarque sans référence bibliographique mais peut-être faite à partir de ces maquettes (L. CHRISTOPHE, « La stèle de l'an III de Ramsès IV au Ouâdi Hammâmât (n° 12) », *BIFAO* 48, 1949, p. 33, n. 3).

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 33 : P. Lansing, 9, 6 (R.A. CAMINOS, *Late-Egyptian Miscellanies*, Londres, 1954, p. 401 et p. 405).

<sup>36</sup> ARRIEN, *La tactique*, 14 : « On forme la file de huit, de dix, douze ou seize hommes. On préfère avec raison le nombre de seize ; parce qu'il fait la meilleure proportion relative à l'étendue et à la profondeur de la phalange.

Les premiers de files seraient donc les hommes les plus aguerris de ces dernières mais aussi leurs « chefs »<sup>37</sup>.

La question à laquelle il faut maintenant répondre, en admettant la validité de cette hypothèse, est la suivante : peut-on évaluer le nombre de *ḥꜣwty.w* par division ? La division égyptienne semble avoir été constituée de 20 compagnies de 250 hommes, chacune d'elles composée de 5 sections de 50 hommes<sup>38</sup>. Le nombre de « premiers de file » par section est déterminé par le nombre « réglementaire » de « files », 5 au Nouvel Empire. Chaque section disposant de 5 « premiers de file », l'effectif pour une division est, par conséquent, de 500 *ḥꜣwty.w*, c'est-à-dire 1/10<sup>e</sup> de l'ensemble, véritable division d'élite en miniature, composée d'hommes d'expérience, avec la même proportion d'archers et de fantassins ; à cet ensemble, un certain nombre de chars était ajouté. On peut donc imaginer la manœuvre de la manière suivante : l'ordre donné – à l'ensemble de la division ou simplement à une partie –, les premiers de file s'extraient et se regroupent à l'avant pour constituer un *skw tpy*. Si l'ordre a été donné à l'ensemble de la division, les 500 meilleurs hommes de l'unité se retrouvent à l'avant de la division, répartis en 10 sections. Cette grand-garde établit un rideau défensif permettant le déploiement cohérent du reste de la division en cas de nécessité. Et, constituée de l'élite de la division, elle est déchargée de la tâche fastidieuse consistant à dresser le camp, à laquelle se consacre le reste de la troupe.

Maintenant, quelles sont les implications de cette analyse dans la perspective des événements à venir ? S'approchant du lieu choisi pour dresser son camp, au nord-ouest de Qadech, Ramsès prend une mesure défensive. Il déploie sa grand-garde probablement, comme le pense P. Grandet, en direction du Ouâdi Khaled, c'est-à-dire vers le nord, d'où pourrait survenir une éventuelle attaque. Si elle s'était dirigée vers la ville de Qadech, elle n'aurait pas manqué de surprendre l'armée de Mouwatalli.

---

Cette hauteur n'empêche pas les gens à trait, placés derrière, de lancer par dessus la tête des phalangites, et d'atteindre l'ennemi. Si l'on double la phalange, la hauteur de trente deux reste encore proportionnée ; de même que si l'on veut la réduire à huit, pour étendre le front. Si la file primitivement n'était que de huit, cette dernière évolution affaiblirait trop la phalange, qui n'aurait que quatre hommes de hauteur. On choisira le meilleur homme pour chef de file, nommé *lochagos* ou *protostate* » (traduction française de Charles Guischart ; site consulté le 18-07-2011 : <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/arrien/tactique.htm>). On remarquera à propos de ce *λοχαγός* que l'interprétation diffère selon les auteurs. Il peut s'agir simplement d'un chef, du chef d'une compagnie de 100 hommes, ou de 24 hommes chez les Perses, d'un commandant de *λόχος* chez les Spartiates, etc. (H.G. LIDDELL, R. SCOTT, *A Greek-English Lexicon* II [éd. 1948], Oxford, 1062b). Il en va de même pour le *πρωτοστάτης* qui peut être celui qui se tient en tête, plus particulièrement le premier sur la droite, mais aussi, au pluriel, les hommes se trouvant en tête de lignes juxtaposées, etc. (*ibid.*, 1545b).

<sup>37</sup> R.O. Faulkner (« Egyptian Military Organization », *JEA* 39, 1953, p. 45) écrivait, à propos des grades dans l'armée égyptienne, que « the lowest grade of officer at present known to us was "the greatest of 50" ». Il nous faut maintenant supposer que le mot *ḥꜣwty*, employé seul, désigne le grade le plus bas de l'armée égyptienne et une fonction équivalente – dans une certaine mesure – au « chef de file » grec et au « décurion » de la légion romaine. Quant à la remarque de P.-M. Chevereau, selon laquelle les attestations les plus anciennes des *ḥꜣwty.w* remonteraient à la XX<sup>e</sup> dynastie et se rapporteraient toujours à des grades élevés, elle semble devoir être nuancée, le mot renvoyant, en fait, au « premier » de quelque chose – unité de petite taille ou armée dans sa globalité – et étant attesté en contexte militaire dès la XIX<sup>e</sup> dynastie. En outre, Ivan Guermeur me rappelle que, d'une certaine manière, cette organisation est semblable à celle des chaouabtis qui travaillaient par groupes de 10, sous la direction d'un *dizenier* et que cette organisation est « chose faite à la fin de l'époque ramesside » (J.-F. AUBERT, L. AUBERT, *Statuettes égyptiennes, chaouabtis et ouchebtis*, Paris, 1974, p. 130).

<sup>38</sup> L. CHRISTOPHE, *op. cit.*, p. 33.

Le passage dont il a été question plus haut – *jw jr~n hm=f skw tpy m h3wty.w nb(.w) n(y.w) mšʿ=f* – doit donc être rendu : « sa majesté organisa une grand-garde avec tous les premiers de file de son armée » ; ou, si l’on prend un peu de liberté avec le texte, « sa majesté donna l’ordre de déploiement de la grand-garde avec tous les premiers de file de sa division ».

## Qui sont les *Nʿrn* ? (problèmes 2 et 3)

### *La manœuvre des Nʿrn*

Remarquons d’emblée que l’hypothèse d’une troupe venant de la côte et arrivant au moment crucial de la bataille, ainsi que le pense Cl. Obsomer, à la suite de Gardiner et de Kitchen<sup>39</sup>, est difficile à admettre et, disons-le, complètement irréaliste. Elle est sévèrement rejetée par P. Grandet, à la suite d’autres auteurs, comme Burne ou Sturm<sup>40</sup> : « on peine à imaginer les raisons pour lesquelles cette troupe aurait effectué un tel mouvement, puisque le roi se disposait à effectuer le mouvement inverse. On ne peut non plus imaginer le bénéfice escompté d’une telle division des troupes, qui n’aurait fait qu’affaiblir l’armée principale tout en offrant à l’ennemi un détachement facile à détruire. Enfin, même en admettant qu’un tel bénéfice ait existé, on ne peut concevoir la mise en œuvre d’un tel dispositif sans une étroite coordination des mouvements de ses ailes. Or, le relief de la côte du Levant, qui aurait placé entre celles-ci la chaîne du Liban, ses neiges éternelles et ses 3 000 m d’altitude, rend une telle coordination tout à fait impossible avant l’invention des moyens de communication modernes »<sup>41</sup> [fig. 6]. Il est difficile de ne pas souscrire à cette interprétation.

Les auteurs qui ne font pas venir les *Nʿrn* de la région côtière n’analysent pas pour autant les événements de la même manière que P. Grandet. Pour J. Sturm, cette unité progressait entre la division de Rê et la division de Ptah<sup>42</sup>. Pour R. Schulman, les éléments provenant des divisions d’Amon et de Rê, dispersés par la charrerie hittite, rejoignirent le gué de Chabtouna où se trouvait le *skw tpy*, dont la mission était de surveiller le gué<sup>43</sup>. Parvenus au contact de troupes en état de combattre, ces éléments dispersés se reforment et, épaulés par le *skw tpy* – et désormais désignés par le nom de *Nʿrn* –, se précipitent au secours de Pharaon<sup>44</sup>. Pour A.H. Burne<sup>45</sup>, ces hommes progressaient intercalés entre les deux premières divisions et les deux dernières. Enfin, pour H. Goedicke, les *Nʿrn* sont équivalents à la division de Seth en raison de l’origine sémitique de ce nom. Le dieu Seth pouvant être assimilé à Baal, il serait logique, d’après cet auteur, que cette division soit constituée, au moins en partie, de troupes d’origine syro-palestinienne<sup>46</sup>.

<sup>39</sup> Cf. *supra*.

<sup>40</sup> Major A.H. BURNE, *op. cit.*, p. 193-194 ; J. Sturm (*op. cit.*, p. 141) écrit, d’ailleurs, à ce propos : « c’est si ridicule (...) que cela ne mérite même pas d’être pris en considération ».

<sup>41</sup> P. GRANDET, *op. cit.*, p. 216. Pour comprendre l’analyse – logique – de cet auteur, il faut avoir à l’esprit que, selon lui, l’objectif de Ramsès n’était pas Qadech mais l’Amourrou (*ibid.*, p. 201-202). Nombreux sont les auteurs ayant été séduits par l’idée de considérer les *Nʿrn* comme une force venant de la côte, on citera simplement H. GOEDICKE, « The “Battle of Kadesh”: A Reassessment », dans *id.* (éd.), *Perspectives on the Battle of Kadesh*, Baltimore, 1985, p. 95-96 ; A.J. SPALINGER, *War in Ancient Egypt*, Malden, Oxford, 2005, p. 211.

<sup>42</sup> J. STURM, *op. cit.*, p. 140.

<sup>43</sup> R. SCHULMAN, « The *Nʿrn* at the Battle of Kadesh », *JARCE* 1, 1962, p. 50.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 51 ; *id.*, « The *Nʿrn* at Kadesh on again », *JSSEA* 11/1, 1981, p. 19.

<sup>45</sup> Major A.H. BURNE, *op. cit.*, p. 194.

<sup>46</sup> H. GOEDICKE, *op. cit.*, p. 87 et p. 95.

Quatre objections peuvent être formulées : la première (à la proposition de Sturm), si l'on tient compte de la distance séparant le gué de l'endroit où se trouve Pharaon – « le gué (étant situé) dans les environs méridionaux de la ville de Chabtouna, à un *itérou* de l'endroit où se trouvait sa majesté » – et sachant qu'un *itérou* représente 10,5 km<sup>47</sup>, si l'on suppose que l'attaque hittite sur la division de Rê s'est produite à 2-3 km du camp, c'est-à-dire à 7-8 km du gué au sud de Chabtouna, il faut 1 h 30 à l'information pour parvenir au gué et 2 heures au *N<sup>rn</sup>* pour rejoindre le camp, 3 h 30 au total ; alors qu'un peu moins d'1/2 h est nécessaire aux chars hittites pour rejoindre le camp de Ramsès et se lancer dans le combat. La deuxième (à la proposition de Schulman), si l'on prélève, sur l'unité de tête, la division d'Amon, un groupe d'hommes pour sécuriser le gué et permettre à la division de le franchir sans risque, dès lors que le franchissement a eu lieu et que la seconde division – celle de Rê – s'approche, le gué n'a plus besoin d'être protégé alors que la division d'Amon, quant à elle, a perdu une partie de ses effectifs. Ce groupement doit donc logiquement rejoindre sa division – la plus exposée des quatre – en urgence ; nulle nécessité, pour lui, de rester à proximité du gué. La troisième (toujours à la proposition de Schulman), lorsque la chaîne de commandement d'une unité est rompue, il faut, l'expérience le montre, énormément de temps avant de reconstituer la cohérence de l'unité et de sa chaîne de commandement. Ceci ajouté à l'objection précédente montre que ces *N<sup>rn</sup>* n'auraient pas eu le temps d'arriver au bon moment. La quatrième (aux propositions de Burne et de Goedicke), plus on place les *N<sup>rn</sup>* vers le sud et plus il devient improbable, sinon impossible, qu'ils puissent arriver à temps pour sauver Ramsès. Encore une fois, la proposition de P. Grandet semble la plus cohérente.

Avant de poursuivre, examinons le texte des Reliefs où il est question des *N<sup>rn</sup>*<sup>48</sup> :

*P3 jj.t jr(w.t)~n p3 N<sup>rn</sup> n(y) Pr-3, 'w.s., m p3 t3 n(y) Jmwr. Gm~n=sn jnh p3 hrw n(y) n3 n(y) hrw.w n(y.w) Ht3 jhy n(y) Pr-3, 'w.s., hr t3y3f w3.t jmnt(y).t, jw hm3f hms(=w) w'(=w) n mš3f hn3f, jw jnh p3 hrw n3 n(y) htr.w [...], jj3y p3y[...] n3y3f mš3.w, jw bw jr3tw p3 mš3 n(y) Jmn nty Pr-3, 'w.s., jm3f, qn w3h jhy. Hr jw p3 mš3 n(y) R' hn3 p3 mš3 n(y) Pth hr mš3, bw j3t3w, p3y3sn w'w.w m p3 ht n(y) R(3)b3wj, jw p3 N<sup>rn</sup> hr š3f p3 hrw n(y) hr(w) hsy n(y) Ht3, jw3sn hr 'q r jhy, jw n3 n(y) sdm.w-š3 n(y.w) Pr-3, 'w.s., hr hdb3sn, bw dd3w wh(.t) w' jm3sn.*

Venue des *N<sup>rn</sup>* de Pharaon, v.p.s., de la terre d'Amourou. Ils constatèrent que les hommes des ennemis de Hatti avaient encerclé le camp de Pharaon, v.p.s., sur son côté ouest, alors que sa majesté s'était retrouvée isolée, sans sa division<sup>49</sup> avec elle, et que les ennemis de la charrerie (hittite) avaient encerclé [...], son [...] est venu [...] ses soldats, alors que la division d'Amon, avec laquelle se trouvait Pharaon, v.p.s., n'avait pas terminé de dresser le camp. Or, la division de Rê et la division de Ptah étaient en train d'avancer et, alors qu'ils n'étaient pas (encore) arrivés, leurs soldats se trouvant dans le bois de Robaouy, les *N<sup>rn</sup>* prenaient de plein fouet les hommes du vil ennemi de Hatti, tandis qu'ils entraient dans le camp, les serviteurs de Pharaon, v.p.s., les massacrant et n'en laissant échapper aucun.

Le texte est clair, le camp de Ramsès et de la division d'Amon a été attaqué côté ouest avant que les Égyptiens n'aient achevé de le dresser. Alors que les Hittites pénètrent dans celui-ci, les *N<sup>rn</sup>* les surprennent pas derrière. La formule « les *N<sup>rn</sup>* prenaient de plein fouet les

<sup>47</sup> Pour la discussion au sujet de la valeur de l'*itérou*, A. SCHWAB-SCHLOTT, « Altägyptische Texte über die Ausmaße Ägyptens », *MDAIK* 28, 1972, p. 109-113 ; H. BEINLICH, « Das Iteru-Maß nach "Buch vom Fayum" », *MDAIK* 43, 1987, p. 1-5. La valeur de 12,6 km a été proposée ; elle ne modifie en rien la logique de la démonstration ci-dessus.

<sup>48</sup> Reliefs : *KRI* II, 131-133 (§ 11).

<sup>49</sup> Le reste de l'armée se trouvant éloigné, il ne peut s'agir que d'une allusion à la division d'Amon qui aurait dû protéger Pharaon.

hommes du vil ennemi de Hatti, tandis qu'ils entraient dans le camp » laisse entendre que les deux troupes arrivent *approximativement* en même temps sur le lieu ; les *N<sup>rn</sup>* l'atteignant lorsque l'attaque vient juste d'être lancée<sup>50</sup>. On imagine mal, comme le proposaient Sturm et Schulman, les *N<sup>rn</sup>* – dont certains sont des fantassins [fig. 3-5] – parcourant l'*itérou* qui les sépare du camp en un temps similaire à celui qui est nécessaire à la charrerie hittite pour atteindre le même lieu alors que la distance que celle-ci doit parcourir est bien plus courte. Enfin, le même passage laisse entendre que les Hittites ne s'attendaient pas à l'arrivée des *N<sup>rn</sup>*.

Le texte laisse donc peu de place à d'autres interprétations. Si les *N<sup>rn</sup>* ne viennent pas du sud, ni de l'ouest où ils auraient été repérés par les Hittites, ils ne peuvent venir que du nord. Et, simultanément, si l'on rejette l'idée qu'ils puissent venir de la côte, il faut admettre qu'il y a identité entre le *skw tpy* et les *N<sup>rn</sup>*, et que ceux-ci constituaient la grand-garde de la division d'Amon. L'intervention rapide de cette troupe le montre bien : venant de s'éloigner vers le nord depuis peu de temps, elle s'était probablement déployée à une distance réduite pour protéger les hommes de la division d'Amon occupés à dresser le camp et pouvoir intervenir en cas de besoin. En outre, il est logique que les Hittites, qui venaient du sud-est – du moins la charrerie se lançant à l'attaque de la division de Rê –, ne se soient pas rendus compte du déploiement de la grand-garde au nord du camp, étant ainsi surpris par l'arrivée inopinée de cette troupe<sup>51</sup>.

### ***Les figurations de N<sup>rn</sup>***

Que peut-on dire des figurations de cette troupe [fig. 3-5] ? Tout d'abord qu'elles sont homogènes. Ensuite, qu'à l'évidence il s'agit d'une troupe spécifiquement égyptienne et non de mercenaires étrangers au service de l'Égypte.

On remarque également qu'elles montrent toujours le même agencement : la troupe est composée de fantassins armés d'une lance et d'un bouclier, semblables à ceux de la figure 1, et de chars de combat. Le fait qu'il n'y ait pas d'archers est surprenant. Il est possible que, les lignes de la division étant très étirées, les effectifs ne soient pas au complet, Ramsès n'ayant déployé que les *h<sub>3</sub>wty.w* des premières sections arrivées à proximité du lieu où il avait décidé de dresser le camp. La proportion fantassins/archers, pour une « division » de 5 000 hommes, n'est pas connue. La stèle de l'an 3 de Ramsès IV au Ouâdi Hammâmât signale simplement que Ramsesnakht est accompagné, entre autres, de « 5 000 hommes » (*rm<sub>t</sub>-s 5 000*)<sup>52</sup>. C'est un point qui n'est pas secondaire et qui soulève la question de la fonction de la charrerie au Nouvel Empire : les archers montés sur des chars auraient-ils remplacé – du moins en partie – les archers non montés du Moyen Empire ? Cette question sera traitée dans le chapitre suivant. On a émis, plus haut, l'hypothèse que la grand-garde, au moment de son regroupement, était composée de tous les « premiers de files ». Il semble cependant que les archers non montés, dont la présence est pourtant bien attestée sur les champs de bataille du

---

<sup>50</sup> Concrètement, il faut imaginer les éléments de tête de la charrerie hittite s'enfonçant dans le camp de Ramsès, tandis que les *N<sup>rn</sup>* prennent à revers les chars se trouvant à l'extérieur. Il faut donc admettre que le combat s'est déroulé à deux endroits différents avec un léger décalage chronologique : les chars de tête hittites affrontant Ramsès à l'*intérieur* du camp et, peu de temps après, les autres étant surpris par les *N<sup>rn</sup>* à l'*extérieur*.

<sup>51</sup> Ce fait, généralement admis par les commentateurs, sera nuancé dans le chapitre IV (cf. *infra*, p. 56).

<sup>52</sup> L. CHRISTOPHE, *op. cit.*, p. 33 ; KRI VI, 12-14 ; A.J. PEDEN, *Egyptian Historical Inscriptions of the Twentieth Dynasty*, Jonsered, 1994, p. 91-100 ; *id.*, *The Reign of Ramesses IV*, Warminster, 1994, p. 86-90.

Nouvel Empire<sup>53</sup>, aient été exclus de ce regroupement comme si les archers de la charrerie avaient suffi. L'idée d'une unité aux effectifs incomplets est peu probable comme le montre l'emploi même du terme *skw* qui, on l'a vu, est à mettre en relation avec l'idée de « mêlée » – qui n'est pas le combat de l'archer mais bien celui du fantassin – mais aussi avec la lance *sk*, l'arme du fantassin.

Enfin, le dernier élément intéressant de ces figurations est l'ordre de marche de l'unité. Dans les trois figures, on remarque que les fantassins sont complètement entourés par la charrerie. Que la charrerie, bien plus rapide, soit déployée en avant-garde, en arrière-garde et en couverture des flancs peut se comprendre mais les fantassins donnent l'impression d'être enserrés par celle-ci comme si elle avait aussi pour fonction d'obliger l'infanterie à maintenir un rythme régulier au cours de la marche, tout en évitant que certains hommes ne prennent du retard<sup>54</sup>.

### **Le vocable *Nʿrn***

Le mot *Nʿrn*, d'origine sémitique, signifie, on le sait, « jeune », « jeune soldat » ; il servait aussi à désigner les soldats ennemis. On lit ainsi dans le P. Anastasi I<sup>55</sup> :

*Tw=k (hr) sb.t m wpw.t r Dḫnḫnḫ 56 r ḫz.t mšc nḫt r ptpt nfz ny bštw, dd=tw=w Nʿrn !*

Tu pars en mission à Djahy (= Phénicie) à la tête de la puissante armée pour écraser ces rebelles qu'on appelle *Nʿrn* !

Comme l'écrit Schulman, ce mot « was merely an Asiatic Word for soldiers, and was so used by the Egyptians »<sup>57</sup>. P. Grandet souscrit à cette analyse<sup>58</sup>. On peut, cependant, se demander pourquoi c'est ce mot qui est employé à la place d'un quelconque équivalent égyptien comme, par exemple, *wʿw*, « soldat ». En ougaritique, le vocable *Nʿrn* désigne des soldats d'élite expérimentés<sup>59</sup>, caractéristique qui correspond bien à celle des *ḫzwtj.w* composant cette troupe. Le lien *ḫzwtj.w-Nʿrn* est peut-être fourni par un autre passage du papyrus Anastasi I<sup>60</sup> :

*M-pw, pḫ sš stpw, Mhr rh(w) dr.tzf, ḫzwtj Nʿrn, tpy n(y) dḫbj.w, sdd=j n=k ḫzwtj ph.wy n(y) tḫ pḫ Kḫnḫnḫ.*

Mapou<sup>61</sup>, scribe élu, Maher, dont la main est connue, *ḫzwtj* des *Nʿrn*, le chef<sup>62</sup> des soldats *dḫbj.w*, je vais te décrire les contrées étrangères de l'extrémité du pays de Canaan.

<sup>53</sup> Voir, par exemple, pour Qadech, W. WRESZINSKI, *Atlas zur altaegyptischen Kulturgeschichte* II, Leipzig, pl. 64.

<sup>54</sup> Pour cette question, cf. *infra*, p. 56.

<sup>55</sup> P. Anastasi I, 17, 3-4 (H.-W. FISCHER-ELFERT, *Die satirische Streitschrift des Papyrus Anastasi I*, KÄT, Wiesbaden, 1983, p. 119).

<sup>56</sup> Pour cette graphie, GDG VI, 109.

<sup>57</sup> R. SCHULMAN, *op. cit.*, p. 52, pour l'analyse dans son ensemble et les autres attestations de ce mot, p. 51-52 ; pour une opinion différente, O. ZUHDI, « Benteshina and the *Nʿrn* Division », *JSSEA* 8, 1977-1978, p. 141-142.

<sup>58</sup> P. GRANDET, *op. cit.*, p. 214, et n. 318.

<sup>59</sup> J.E. HOCH, *Semitic Words in Egyptian Texts of the New Kingdom and Third Intermediate Period*, Princeton, 1994, p. 182-183 (245).

<sup>60</sup> P. Anastasi I, 26, 9-27 (H.-W. FISCHER-ELFERT, *op. cit.*, p. 150).

<sup>61</sup> Diminutif d'Amenemopê.

<sup>62</sup> Litt. : « le premier ».

Le terme « Maher », d'origine sémitique, désigne un « officier commandant de troupes et spécialiste de logistique »<sup>63</sup>. Le vocable « *dʒbj.w* », également d'origine sémitique, désigne, de manière générique, une « armée », des « troupes »<sup>64</sup>, c'est-à-dire un « groupe de soldats ». Pour H.W. Fisher-Elfert, les termes *ḥwty* et *tpy* sont, dans le contexte du P. Anastasi I, synonymes<sup>65</sup>. Il se pourrait effectivement que *ḥwty Nʿrn* signifie littéralement le « premier des *Nʿrn* » et que *tpy n(y) dʒbj.w* renvoie au « premier des soldats ». Cependant, sachant que la troupe des *Nʿrn* est constituée de *ḥwty.w* et que ces derniers sont des hommes d'élite, ne pourrait-on considérer que *ḥwty Nʿrn* signifie simplement « un *ḥwty* des *Nʿrn* », c'est-à-dire non le « chef des *Nʿrn* » mais l'un des *ḥwty.w* composant la troupe des *Nʿrn* ? En outre, comme chacun de ces *ḥwty.w* est le chef d'un groupe de dix hommes, ne pourrait-on aussi considérer que le génitif du syntagme *tpy n(y) dʒbj.w* désigne justement ce groupe de dix hommes ? Cependant, le mot *dʒbj.w* ne serait pas ici une désignation *générique* de ces groupes de 10 hommes mais de l'un d'eux, dont la nature spécifique et la fonction resteraient à déterminer. L'emploi de ce vocable dans le passage du P. Anastasi I qui nous occupe s'explique probablement par le contexte qui multiplie à dessein les vocables d'origine sémitique, en relation avec « l'extrémité du pays de Canaan ». En admettant cette analyse, le *ḥwty Nʿrn*, dès lors que le *skw tpy n* n'a plus de raison d'être, regagnerait son unité d'origine, ici les *dʒbj.w*, dont il est le « chef » (*tpy*) mais aussi le « premier de file » (*ḥwty*).

En désignant ces hommes par un terme – *Nʿrn* – d'origine sémitique, on a peut-être voulu souligner un lien plus marqué de ces guerriers avec la région dans laquelle se déroule la campagne. En effet, la division d'Amon, en raison même du nom qu'elle porte et parce qu'elle est celle qui « protège » Pharaon, était, statutairement, la plus importante des quatre. Elle était peut-être aussi la première à être mobilisée lors d'opérations plus limitées, c'est-à-dire celle intervenant le plus souvent dans cette région, celle qui connaissait le mieux le terrain. Parmi les hommes la composant, les *ḥwty.w* occupaient peut-être une place à part. Encore jeunes, ils étaient déjà, en tant que chefs de files, des vétérans ayant participé aux précédentes campagnes en Palestine et au-delà, ce qui explique probablement qu'on puisse les désigner par le vocable sémitique *Nʿrn*. On retrouve ce procédé dans l'armée coloniale française (d'Afrique) dont les « vétérans » étaient souvent désignés par le qualificatif d'« Africains », même s'ils étaient originaires de métropole<sup>66</sup>.

---

<sup>63</sup> J.E. HOCH, *op. cit.*, p. 147-149 (190).

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 382 (573).

<sup>65</sup> H.W. FISHER-ELFERT, *Die satirische Streitschrift des Papyrus Anastasi I*, *ÄgAbh* 44, Wiesbaden, 1986, p. 231, n. b, qui renvoie, de manière erronée, à la p. 18, n. h (à corriger p. 19, n. i).

<sup>66</sup> Certaines unités de l'armée coloniale française portaient d'ailleurs des noms étrangers ; ainsi les spahis – mot d'origine turque – ou les zouaves – vocable d'origine berbère. Ces unités recrutaient, certes, des volontaires autochtones mais comptaient également dans leurs rangs des Français.

### Le pays d'Amourrou (problème 4)

L'une des principales raisons à l'origine de l'interprétation selon laquelle les *skw tpy* et *N'rn* viendraient de la région côtière est la mention de l'Amourrou <sup>67</sup> :

1- *skw tpy* (P 63-64) : « sa majesté constitua une grand-garde avec tous les premiers de sa division, qui se trouvaient sur la rive du pays d'Amourrou » (*jw jr~n hmz'f skw tpy m hzwtj.w nb(.w) n(y.w) mš'z'f, jst s.t hr mry.t m p3 t3 n(y) p3 Jmwr*).

2- *N'rn* (R 11) : « Venue des *N'rn* de Pharaon, v.p.s., du pays d'Amourrou (...) » (*Jj.t jr(w.t)~n p3 N'rn n(y) Pr-š, 'w.s., m p3 t3 n(y) Jmwr* (...)).

Pour l'essentiel, l'Amourrou « politique » se trouvait sur la région côtière. Cependant, comme l'écrit J. Sturm, la région « située à l'est du Liban jusqu'aux environs de Ribla au sud (...) » pouvait encore, dans l'usage égyptien, être désignée du nom d'Amourrou <sup>68</sup>. Le terme désignerait donc ici la région « géographique », située à l'ouest de l'Oronte, et non la région « politique » sous le contrôle de Bentéchina. Pour Cl. Obsomer, la remarque de Sturm reste à démontrer et il estime « peu vraisemblable qu'un terme comme Amurru ait pu être choisi pour désigner une zone aussi proche de Qadech et qui n'était pas sous le contrôle de Bentéshina d'Amurru » <sup>69</sup>.

Si l'on admet que la grand-garde est composée de *N'rn*, c'est-à-dire de vétérans ayant déjà combattu dans la région et la connaissant mieux que quiconque, le passage du Poème où il est question du *skw tpy* confirme peut-être l'analyse de Sturm :

*Jw jr~n hmz'f skw tpy m hzwtj.w nb(.w) n(y.w) mš'z'f, jst s.t hr mry.t m p3 t3 n(y) p3 Jmwr*.

Sa majesté constitua une grand-garde (*skw tpy*) avec tous les premiers de sa division, qui se trouvaient sur la rive dans le pays d'Amourrou.

En effet, ce n'est pas tant du « pays d'Amourrou » que de la « rive (*mry.t*) dans (*m*) le pays d'Amourrou » qu'il est question. Le mot *mry.t* signifie « rive », « berge », « débarcadère », « port » <sup>70</sup>. Dans ce cas, la « rive » en question serait simplement la rive gauche de l'Oronte. Il est évident que cet argument peut aussi être employé pour démontrer que ces hommes viennent de la côte puisque ce vocable peut renvoyer à la côte syrienne <sup>71</sup>. Cependant, trois données semblent confirmer que la *mry.t m p3 t3 n(y) p3 Jmwr* est la « rive du pays d'Amourrou », en admettant, encore une fois, l'analyse précédente. La première, on l'a vu, est le caractère irréaliste de l'hypothèse selon laquelle ces hommes viendraient de la côte. La deuxième est due, à nouveau, à P. Grandet ; en effet « une mauvaise interprétation (du) passage (dont il vient d'être question) a conduit parfois à estimer que le pronom “ils”, qui désigne l'armée égyptienne au complet, ne se rapportait qu'à la troupe des *Na'arin* de Pharaon, et que la “rive” du pays d'Amourrou désignait en l'occurrence la côte de la

<sup>67</sup> Pour cette région, cf. *AEO* I, 187\*-190\*. Gardiner ne dit rien des limites orientales de l'Amourrou et fait venir les *N'rn* de la côte où se trouve, il est vrai, le cœur de cette région.

<sup>68</sup> J. STURM, *op. cit.*, p. 142.

<sup>69</sup> Cl. OBSOMER, *op. cit.*, p. 360.

<sup>70</sup> *Wb* II, 109, 12-110, 3 ; *AnLex* 77.1787, 78.1791, 79.1274.

<sup>71</sup> *Wb* II, 109, 14.

Méditerranée »<sup>72</sup>. Cependant, plus qu'à « l'armée égyptienne au complet », le « ils » renvoie surtout à la division d'Amon puisque c'est elle qui est passée rive gauche en premier et c'est elle qui est concernée par le déploiement du *skw tpy*. Dans ces conditions, l'énoncé « sa majesté constitua une grand-garde avec tous les premiers de sa division, qui se trouvaient sur la rive du pays d'Amourrou » prend tout son sens, avec, de surcroît, un certain effet de causalité : c'est *parce que* toute la division est passée rive gauche que Ramsès déploie la grand-garde. La troisième donnée est plus « discrète ». Lorsqu'il est question de la « rive » en question, le libellé exact de l'énoncé est *mry.t m p3 t3 n(y) p3 Jmwr*, c'est-à-dire « la rive *dans* le pays d'Amourrou » plus que « *du* pays d'Amourrou », ainsi que l'avait déjà souligné A.R. Schulman<sup>73</sup>. L'utilisation de la préposition *m*, là où un *n(y)* aurait été possible, semble insister sur le fait que la rive en question se trouve *dans* le pays d'Amourrou, c'est-à-dire à l'ouest de l'Oronte, ce qui, du même coup, l'oppose implicitement à l'autre, la rive est, qui, elle, ne se trouve pas en terre d'Amourrou.

La deuxième objection de Cl. Obsomer se rapportait au fait qu'il est « peu vraisemblable qu'un terme comme Amurru ait pu être choisi pour désigner une zone aussi proche de Qadech et qui n'était pas sous le contrôle de Bentéshina d'Amurru ». Cependant, dans la mesure où Ramsès vient pour soutenir Bentéshina, on peut se demander si le fait d'utiliser *politiquement* le terme « Amourrou » *dans sa dimension géographique* ne s'explique pas simplement par des raisons de propagande politique ; l'Amourrou, *au sens large*, étant – quoi que puisse en penser Mouwatalli – une zone d'influence égyptienne et non hittite.

Enfin, pour ce qui est de la deuxième mention – où il est question des *N<sup>rn</sup>* –, elle ne provient pas du même texte, elle est consignée en R 11, alors que celle où il est question du *skw tpy* l'est en P 63-64. On peut donc supposer que la logique présidant à l'élaboration des deux textes n'a pas été exactement la même. Si, dans le Poème, il s'agissait de mettre en exergue, en termes propagandistes, l'arrivée de Ramsès dans le pays d'Amourrou et le déploiement subséquent de la grand-garde, dans les Reliefs, il est simplement question de compléter la figuration : « venue des *N<sup>rn</sup>* de Pharaon, v.p.s., du pays d'Amourrou ». Or, ne l'oublions pas, ces *N<sup>rn</sup>* ont probablement été déployés en grand-garde vers le nord d'où, logiquement, pouvait survenir une attaque. Comme l'écrit J. Sturm, la mention du pays d'Amourrou « indiquerait seulement la *direction*<sup>74</sup> d'où venaient les *néaren* »<sup>75</sup>. Par conséquent, le passage est à comprendre : « retour des *N<sup>rn</sup>* de Pharaon, v.p.s., (de la direction) du pays d'Amourrou ».

## Conclusion

Il est évident, avec l'analyse qui précède, que les hypothèses sont nombreuses et difficilement vérifiables. Mais elles le sont aussi pour celles des autres auteurs. Elle présente, cependant, l'avantage de respecter le principe d'économie, les explications les plus simples étant toujours les plus probables. Elle écarte les hypothèses irréalistes et difficiles à admettre sur un plan militaire comme, par exemple, celle selon laquelle les *N<sup>rn</sup>*, nettement moins nombreux que

<sup>72</sup> P. GRANDET, *op. cit.*, p. 215. N'oublions pas que pour P. Grandet, il y a identité entre le *skw tpy* et les *N<sup>rn</sup>*, c'est pourquoi, lorsqu'il parle de la « rive », il mentionne les *N<sup>rn</sup>*.

<sup>73</sup> A.R. SCHULMAN, *JSSEA* 11/1, 1981, p. 14.

<sup>74</sup> Nous soulignons.

<sup>75</sup> J. STURM, *op. cit.*, p. 142.

l'armée principale de Pharaon et parcourant des distances considérables, auraient pu parvenir à Qadech sans être détruits, tout en arrivant à point nommé ! Elle ne tient compte, enfin, que des événements qui se produisent à *proximité* du camp de Pharaon. Ainsi, le retournement de situation n'est pas dû au hasard ou à un enchaînement des événements irréaliste mais simplement à l'application de la « procédure réglementaire ». Les armées, on le sait, ont toujours déployé une grand-garde pour protéger le camp lorsque le reste de la troupe le dressait. Manifestement, l'armée égyptienne ne dérogeait pas à la règle et les événements qui se produisirent au cours de la bataille montrent que son application permit de sauver Ramsès.

## Chapitre II

### Les unités égyptiennes au combat

**L**E PREMIER CHAPITRE de ce petit livre avait pour but d'éclairer la nature réelle de certains groupes de combat ayant participé à la bataille de Qadech. On tentera, dans celui-ci, de cerner au mieux la fonction des principales unités de l'armée égyptienne, seul moyen de comprendre ce qui se produisit au cours de la bataille et surtout de mettre en relief les objectifs poursuivis par Ramsès et Mouwatalli.

Il s'agit, on le verra, de problèmes dont la solution semble « aller de soi » comme le montrent les différentes descriptions de la bataille<sup>1</sup>. C'est pourtant loin d'être le cas, d'autant que la documentation à ce sujet est indigente. Par exemple, comment était employée une unité de chars ? Lorsqu'on se penche sur la question, on se rend compte que l'on dispose de toute la gamme des réponses possibles ; du char comme arme d'assaut pour P. Grandet, produisant un choc violent et débouchant sur un corps-à-corps<sup>2</sup>, au simple « transport de troupes » pour A.R. Schulman<sup>3</sup>, destiné à des archers qui combattent « démontés ». Deux conceptions radicalement distinctes et en complète opposition entre lesquelles se situe tout un éventail de possibilités différentes.

Le chercheur ne dispose pas de documentation textuelle décrivant, par exemple, une bataille dans ce qu'elle a de plus concret ; la documentation iconographique, quant à elle, semble reproduire de manière systématique le même type de scènes, dans une perspective de propagande royale. On verra cependant que l'examen de cette documentation permet d'aboutir à quelques résultats intéressants. Dans les pages qui suivent, il ne s'agit nullement d'analyser la manipulation des armes en tant que telles<sup>4</sup> mais leur utilisation dans une

---

<sup>1</sup> Voir, pour un état fondamental de la question et la reconstruction de Kitchen lui-même, K.A. KITCHEN, *Ramesside Inscriptions translated & annotated II. Notes and Comments*, Oxford, 1999, p. 3-55. On ajoutera Cl. OBSOMER, « Récits et images de la bataille de Qadech. En quoi Ramsès II transforma-t-il la réalité ? », dans L. van Ypersele (éd.), *Imaginaires de guerre. L'histoire entre mythe et réalité, Transversalités 3*, Louvain-la-Neuve, 2003, p. 339-367 ; P. GRANDET, *Les pharaons du Nouvel Empire : une pensée stratégique*, s.l., 2008, p. 200-230 ; et Cl. VANDERSLEYEN, *L'Égypte et la vallée du Nil II. De la fin de l'Ancien Empire à la fin du Nouvel Empire*, Paris, 1995, p. 524-530.

<sup>2</sup> P. GRANDET, *Les pharaons du Nouvel Empire*, p. 220, n. 386.

<sup>3</sup> A.R. SCHULMAN, « Chariots, Chariotry, and the Hyksos », *JSSEA* 10/2, 1980, p. 125.

<sup>4</sup> Cf., à ce propos, R.B. PARTRIDGE, *Fighting Pharaohs. Weapons and Warfare in Ancient Egypt*, Manchester, 2002 ; I. SHAW, *Egyptian Warfare and Weapons*, Aylesbury, 1991. On pourra consulter, également, H. BONNET, *Die Waffen der Völker des alten Orients*, Leipzig, 1926 ; et W. WOLF, *Die Bewaffnung des altägyptischen Heeres*, Leipzig, 1926. Pour des époques plus hautes, G.Ph. GILBERT, *Weapons, Warriors and Warfare in Early Egypt*, BAR-IS 1208, Oxford, 2004.

perspective tactique, c'est-à-dire du point de vue de l'usage que l'on fait des différents types d'unités dans un engagement <sup>5</sup>.

### Le duel de Sinouhé

On pourrait s'étonner qu'un travail sur une bataille du Nouvel Empire commence par l'analyse d'un texte du Moyen Empire, d'autant que le combat qui oppose Sinouhé au « fort du Réténou » a longtemps été considéré comme anecdotique mais on sait aujourd'hui qu'il est « l'épisode central du récit » <sup>6</sup>. Il s'agit, en outre, du seul texte égyptien en notre possession décrivant un duel – et non un combat collectif – mais la précision du propos est telle qu'il permet de mettre en relief les principales caractéristiques de ce que l'on pourrait appeler le « modèle égyptien de la guerre » <sup>7</sup>.

Après avoir décrit les prémisses du combat, Sinouhé se retrouve face à son adversaire <sup>8</sup> :

*ḥ'~n jkm=f mjnb=f ḥpt=f n(y) nsyw.wt ḥr(=w) m-ḥt spr~n=j ḥ'w=f.*

Alors, son bouclier (= celui de l'adversaire de Sinouhé), sa hache, sa brassée de javelines furent jetées à terre après que je (lui) ai fait prendre <sup>9</sup> ses (autres) armes.

Cette première phrase comporte déjà un certain nombre d'informations importantes. Il ne s'agit nullement, comme dans certaines traductions, d'armes que le « fort du Réténou » jette à la figure de Sinouhé. On voit bien, en effet, qu'il serait absurde que le « fort du Réténou » utilise comme première arme de jet son bouclier ! En fait, le texte est clair, il se débarrasse de ces armes *en les jetant à terre*. Pourquoi ? Parce que Sinouhé lui a fait prendre « ses (autres) armes », c'est-à-dire ses ḥ'w. Ce terme désigne un *ensemble cohérent* d'objets parmi lesquels des armes <sup>10</sup>. Comme l'écrit R.A. Caminos, le mot renvoie à un « set of articles of a particular kind or required for a special purpose (...), the nature of the articles being inferable from the context or explicitly defined by a genitival adjunct » <sup>11</sup>. Or, dans ce passage, le terme n'est pas

<sup>5</sup> D'un point de vue plus global qui tient compte de toutes les dimensions de la guerre – sociales, tactiques, stratégiques, etc. –, on consultera l'ouvrage fondamental de A.J. SPALINGER, *War in Ancient Egypt*, Malden, Oxford, 2005. La « tactique », selon Clausewitz, est « la théorie de l'emploi des forces armées dans l'engagement » ; elle s'oppose à la « stratégie » qui est « la théorie de l'emploi des engagements selon la finalité de la guerre » (*De la guerre* [traduit de l'allemand et présenté par N. Waquet], Paris, 2006, p. 119 [chapitre I, « Classification de l'art de la guerre », du Livre deuxième « Sur la théorie de la guerre »]).

<sup>6</sup> Cl. OBSOMER, « Sinouhé l'égyptien et les raisons de son exil », *Le Muséon* 112/3-4, 1999, p. 249 ; pour l'état actuel de la recherche à propos de ce récit, *ibid.*, p. 207-271.

<sup>7</sup> En écho au titre du remarquable ouvrage de V.D. HANSON, *Le modèle occidental de la guerre. La bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, Paris, 2007 (pour la traduction française). B. Mathieu, que je remercie, me signale l'autobiographie de Sobek-khou-oui (Sésostri III) où il est fait mention de quelques actes de combat mais de manière très ponctuelle sans que le récit ne permette de se faire une idée exacte de la manière dont celui-ci s'est déroulé. Voir à ce sujet, entre autres, J. BAINES, « The Stela of Khusobek: Private and Royal Military Narrative and Values », dans *Festschrift G. Fecht*, *ÄAT* 12, 1987, p. 43-61 ; H. GOEDICKE, « Khu-u-Sobek's Fight in Asia », *Ägypten und Levanten* 7, 1998, p. 33-37.

<sup>8</sup> R. KOCH, *Die Erzählung des Sinuhe*, *BiAeg* 17, Bruxelles, 1990, p. 50 (l. 14)-51 (l. 3) ; A.M. BLACKMAN, *Middle-Egyptian Stories*, *BiAeg* 2, Bruxelles, 1932, p. 27 (l. 12-15).

<sup>9</sup> Causatif du verbe *prj*, litt. : « j'ai fait sortir ».

<sup>10</sup> *Wb* III, 243, 3-15 ; *AnLex* 77.3014, 78.2960, 79.2162. C'est d'ailleurs le terme employé dans la stèle de Sobek-khou-oui (cf. *supra*, n. 7), voir W.K. SIMPSON, *The Terrace of the Great God at Abydos: the Offering Chapels of Dynasties 12 and 13*, *PPYE* 5, New Haven, Philadelphie, 1974, pl. 31 (gauche), ligne 4 (sous les personnages).

<sup>11</sup> R.A. CAMINOS, « The Nitocris Adoption Stela », *JEA* 50, 1964, p. 83.

accompagné d'un génitif, il désigne donc un ensemble d'armes constituant un tout cohérent qui *s'oppose* à celles que le « fort du Réténou » a jetées à terre.

Mais revenons au texte. Que signifie : « je lui ai fait prendre ses (autres) armes » ? La suite des événements montre que le bouclier, la hache et les javelines sont inadaptés au combat qui va se produire car Sihouhé *refuse le corps-à-corps*. Le « fort du Réténou » empoigne donc les *h'w*, c'est-à-dire les armes qui lui permettront de *combattre à distance*. Ces *h'w* sont constituées d'un arc et de flèches, ainsi que le montre la suite du texte <sup>12</sup> :

*Rd~nɛj swɔ hrɛj 'hɔw.wɛf (...),*

Je fis en sorte que ses flèches passent au-dessus de moi (...),

C'est donc d'un combat d'archers qu'il s'agit. Sinouhé évite le contact et maintient la distance. Et, pendant que son adversaire lui décoche toutes ses flèches, lui-même n'essaie même pas d'en tirer une seule, trop occupé qu'il est à éviter celles qui le visent.

La suite du texte est éclairante et d'une remarquable précision <sup>13</sup> :

*(...) sp~n jwt(y).t, w' hr hn m w', h'm~nɛf wj ; st~nɛj sw 'hɔwɛj mn(w) m nħb.tɛf. Sbh~nɛf, hr~nɛf hr fndɛf, shr~nɛj sw m mjnbɛf.*

(...) et lorsque rien ne (lui) resta, alors que l'un se dirigeait vers l'autre, il vint à mon contact ; je lui décochai (alors) ma flèche qui se planta dans son cou. Il cria et tomba sur son nez et c'est avec sa (propre) hache que je l'achevai.

Il y a, dans ce passage, deux verbes de mouvement : *hn*, qui signifie « aller à », « venir à » <sup>14</sup>, et *h'm*, « atteindre », « approcher » <sup>15</sup>. Le mouvement des adversaires se fait donc en deux temps. Une première phase d'« approche » (*hn*), probablement effectuée par Sinouhé, qui n'a plus rien à craindre de son adversaire. Il peut maintenant, à son tour, utiliser son arc en toute tranquillité et s'approcher de lui pour mieux ajuster son tir. La deuxième phase est le fait du « fort du Réténou » qui, percevant le danger, comprend qu'il lui faut absolument prendre de court Sinouhé en « se précipitant » sur lui. Le verbe *h'm*, dont on a vu qu'il signifie « approcher », « atteindre », peut également avoir un sens plus marqué : « approcher de près » <sup>16</sup>. Il est possible – sans en être assuré pour autant – que ce mot ait eu le sens de « entrer en contact » ; et peut-être même, sur un plan militaire – par exemple, dans le passage de Sinouhé –, « aller au contact » <sup>17</sup>. Le verbe *h'm* ne signifie donc pas simplement « atteindre », « approcher », mais « atteindre », « approcher » *rapidement* – d'une certaine manière « se précipiter sur » – pour « aller au contact ».

Comment expliquer que l'adversaire de Sinouhé lui ait permis d'esquiver toutes les flèches décochées et qu'il n'ait pas tenté de l'approcher pour mieux ajuster son tir. Le fait qu'il se précipite sur Sinouhé *avec sa hache* montre qu'il ne s'était pas éloigné de l'endroit où il avait

<sup>12</sup> R. KOCH, *op. cit.*, p. 51 (l. 1-3) ; A.M. BLACKMAN, *op. cit.*, p. 27 (l. 14-15).

<sup>13</sup> R. KOCH, *op. cit.*, p. 51 (l. 4-14) ; A.M. BLACKMAN, *op. cit.*, p. 28 (l. 1-8).

<sup>14</sup> *Wb* III, 373, 9-18 ; *AnLex* 77.3249, 78.3211.

<sup>15</sup> *Wb* III, 364, 10-16 ; *AnLex* 77.3232, 78.3195, 79.2314.

<sup>16</sup> Par exemple, dans l'expression *h'm n(y)-sw.t*, « approcher le roi de près » (*Urk.* IV, 1213, 16). Autre exemple dans le Traité d'Ophiologie : *H'm Mɛ't šnb.tɛk (...)*, « Puisse Maât approcher au plus près de ta poitrine » (il est question de Rê dans la formule) (S. SAUNERON, *Un traité égyptien d'ophiologie*, *BiGen* 11, Le Caire, 1989, p. 61, 3, 3).

<sup>17</sup> On peut effectivement se demander si dans l'un des exemples de la note précédente le verbe n'a pas le sens de « toucher » : « Puisse Maât “toucher” ta poitrine ».

jeté ses armes au début du combat. Pourquoi le « fort du Réténou » fit-il preuve d'un tel manque de mobilité, lui qui est présenté par le texte comme un guerrier aguerrri<sup>18</sup> ? La réponse est simple : parce que *les deux combattants ne disposent pas de carquois*, l'emploi de celui-ci ne se généralisant dans la panoplie du guerrier qu'au Nouvel Empire<sup>19</sup>. Il faut donc imaginer le « fort du Réténou » ayant disposé sa réserve de traits devant lui, ce qui le condamne à l'immobilité ; quant à Sinouhé, il faut l'imaginer tenant un arc et quelques flèches qui ne le limitent pas dans ses mouvements puisqu'il a fait le choix de ne pas les utiliser afin d'éviter au mieux celles de son adversaire. Il est remarquable, enfin, que Sinouhé, pour conserver sa mobilité et ne pas être gêné dans ses mouvements, ne dispose pas d'arme blanche. Pour achever le « fort du Réténou » blessé à la gorge, il utilise la hache de ce dernier.

La description n'a donc rien d'anecdotique. Sinouhé cherche à maintenir son adversaire à distance et à éviter le corps-à-corps par tous les moyens. L'arme le lui permettant est l'arc. On remarquera que si, au début du combat, le « fort du Réténou » avait tenté d'obtenir coûte que coûte un corps-à-corps – et c'est probablement ce qui se produisit –, c'est Sinouhé qui aurait utilisé son arc pour le maintenir à distance.

Ce combat permet de dresser les grandes lignes de l'idée que les Égyptiens se faisaient du combat au Moyen Empire. Examinons, pour commencer, la « méthode » du « fort du Réténou ». Dans un premier temps, il recherche le contact. N'y parvenant pas, il jette ses armes blanches et se saisit de son arc et de ses flèches qu'il décoche les unes après les autres. Enfin, il tente à nouveau d'obtenir le contact et il échoue encore une fois. La méthode de Sinouhé est exactement la même à une différence près : dans la phase initiale, il évite le contact et les flèches de son adversaire, il manœuvre. Lorsque la situation lui devient favorable, il utilise d'abord son arc et ses flèches, puis achève son travail à l'arme blanche, dans une sorte de corps-à-corps déséquilibré où son adversaire n'est plus en mesure de résister. Les deux méthodes sont donc les mêmes mais chez Sinouhé, le corps-à-corps est le résultat, l'aboutissement du combat à distance alors que chez le « fort du Réténou » les deux phases sont complètement dissociées, la seconde se produisant uniquement parce que la première a échoué. On le voit bien, Sinouhé remporte la victoire car il maîtrise, mieux que son adversaire, l'« art de la guerre ». Cette maîtrise de Sinouhé illustre la supériorité naturelle des Égyptiens sur les hommes du Réténou, *topos* habituel de la « littérature » et de l'iconographie pharaoniques<sup>20</sup>.

<sup>18</sup> Ainsi que le montre un autre passage de Sinouhé : « c'était (= le fort du Réténou) un champion sans pareil car il l'avait (= le Rétenou) vaincu tout entier » (*pry pw nn sn-nwz f, dr-nz f s(.y) r-drz s*) (R. KOCH, *op. cit.*, p. 46 [l. 6-9] ; A.M. BLACKMAN, *op. cit.*, p. 25, l. 10).

<sup>19</sup> A.J. SPALINGER, *War in Ancient Egypt*, Malden, Oxford, 2005, p. 15. Cela ne signifie pas que le carquois n'ait pas existé au Moyen Empire ; simplement, les combats étant plus statiques, son emploi ne relevait pas encore d'une nécessité absolue. Pour un exemple de carquois de la XII<sup>e</sup> dynastie, J.P. ALLEN, *The Art of Medicine in Ancient Egypt*, New York, New Haven, Londres, 2006, p. 40-41 (37-38). Pour d'autres attestations du carquois (*jsp.t*) au Moyen Empire, M. COLLIER, St. QUIRKE, *The UCL Lahun Papyri: Accounts*, BAR-IS 1471, Oxford, 2006, p. 28, colonne de droite, l. 14 ; p. 34, l. 9. Et pour l'origine probablement sémitique du terme *jsp.t*, W.A. WARD, « Lexicographical Miscellanies II », *SAK* 9, 1981, p. 371 ; J.Fr. QUACK, « Zur Endlung  $\mathfrak{Q}$  im Neuhieratischen », *LingAeg* 12, 2004, p. 138.

<sup>20</sup> Il illustre aussi le fait que « la victoire de Sinouhé semble lui prouver que le dieu lui est désormais favorable : *Le dieu a donc agi de façon à se montrer bienveillant envers celui contre qui il était fâché et qu'il avait détourné vers un autre pays*. Désormais, le héros estime en son for intérieur que le dieu lui a pardonné la faute qui paraît essentielle à ses yeux : avoir fui au moment critique au lieu de livrer combat à la Résidence pour Sésostriis » (Cl. Obsomer [*op. cit.*, p. 251] souligne).

L'enseignement à tirer de ce texte est le suivant : *au début de la bataille, le corps-à-corps doit être évité, il est la phase ultime, découlant naturellement d'un combat mené à distance ayant considérablement affaibli l'adversaire*. Cet enseignement peut être transposé sur un plan collectif, c'est le « modèle égyptien de la guerre ».

### Les unités d'archers au Moyen Empire

Tout le monde garde à l'esprit la célèbre maquette représentant des archers nubiens du Moyen Empire [fig. 7]<sup>21</sup>. Que nous montre-t-elle ? Des hommes armés d'un arc droit, qu'ils empoignent de la main gauche, la droite tenant quelques flèches. D'emblée, ce qui saute aux yeux est l'absence de carquois, l'emploi de cet objet ne se généralisant, on l'a vu, qu'au Nouvel Empire. Auparavant, les archers portaient leurs flèches en paquets<sup>22</sup> [fig. 8-9]. Au moment du combat, ces paquets étaient défaits et/ou disposés verticalement, voire simplement « jetés » par terre devant les archers [fig. 10-12].

Quelles implications peut-on déduire d'un tel équipement ? Pour commencer, il est évident que l'archer transporte *moins de flèches* que s'il possédait un carquois. Ensuite, au moment du combat, il devait disposer ses flèches devant lui afin de pouvoir les utiliser, ce qui le condamnait, en cas de fuite, à ne pas avoir le temps de les ramasser toutes. Un tel dispositif *limite donc fortement sa mobilité*. Cependant, cette limitation ne constituait qu'un handicap relatif dans la mesure où, à cette époque, les Égyptiens n'avaient pas encore été confrontés aux unités extrêmement mobiles de chars.

Comment l'arc était-il utilisé ? Dès lors qu'il n'y a pas d'effet de surprise, le tir ajusté d'un archer peut être esquivé ; c'est d'ailleurs ce que fait Sinouhé dans le passage analysé plus haut. En revanche, lorsque le nombre d'archers est trop important, comme dans le cas des quarante archers nubiens de la fig. 7 (quatre files de dix), on voit bien qu'il devient impossible de surveiller la trajectoire de l'ensemble des traits et surtout de les esquiver dès lors qu'ils sont tirés simultanément. C'est donc le tir massif, le « tir sur zone », qui est efficace, bien plus que le tir ponctuel et ajusté qui laisse le temps à l'adversaire de se préparer. Il réduit l'adversaire à la défensive et les hommes touchés ne sont plus aptes au combat, même si statistiquement les coups portés sont moins graves que ceux issus d'un tir ajusté. Le « tir sur zone » était d'autant plus efficace qu'il était massif. L'exemple le plus connu est celui des archers gallois de la guerre de Cent Ans qui, avec un arc extrêmement difficile à bander – le Longbow –, pouvaient tirer 10 flèches à la minute. Un groupe important d'archers était ainsi en mesure de déverser une pluie de flèches au jugé, « sur zone », c'est-à-dire visant non un adversaire spécifique mais la zone sur laquelle se concentrait l'ensemble des combattants à atteindre. Froissart décrit ainsi les flèches galloises à Crécy : elles « descendirent si ouiement

---

<sup>21</sup> Pour les arcs et les archers en général, cf. R.B. PARTRIDGE, *Fighting Pharaohs*, p. 39-47 ; et R.H. WILKINSON, « The Representation of the Bow in the Art of Egypt and the Ancient Near East », *JANE* 20, 1991, p. 83-99. L'arc, on le verra avec les pages qui suivent, est l'arme la plus importante du champ de bataille, au point qu'il finit par devenir un insigne de pouvoir, royal et divin (*id.*, « The Turned Bow in Egyptian Iconography », *VarAeg* 4, 1988, p. 181-187). Dans la gestuelle militaire, il a été montré que l'ennemi se rendant brandissait son arc à l'horizontale et levait l'autre main (*id.*, « The Turned Bow as a Gesture of Surrender », *JSSEA* 17/3, 1987, p. 128-133).

<sup>22</sup> *Loc. cit.* Pour une figuration montrant un « paquet » de flèches de manière détaillée, H.G. FISCHER, « The Nubian Mercenaries of Gebelein during the First Intermediate Period », *Kush* 9, 1961, p. 64.

sus ces Génevois que ce sambloit nège »<sup>23</sup>. L'image de la neige s'explique simplement par le fait que l'empennage de ces traits était fait de plumes d'oie ou de cygne.

En imaginant que les quarante archers nubiens de la fig. 2 tiraient avec une cadence similaire à celle des Gallois, ils déversaient en une minute une pluie de 400 flèches sur leur adversaire. En cinq minutes, avec un rythme similaire, 2000 traits s'abattaient sur l'ennemi ! Le nombre d'archers augmentant, la pluie de flèches devenait tellement drue que la seule solution pour l'adversaire consistait à s'éloigner pour que les traits perdent de leur puissance. Dans ces conditions, *la supériorité numérique joue un rôle essentiel*. On pourrait objecter que rien dans la documentation ne permet de démontrer cela. Au-delà d'une certaine distance – le fait est connu –, il devient inutile car improductif d'ajuster son tir. On en déduit donc que, lorsque les unités sont relativement éloignées les unes des autres, le seul moyen d'atteindre l'ennemi consiste à décocher massivement une pluie de flèches « sur zone ».

Cependant, il faut bien avoir à l'esprit qu'une telle cadence de tir est difficile à tenir au-delà de quelques minutes car le nombre de flèches tenues en main par l'archer était forcément limité.

### **Les unités d'archers au Nouvel Empire**

Au Nouvel Empire, l'utilisation du carquois se généralise [fig. 13]. Ce nouvel outil confère à l'archer une mobilité accrue qui lui permet de se déplacer plus rapidement et dans de meilleures conditions. On peut se demander si la généralisation de cet objet, qui semble aller de soi, n'est pas le résultat de l'irruption, sur le champ de bataille, d'une nouvelle arme redoutable : le char de combat qui condamne les unités à pied à plus de mobilité.

Cependant, il n'en reste pas moins que le carquois ne permet de résoudre le problème de la mobilité qu'en partie. En effet, si l'archer peut dorénavant se déplacer rapidement, voire subitement, sans se soucier de sa réserve de traits qui se trouve maintenant dans son carquois, le problème de l'autonomie reste entier, l'archer ne pouvant s'éloigner du lieu où se trouve la réserve principale de flèches. Pour résoudre ce second problème, il semble qu'ait été inventé un carquois de grandes dimensions permettant à l'archer de disposer d'une réserve personnelle de flèches plus importante [fig. 14]. Une telle solution souligne la difficulté à laquelle sont confrontés les archers et, on le voit bien, est peu satisfaisante.

L'introduction du char de combat au Nouvel Empire transforme donc radicalement la fonction de l'unité d'archers. Jusqu'au Moyen Empire, ces derniers restent une unité centrale dans la conception de la bataille, c'est elle qui prépare le terrain à l'infanterie, en décochant une pluie de flèches sur l'adversaire. À partir du Nouvel Empire, elle devient vulnérable en raison de sa mobilité réduite, qui en fait une cible idéale pour la charrerie ennemie. Elle est détrônée sur le champ de bataille par la charrerie amie qui, bien plus mobile et efficace, assure dorénavant l'essentiel des missions qui étaient les siennes au Moyen Empire.

Un document akkadien connu sous le nom de la « Lettre du général » – datant du Nouvel Empire mais difficile à dater avec plus de précision<sup>24</sup> – est extrêmement intéressant à cet égard. Le « général », après avoir interrogé un prisonnier, écrit les lignes suivantes<sup>25</sup> :

<sup>23</sup> K. DE LETTENHOVE, *Œuvres de Froissart V*, Osnabrück, 1967 (réimpression de l'édition de 1867-1877), p. 49.

<sup>24</sup> S. LACKENBACHER, *Textes akkadiens d'Ugarit*, LAPO 20, Paris, 2002, p. 66-67. Pour une étude complète de ce document, Shl. IZRE'EL, I. SINGER, *The General's Letter from Ugarit*, Tel Aviv, 1990.

Il est à craindre que le roi d'Égypte arrive rapidement car nous n'aurions pas le dessus. Il est à craindre que le roi d'Égypte sorte, mais s'il ne sortait pas et *c'était la troupe des archers qui sortait, j'aurais le dessus*<sup>26</sup>. Que le roi assigne donc troupes et chars, que nous puissions livrer bataille et avoir le dessus. Si c'est bien la troupe des archers qui sort et je ne me bats pas avec elle, mon seigneur sait bien que chaque année elle sortira, quotidiennement on se portera contre nous. En vérité, nous devons certainement entrer en contact avec eux lorsqu'ils effectueront leur prochaine sortie et si les dieux nous l'accordent, nous lui marcherons sur le ventre en pays étranger (?) et on en finira une bonne fois avec mes ennemis.

Par « roi d'Égypte », il faut comprendre « l'armée égyptienne au complet » avec, bien entendu, la charrerie. Face à cette armée, le général pense n'avoir aucune chance. En revanche, si l'armée égyptienne se limite à une troupe d'archers, il est sûr d'avoir le dessus car il dispose de chars ainsi que l'indique un autre passage de la lettre<sup>27</sup> :

Cela fait cinq mois que je suis installé en pays d'Amurru et que je les surveille jour et nuit. Je les surveille ainsi : je surveille leurs routes et leurs accès. La moitié de mes chars est disposée au bord de la mer et l'autre moitié à la lisière des monts Liban.

On aurait, dans ce cas, des archers des deux côtés, lents et peu mobiles du côté égyptien, rapides et extrêmement mobiles de l'autre.

On le voit bien, à partir du Nouvel Empire, les unités d'archers deviennent des unités auxiliaires n'ayant plus les moyens de combattre sans le soutien de la charrerie.

### Le char de combat

L'arme dont la fonction a été la plus mal comprise est incontestablement le char de combat. On connaît peu de choses sur l'emploi réel de celui-ci dans l'Antiquité proche-orientale. Il est, de ce point de vue, étonnant que les chars égyptiens et hittites aient souvent alimenté, de manière importante, les réflexions au sujet de cette arme, au-delà de la région qui nous concerne, alors même que notre connaissance de leur emploi est rudimentaire<sup>28</sup>.

Introduit en Égypte pendant la Deuxième Période intermédiaire, il devient, dès le début du Nouvel Empire, l'un des éléments centraux des représentations de batailles. Monté par Pharaon, il est le plus souvent d'une taille imposante car il représente le « point focal » de la figuration. De là à faire du « char de combat » un « char d'assaut », il n'y a qu'un pas, que de nombreux auteurs ont franchi<sup>29</sup>. On le voit bien avec une remarque de P. Grandet, à propos

<sup>25</sup> S. LACKENBACHER, *op. cit.*, p. 69.

<sup>26</sup> Je souligne.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>28</sup> Cf., par exemple, A. SCHNAPP-GOURBEILLON, *Aux origines de la Grèce*, Paris, 2002, p. 44-63 ; voir, également, R. DREWS, *The End of the Bronze Age*, Princeton, 1993, p. 104-134. Pour le char égyptien, se reporter aux remarques de A. SPALINGER, « Some Notes on the Chariot Arm of Egypt in the Early Eighteenth Dynasty », dans P. Kousoulis, K. Magliveras (éd.), *Moving across Borders, OLA 159*, Louvain, 2007, p. 119-137 ; et *id.*, « The Battle of Kadesh: The Chariot Frieze at Abydos », *Ägypten und Levante 13*, 2003, p. 163-199. Pour l'équipement défensif des hommes montés sur des chars dans le Proche-Orient, l'Égypte et le monde égéen, cf. F. De BACKER, « Evolution of the Scale Armour on the Ancient Near East, Aegean and Egypt: An Overview from the Origins to the Pre-Sargonids », *Res Antiquae 8*, 2011, p. 63-104. Enfin, pour l'emploi tactique de la charrerie au Proche-Orient, cf. l'article important de *id.*, « Evolution of War Chariot Tactics in the Ancient Near East », *Ugarit Forschungen 41*, 2009, p. 29-45.

<sup>29</sup> Mais pas tous, cf., par exemple, A.J. SPALINGER, *War in Ancient Egypt*, p. 15.

du troisième homme montant les chars hittites à Qadech <sup>30</sup>, « on peut tout juste admettre que la présence d'un troisième homme ait contribué à stabiliser les chars au moment de la charge et à augmenter *la violence de l'impact*, mais ce bénéfice était compensé par l'effort supplémentaire imposé aux chevaux » <sup>31</sup>. Or, les figurations ne montrent *jamais* l'« impact » en question <sup>32</sup>. À l'opposé, certains auteurs en font un simple « transport de troupes ». Ainsi, A.R. Schulman, qui écrit à ce sujet : « it is much more likely that the warrior was so equipped in order that he might dismount from the charriot and fight on foot » <sup>33</sup>. Une telle analyse doit être écartée d'emblée. En effet, les chars étant, à l'évidence, moins nombreux que le nombre de fantassins ennemis, l'unité « démontée » ne pourra produire qu'un effectif limité, et elle aura toutes les chances d'être submergée par le nombre de fantassins ennemis, à moins de considérer ces fantassins « démontés » comme une simple unité d'appoint. Dans un travail plus ancien, le même auteur estimait que la charrerie avait une double mission : « to provide a protection screen for the army on the march, and to pursue and mop up the broken and demoralized enemy foot at the conclusion of the battle » <sup>34</sup>. Ces deux missions ont pu effectivement être celles de la charrerie *parmi d'autres* ; il manque cependant la principale dont il sera question plus loin <sup>35</sup>.

Ce que les figurations de chars au combat permettent de déduire, c'est simplement l'omniprésence de l'arc. On le voit bien avec la fig. 15 dans laquelle, au-delà de la dimension très particulière de la figuration – un roi et une reine s'affrontant <sup>36</sup> –, les archers des deux chars se décochent mutuellement une pluie de flèches. Il en va de même lorsqu'il s'agit de deux groupes de chars se dirigeant l'un contre l'autre [fig. 16].

L'arc manié dans les chars n'est pas l'arc droit et long traditionnel mais l'arc composite introduit en Égypte, avec la charrerie, au cours de la Deuxième Période intermédiaire <sup>37</sup>. La combinaison arc composite-char de combat s'explique aisément. En effet, l'arc droit est trop long pour pouvoir être utilisé sur un char, l'archer étant gêné par la nacelle qui empêche le déploiement convenable de l'arme. Le seul moyen de pouvoir le bander au-dessus de la nacelle est qu'il soit de petite taille. Seul l'arc composite permet d'allier une taille réduite avec une puissance similaire – ou supérieure – à celle de l'arc droit.

Maintenant, que nous montre l'examen des quelques chars en notre possession ? Ce qui frappe d'emblée [fig. 17-18] est la taille extrêmement réduite de la nacelle, pour deux hommes maximum – un conducteur et un archer <sup>38</sup> –, son extrême légèreté et la largeur de

<sup>30</sup> Dont il sera question au chapitre IV (cf. *infra*, p. 53-54).

<sup>31</sup> P. GRANDET, *op. cit.*, p. 220, n. 386.

<sup>32</sup> T.G.E. Powell (« Some Implications of Chariotry », dans I. Foster, L. Adcock [éd.], *Culture and Environment. Essays in Honour of Sir Cyril Fox*, Londres, 1963, p. 165-166) remarque que « to conceive of the likelihood of massed chariots charging an enemy formation, whether also in chariots or on foot, is to ignore practical considerations ».

<sup>33</sup> A.R. SCHULMAN, « Chariots, Chariotry, and the Hyksos », *JSSEA* 10/2, 1980, p. 125.

<sup>34</sup> *Id.*, « The Egyptian Chariotry: a Reexamination », *JARCE* 2, 1963, p. 85.

<sup>35</sup> Dans certains cas, les auteurs attribuent à la charrerie de multiples missions très distinctes les unes des autres, ce qui pose problème (R.B. PARTRIDGE, *Fighting Pharaohs*, p. 64-65). Si le char est une arme de rupture, l'archer, au moment de la mêlée finale, sera handicapé. Inversement, si on fait du char une arme transportant un archer monté, il ne pourra plus être utilisé pour la rupture...

<sup>36</sup> La figuration renvoie, semble-t-il, à l'histoire mouvementée de la fin de la XIX<sup>e</sup> dynastie, la reine étant peut-être Taousert.

<sup>37</sup> A.J. SPALINGER, *War in Ancient Egypt*, p. 15.

<sup>38</sup> Ce combattant monté est habituellement désigné par le terme *smn* (*Wb* III, 459, 18 ; *AnLex* 78.3617, 79.2625).

l'essieu<sup>39</sup>. La légèreté du véhicule s'explique simplement par le fait que la roue n'est pas adaptée aux terrains sablonneux. Un char plus lourd aurait été très difficile à faire avancer et à manœuvrer dans le sable. Le seul moyen d'éviter que la roue ne s'y enfonce consiste à prévoir une structure extrêmement légère. Mais, simultanément, le char devient instable et cela même en tenant compte du poids du conducteur et de l'archer. Pour compenser cette instabilité, l'essieu a été élargi au maximum.

Dès lors, on comprend pourquoi la charrerie devint une unité d'élite : pour parvenir à la pleine maîtrise d'un attelage, il faut être longuement formé. Formé à la connaissance et au dressage des chevaux<sup>40</sup>, à la maîtrise de la conduite, à la manœuvre collective. Mais il n'y a pas que cela, l'archer devait s'entraîner à tirer en position instable, c'est-à-dire savoir à quel moment il pouvait ne plus se tenir à la nacelle pour bander son arc et décocher une flèche sans prendre le risque de tomber à la renverse. Il devait exister une technique spécifique comme il en existera, bien plus tard et ailleurs, pour les archers à cheval qui, pour ne pas être gênés par les soubresauts du galop, choisissaient de décocher leurs flèches au moment où les sabots des chevaux ne touchaient pas le sol<sup>41</sup>.

Les sources iconographiques ne nous montrent *jamais* une charge « pure » de la charrerie égyptienne, c'est-à-dire ayant pour but de produire un choc violent et un contact direct avec l'ennemi. Même dans le cas des chars de la fig. 16, où l'on peut voir deux escadrons fondant l'un sur l'autre, l'un égyptien, l'autre hittite, l'objectif n'est pas le choc frontal car on se rend compte que l'essentiel s'est joué auparavant, les Égyptiens ayant criblé leur adversaire de flèches. Dans ce cas, la *qualité de l'entraînement* et le *nombre* feront la différence.

Examinons une autre figuration. Sur l'une des faces d'un coffret de Toutânkhamon, on peut voir, à droite [fig. 19], Pharaon bandant son arc, ses chevaux galopant non vers un ennemi prêt au combat mais vers une masse désorganisée d'archers nubiens criblés de flèches, que des fantassins égyptiens achèvent à l'arme blanche [fig. 20]. On en déduit donc que *le combat s'est déroulé en deux temps*. Une première phase au cours de laquelle *les archers nubiens furent criblés de flèches*, une deuxième au cours de laquelle, malmenés et incapables de résister, *ils sont achevés par l'infanterie de Pharaon*. La première phase est essentiellement un *combat à distance*, la seconde un *corps-à-corps*.

---

<sup>39</sup> Voir, pour les chars trouvés dans la tombe de Toutânkhamon, M.A. LITTAUER, J.H. CROUWELL, *Chariots and Related Equipment from the Tomb of Tutankhamun*, TTSO 8, Oxford, 1985 ; B.I. SANDOR, « The Rise and Decline of the Tutankhamun-Class Chariot », *OJA* 23/2, 2004, p. 153-175. Cf., également, R. PARTRIDGE, *Transport in Ancient Egypt*, Londres, 1996, p. 105-130 ; *id.*, *Fighting Pharaohs*, p. 63-74. On consultera aussi C. ROMMELAERE, *Les chevaux du Nouvel Empire égyptien*, Bruxelles, 1991, p. 89-121 ; A. HEROLD, *Streitwagentechnologie in der Ramses-Stadt*, Mayence, 1999.

<sup>40</sup> Le cheval est un animal craintif. La préparation d'un attelage de combat devait s'effectuer en plusieurs étapes : la première consistait à choisir les paires avec soin, les deux chevaux devant être capable de « fonctionner » ensemble ; la seconde à les dresser pour former un attelage ; la dernière à les habituer au tumulte de la bataille afin d'éviter la panique incontrôlable que celle-ci pourrait provoquer chez les animaux.

<sup>41</sup> Un entraînement particulier semble avoir été pratiqué comme le montre un fragment de relief provenant de Karnak, figurant Amenhotep II sur son char, au galop, décochant des flèches sur une cible et un mât (P. DER MANUELIAN, *Studies in the Reign of Amenophis II*, HÄB 26, Hildesheim, 1987, p. 206, fig. 44).

### ***Première phase : la charrerie au combat***

#### *Charrerie contre infanterie*

Qui donc cribla ces Nubiens de flèches ? On peut se demander si, dans ce type de figurations, Pharaon ne concrétise pas à lui seul l'ensemble de la charrerie égyptienne. L'attitude du cheval n'implique nullement une charge de celle-ci. Il s'agit, bien entendu, d'une attitude conventionnelle : de même que toute l'énergie de Pharaon – symbolisée par l'arc tendu à l'extrême – est orientée vers l'ennemi, vers sa destruction, le cheval, au « cabré allongé »<sup>42</sup>, tente de franchir cette montagne d'hommes.

Supposer que ces deux étapes se sont déroulées en même temps est absurde. Les archers de Pharaon auraient, en effet, touché autant d'Égyptiens que de Nubiens ; or, dans ce type de combats, l'archer ne vise pas, il se borne à tirer le plus rapidement possible et au jugé en direction de l'ennemi.

Les figurations de Karnak se rapportant aux campagnes de Séthyl I<sup>er</sup> dans lesquelles la charrerie égyptienne est opposée à de l'infanterie montrent la même chose. Ainsi, dans l'une d'elles<sup>43</sup>, le roi, qui se trouve non loin d'une ville de Canaan, crible de flèches des bédouins Chasous, armés de lances ou de haches de combat, figurés soit morts, soit en fuite, soit encore, dans la partie supérieure de la scène, brisant leurs armes pour se rendre. La même phase du combat est représentée ailleurs, toujours avec des Chasous, la scène se déroulant sur la route de Gaza<sup>44</sup>. Dans le même ensemble de scènes, devant la ville de Yénoam, le roi crible de flèches des fantassins, des cavaliers et des chars ennemis<sup>45</sup>. Le même principe préside à la représentation du roi livrant bataille devant Qadech : il crible de flèches des archers à pied et les deux hommes montant les chars ennemis, dont l'un est un archer<sup>46</sup>.

#### *Charrerie contre charrerie*

Lorsque le combat oppose des unités de chars, le scénario qu'il faut imaginer est légèrement différent mais toujours avec deux phases. Dans la représentation se trouvant de l'autre côté du coffret de Toutânkhamon, l'ennemi terrassé par les Égyptiens n'est pas une unité d'infanterie mais une unité de charrerie asiatique [fig. 21]. Au cours de la première étape, l'unité de chars égyptiens, symbolisée par Pharaon et les quelques chars situés derrière lui, criblent de flèches l'unité de chars ennemis. Comme le montre le détail de cette figuration [fig. 22], les Asiatiques sont également dotés d'arcs. L'échange de flèches s'est donc terminé à l'avantage des Égyptiens. Dans une deuxième phase, l'infanterie égyptienne exploite l'avantage initial en passant à l'attaque pour achever le « travail » à l'arme blanche.

Les autres figurations où deux unités de chars s'affrontent ne contredisent nullement ces premières conclusions. Ainsi, par exemple, Ramsès à la bataille de Dapur [fig. 23]. À nouveau, on remarque que le combat a opposé dans un premier temps la charrerie égyptienne à la charrerie hittite, et qu'il fut d'abord et avant tout un combat d'archers, comme le montre

---

<sup>42</sup> C. ROMMELAERE, *op. cit.*, p. 82, et p. 83, fig. 45.

<sup>43</sup> EPIGRAPHIC SURVEY, *The Battle Reliefs of King Sety I, Reliefs and Inscriptions at Karnak 4, OIP 107*, Chicago, 1986, pl. 3.

<sup>44</sup> *Ibid.*, pl. 5.

<sup>45</sup> *Ibid.*, pl. 11.

<sup>46</sup> *Ibid.*, pl. 23.

Pharaon bandant son arc et les ennemis qui disposent également d'arcs<sup>47</sup>. Le combat ayant tourné à l'avantage des Égyptiens, l'ennemi est achevé à l'arme blanche par l'infanterie.

Il en va de même avec la figuration suivante de Séthi I<sup>er</sup>, très explicite [fig. 24], dans laquelle, avec la même méthode, la confrontation s'achève par la victoire des archers égyptiens montés sur des chars. Le détail de la « masse » ennemie terrassée montre que les chars hittites étaient également dotés de deux personnes, un conducteur et un archer. On distingue également quelques cavaliers et archers à pied.

### *Tactique de la charrerie*

Toutes les figurations montrant des chars au combat laissent entendre que les flèches étaient tirées massivement. Il faut donc comprendre que ces unités, profitant de leur vitesse, choisissaient le lieu le plus approprié du champ de bataille, s'approchaient de l'adversaire et lui décochaient une pluie de flèches – à l'instar des unités d'archers à pied dont il a été question plus haut. À ce moment précis, ces unités se trouvaient soit à l'arrêt, soit se déplaçant avec un galop bien maîtrisé et régulier des chevaux pour que les archers ne perdent pas l'équilibre.

On sait, par le Papyrus Koller, que la dotation en flèches d'un char pouvait être d'un carquois de 80 traits<sup>48</sup>. En admettant que les archers égyptiens puissent adopter le même rythme que les archers gallois, une telle réserve signifie que, en cas de tir massif sur zone, ces archers disposaient de 8 minutes d'autonomie au-delà desquelles les chars étaient obligés de se replier pour se ravitailler avant de revenir au combat<sup>49</sup>.

On ne connaît pas exactement la composition d'une « division » de l'armée égyptienne<sup>50</sup>. Si on se fonde sur le chiffre de 50 chars, tel que la stèle de l'an III de Ramsès IV au Ouâdi Hammâmât le rapporte<sup>51</sup>, chiffre évidemment trop faible car il s'agit d'une expédition dont la finalité n'était pas guerrière mais uniquement de protection<sup>52</sup>, on calcule que l'unité déversait pendant 8 minutes une pluie de 4 000 flèches sur l'unité ennemie. Au terme de cette courte période, les chars se repliaient pour se ravitailler.

### *Exploitation*

Lorsque la première phase du combat n'est pas décisive mais tourne néanmoins à l'avantage des troupes égyptiennes, on peut se demander quelle est la suite des événements. Si la charrerie ennemie se débande, elle ne pourra être poursuivie par l'infanterie, nettement moins rapide. La charrerie égyptienne devra donc exploiter elle-même l'avantage initial en assumant

<sup>47</sup> Non sans humour d'ailleurs, comme le montre le char ennemi de la partie supérieure où le conducteur a reçu une flèche décochée par Pharaon dans les fesses.

<sup>48</sup> R.A. CAMINOS, *Late-Egyptian Miscellanies*, Londres, 1954, p. 431.

<sup>49</sup> Ce point est important pour comprendre la défaite hittite à Qadech (cf. *infra*, chapitre IV).

<sup>50</sup> Cf., à ce sujet, J.H. BREASTED, *Ancient Record of Egypt III*, Chicago, 1906, p. 127 ; et les remarques de A.J. SPALINGER, *War in Ancient Egypt*, p. 229-230. Voir, également, R.O. FAULKNER, « Egyptian Military Organization », *JEA* 39, 1953, p. 41-47.

<sup>51</sup> L. CHRISTOPHE, « La stèle de l'an III de Ramsès IV au Ouâdi Hammâmât (n° 12) », *BIFAO* 48, 1949, p. 20.

<sup>52</sup> Le raisonnement sur ce chiffre a uniquement pour but de tenter de comprendre ce que pouvait être l'utilisation tactique de cette arme. Dans la réalité, cette charrerie devait être bien plus nombreuse et constituer soit une unité indépendante, soit être répartie au sein des quatre divisions.

la poursuite. Ayant rattrapé les fuyards, les hommes se trouvant sur les nacelles des chars ennemis seront achevés dans un combat de « proximité ». C'est ce qui est représenté dans la fig. 25, où Pharaon utilise une javeline ; on peut le voir à l'extrémité de celle plantée dans le corps de l'un des deux ennemis, identique à celles se trouvant encore dans leur fourreau sur le côté du char du roi. Cependant, ce type de combat devait présenter un certain nombre de difficultés techniques comme le montre la position même du roi qui enjambe la partie antérieure de la nacelle et pose son pied sur le timon pour prendre appui.

Au cours de ce combat, les hommes utiliseront des armes de proximité, haches [fig. 26], cimeterres, etc. On remarquera, cependant, que le champ de bataille étant jonché de débris, hommes et animaux morts, chars détruits et autres objets, les chars ne pourront plus se mouvoir qu'avec difficulté ; ce genre d'engagement représente donc l'étape finale de la bataille, celle où l'ascendant a été définitivement pris et la victoire assurée.

Par conséquent, pas de « contact », pas d'assaut au sens moderne du terme pour la charrerie mais un combat à distance dont l'arme principale est l'arc, le corps-à-corps n'intervenant qu'après une première phase de combat à distance, dans laquelle, après avoir projeté une avalanche de traits sur l'adversaire, l'avantage était pris.

### ***Deuxième phase : l'infanterie au combat***

Comment concevoir cette deuxième phase, affrontement « ordonné » de fantassins ou mêlée indescriptible ? Il est difficile de répondre à cette question mais les recherches les plus récentes sur les combats hoplitiques en Grèce (à partir du VII<sup>e</sup> siècle) permettent de déduire un certain nombre de points.

L'équipement du hoplite marque un tournant décisif dans l'histoire militaire<sup>53</sup>. Cet armement lourd – 20/30 kg – ne peut s'expliquer que dans le cadre d'une conception collective du combat : la phalange, formation serrée, massive et ordonnée, conçue pour rompre les lignes de l'adversaire. Si la phalange se disloque avant le choc et que le combat dégénère en autant de combats singuliers qu'il y a de combattants, les hoplites auront le dessous : manque d'agilité du guerrier, encombré par une cuirasse et un bouclier pesants, casque limitant le champ de vision et l'audition, mobilité réduite, fatigue immédiate due à la manipulation d'armes lourdes, etc. Au moment du choc, l'affrontement, extrêmement physique, était bref et les combattants épuisés après la poussée initiale et les coups échangés. En général, l'une des deux phalanges se disloquait immédiatement, preuve indiscutable de sa défaite. L'invention du combat ordonné – la phalange – est le résultat de l'augmentation du poids de l'armement. Elle ne s'explique que par la nécessité de protéger cette masse compacte d'hommes qui, se déplaçant lentement jusqu'au dispositif adverse, devient une cible idéale pour les archers et les frondeurs ennemis. Elle s'explique également par la finalité même de la phalange : destruction, au moment même du contact, de la cohésion de l'adversaire par l'emploi d'une « masse de rupture ».

Dans la perspective d'un armement plus léger, à l'égyptienne – absence de cuirasses lourdes et de jambarts, boucliers en bois recouverts de cuir, armes en bronze peu généralisées, etc. –, la formation ordonnée et massive constitue un handicap évident, les combattants étant

---

<sup>53</sup> Voir, à ce sujet, V.D. HANSON, *Le modèle occidental de la guerre. La bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, Paris, 2007 ; on consultera, également, St. MITCHELL, « Hoplite Warfare in Ancient Greece », dans A.B. Lloyd (éd.), *Battle in Antiquity*, Londres, 1996, p. 87-105.

incapables de se protéger des projectiles divers et des tirs d'archers et ne disposant pas de l'effet « masse de rupture » [fig. 1]. En revanche, l'armement léger permet au combattant d'être plus rapide et plus souple. Dans cette configuration, les archers – qu'ils soient montés sur des chars ou non montés – assument un rôle capital dans la bataille, déversant une pluie de flèches sur l'ennemi afin de préparer l'attaque de l'infanterie, la bataille se transformant alors, après le choc initial, en mêlée, en combat désordonné dans lequel les plus courageux, les mieux entraînés mais aussi, et cela est important, les plus nombreux prenaient logiquement le dessus <sup>54</sup>.

Après la bataille, pas d'exploitation de la victoire, les unités engagées dans la mêlée ayant perdu leur cohésion interne et la chaîne de commandement étant rompue <sup>55</sup>.

## Conclusion

Quelques éléments de tactique ont pu être mis en relief, derrière lesquels se dessine un « modèle égyptien de la guerre ». Le premier est le refus du corps-à-corps immédiat, trop coûteux en vies humaines et incertain quant au résultat. Au cours de la première phase du combat, les généraux égyptiens cherchaient à prendre l'ascendant à distance en utilisant la charrerie, montée par des archers et extrêmement mobile. Elle recherchait le meilleur emplacement pour décocher une pluie de flèches sur l'adversaire. Le nombre jouait, dans ces conditions, un rôle important : plus il y avait d'archers et plus la pluie de flèches était drue. La qualité de l'entraînement également, la conduite d'un char au combat et la manipulation d'un arc sur une nacelle n'étant pas choses aisées. Les réserves épuisées, les chars se repliaient pour se ravitailler et se repositionner le plus rapidement possible sur le champ de bataille. Les archers non montés servaient probablement d'auxiliaires soutenant les actions principales de la charrerie ou défendant des points secondaires du champ de bataille. Au cours de cette première phase, l'infanterie se tenait à l'abri, suffisamment éloignée des archers et des chars ennemis pour que le même schéma, appliqué par l'adversaire, ne puisse jouer en leur défaveur. Lorsque l'ascendant était pris et que l'ennemi n'était plus capable de mener une action offensive, commençait la deuxième phase, l'infanterie prenant le relais et achevant le travail dans une mêlée dont l'issue ne pouvait que lui être favorable en raison de la supériorité numérique et de la fraîcheur des troupes engagées. Cette mêlée n'était pas un combat ordonné, il s'agissait d'autant de combats individuels qu'il restait de combattants. La chaîne de commandement étant rompue dès les premiers instants, le combat se devait d'être décisif, c'est pourquoi les fantassins n'étaient probablement jetés dans la bataille qu'au moment le plus opportun.

---

<sup>54</sup> S. Yeivin (« Canaanite and Hittite Strategy in the Second Half of the Second Millennium B.C. », *JNES* 9, 1950, p. 106), dans son analyse des schémas tactiques de l'époque, a bien vu que l'infanterie était utilisée « as an auxiliary force after the decisive blow inflicted by the heavy chariotry ». Il décrit parfaitement l'action de cette unité au combat. En revanche, il considère la charrerie comme une arme de choc et, pour le montrer, il écrit « it should be remembered that the Hittite chariot carried a personnel of three : a charioteer, a fighter, and a shield-bearer, thus giving it a considerable advantage as a striking force over the Egyptian chariot of war, which carried a personnel of two only ». Or, on le verra dans le chapitre IV, les chars hittites comportaient habituellement un équipage de deux hommes, à l'instar des chars égyptiens, et le « troisième homme » avait une fonction qui n'a rien à voir avec un quelconque « choc » de la charrerie.

<sup>55</sup> On peut se demander si la rupture de la chaîne de commandement de l'adversaire n'était pas l'un des principaux critères retenus pour donner l'ordre à l'infanterie de passer à l'attaque.



## Chapitre III

### Données stratégiques et tactiques

**A**U COURS DE L'HISTOIRE, les grands principes de la guerre – qu'ils soient stratégiques ou tactiques – ont toujours été les mêmes. Les découvertes technologiques ne firent que modifier la manière dont ils ont été ou sont encore aujourd'hui mis en pratique. Elles modifièrent également l'échelle géographique et temporelle des conflits. Parce que ces lois n'ont guère changé, les textes de l'Antiquité consignent déjà, souvent de manière anecdotique, des idées militaires se trouvant au fondement même de la « théorie de la guerre ». Ainsi, dans le texte suivant de Tite-Live, dans lequel les Horaces et les Curiaces s'affrontent, la victoire des premiers ne s'explique que par l'application de deux de ces principes, que l'on retrouve dans le plan mis en œuvre par les Hittites avant la bataille de Qadech<sup>1</sup> :

On donne le signal, et, comme deux bataillons, les six jeunes gens vont à l'offensive, concentrant en eux le courage de deux grandes armées (...). Mais, quand la mêlée fut engagée, quand ce ne furent plus seulement des corps en mouvement, des épées et des boucliers brandis sans résultat qui s'offrirent à la vue, mais bien des blessures et du sang, les trois Albains étaient blessés, tandis que deux Romains s'abattaient mourants l'un sur l'autre (...). Les légions romaines, dès lors sans espoir, mais non sans inquiétude, tremblaient pour leur unique champion que cernaient les trois Curiaces. Par bonheur, il était indemne, trop faible, à lui tout seul, il est vrai, pour tous ses adversaires réunis, mais redoutable pour chacun pris à part. Afin de les combattre séparément, il prit la fuite, en se disant que chaque blessé le poursuivrait dans la mesure de ses forces. Il était déjà, dans sa fuite, à une certaine distance du champ de bataille, quand il tourne la tête et voit ses poursuivants très espacés. Le premier n'était pas loin : d'un bond il revient sur lui, et, tandis que les Albains crient aux Curiaces de porter secours à leur frère, Horace avait déjà tué son adversaire et, vainqueur, marchait au second combat (...). Les Romains encouragent leur champion, et lui expédie le combat rapidement. Sans donner au dernier Curiace, qui n'était pourtant pas loin, le temps d'arriver, il tue l'autre. Maintenant la lutte était égale, survivant contre survivant ; mais ils n'avaient ni le même moral, ni la même force. L'un, exempt de toute atteinte et deux fois vainqueur, marchait fièrement à son troisième combat ; l'autre s'y traînait, épuisé par sa blessure, épuisé par sa course ; déjà vaincu pour avoir vu tomber ses frères, il s'offre aux coups du vainqueur. Ce ne fut pas un combat.

Ce texte illustre à merveille deux principes fondamentaux de la tactique et de la stratégie, notamment le passage : « (Horace) était indemne, trop faible, à lui tout seul, il est vrai, pour tous ses adversaires réunis, mais redoutable pour chacun pris à part ». Tout général, tout chef d'unité, quelle qu'en soit la taille, sait que la supériorité numérique est l'un des principes fondamentaux de la victoire ; c'est peut-être même le premier principe de guerre à avoir été appliqué aux époques les plus reculées. C'est pourquoi, avant toute bataille, les généraux

---

<sup>1</sup> TITE-LIVE, *Histoire romaine*, I, XXV (texte établi par J. Bayet et traduit par G. Baillet, Paris, 1940, p. 40-41).

concentrent leurs armées car, pour combattre, mieux vaut disposer de l'ensemble de ses effectifs. Il ne s'agit nullement d'une nécessité contingente mais d'une loi fondamentale. Clausewitz écrit d'ailleurs à ce sujet : « la loi suprême et *la plus simple*<sup>2</sup> de la stratégie consiste à concentrer ses troupes »<sup>3</sup>. Les Curiaces ne respectèrent pas ce principe.

Les généraux savent également que cette loi peut et doit, dans la mesure du possible, être appliquée en « sens inverse » : pour avoir le plus de chances de vaincre son adversaire, il faut diviser ses troupes. Clausewitz poursuit en rappelant qu'« aucune unité ne doit être séparée de la masse principale de l'armée si une mission urgente ne l'exige (...) ». Ce fait apparemment incroyable s'est pourtant produit des centaines de fois : on a divisé et séparé des forces armées par pure allégeance à une obscure tradition, sans raison clairement établie »<sup>4</sup>. Le dernier des Horaces remporta la victoire parce qu'il appliqua ce principe.

À Qadech, Ramsès frôla la défaite<sup>5</sup>. L'explication en est simple : au moment de l'attaque hittite, ses troupes s'étaient étirées sur 55 km<sup>6</sup>. À Qadech même, la supériorité numérique se trouvait dans le camp hittite. Dans les pages qui suivent, il ne s'agit nullement de reprendre la question dans sa totalité mais uniquement d'examiner les raisons pour lesquelles les Égyptiens ne respectèrent pas ce principe et les difficultés qu'impliquait la mise au point technique du plan hittite.

### De la nécessité de concentrer avant la bataille

De nombreux historiens ont souligné cet étirement des lignes égyptiennes. En revanche, ils se sont moins intéressés aux raisons l'ayant motivé. Comment se fait-il, en effet, que les troupes égyptiennes n'aient pas été concentrées alors qu'*elles auraient dû l'être* ?

Il devient nécessaire, pour mieux comprendre les choix tactiques et stratégiques de l'état-major égyptien, de reprendre les textes du Bulletin et du Poème. La description qui y est faite des événements – A.J. Spalinger l'a bien montré<sup>7</sup> – est rigoureuse. Le 9<sup>e</sup> jour, du 3<sup>e</sup> mois de *Chémou* au matin (an 5) (Bulletin)<sup>8</sup>,

<sup>2</sup> Je souligne.

<sup>3</sup> C. VON CLAUSEWITZ, *De la guerre* (traduit de l'allemand et présenté par N. Waquet), Paris, 2006, p. 208 (chapitre XI, « Rassemblement des forces dans l'espace », du Livre troisième, « De la stratégie en général »).

<sup>4</sup> *Loc. cit.*

<sup>5</sup> Cf., à ce sujet, KRITANC II, p. 3-55.

<sup>6</sup> P. GRANDET, *Les pharaons du Nouvel Empire : une pensée stratégique*, s. l., 2008, p. 213. Nous partons du principe que l'armée suivit effectivement le trajet indiqué par P. Grandet : « Comme les voies de communication n'ont guère varié au cours des siècles, le passage par Koumidi suppose que l'armée de Ramsès II, après avoir traversé le Carmel par le Ouâdi Âra, passa au pied de Mégiddo, puis de Beth-Shéan, à l'extrémité orientale de la vallée de Yezréel, avant de longer vers le nord le lac de Tibériade et le lac Houléh, aujourd'hui asséché, pour emprunter la vallée du Haut-Jourdain, ou Nahr el-Hasbâni. Escaladant le flanc occidental du mont Hermon par cette faille encaissée, elle dut alors rejoindre la vallée d'altitude du Ouâdi el-Têm, voie de communication immémoriale qui permet de rejoindre la Bégâ au niveau de Kâmid el-Laoûz. De ce point, il ne lui restait plus qu'à traverser du sud au nord la Bégâ pour se retrouver à pied d'œuvre » (P. GRANDET, *Les pharaons du Nouvel Empire*, p. 206). Ce trajet est le même que celui antérieurement établi par A. KUSCHKE, *L'Égypte*, 1983, col. 31, s. v. Qadesh-Schlacht. Il est également admis par K.A. Kitchen (KRITANC II, p. 43 (§ 37), et carte 3 ; en dehors du groupe des *Néârin* qu'il fait passer par la côte [*loc. cit.*], idée qui nous semble devoir être écartée).

<sup>7</sup> Cet auteur a bien mis en relief la structure du texte, les énoncés purement phraséologiques alternant avec la description précise des événements (A.J. SPALINGER, *Aspects of the Military Documents of the Ancient Egyptians*, New Haven, Londres, 1982, p. 153-156).

<sup>8</sup> KRI II, 102, 7-16 (§ 3-4). Pour les problèmes de localisation géographique, KRITANC II, p. 16-18.

*jst ḥm=f hr Dꜣhy m wd(y).t=f 2-nw n(y).t nht, rs(=w) nfr(=w) m 'w.s. m jmꜣw n(y) ḥm=f hr ts.t rsy.t n(y).t Qdš.*

alors que sa majesté se trouvait à Djahy, en sa seconde campagne de victoire, elle s'éveilla bellement en v.p.s. dans la tente de sa majesté, dans la contrée vallonnée au sud de Qadech.

Ces collines correspondent à la zone actuelle de Qamoût el-Hermel, à « l'extrémité septentrionale de la Béquâa, d'où le sol de cette vallée rejoint en pente douce celui de la large plaine de l'Oronte »<sup>9</sup>. Cette région est située à 25 km de Qadech<sup>10</sup>. En pénétrant dans la vallée de l'Oronte, les Égyptiens s'enfoncent dans la « zone critique », celle où la rencontre de l'adversaire devient de plus en plus probable<sup>11</sup> :

*M-ht nn hr tr n(y) dwꜣy.t, h't ḥm=f mj wbn R', šsp~n=f hkr.w Mntw, wdꜣ(=w) nb m hd(.t), spr(=w) r-hꜣw rsy dmj n(y) šꜣbtwn(ꜣ).*

Et, au moment du matin, après que sa majesté est apparue comme Rê se lève, et ayant saisi les ornements de Montou (= la tenue de combat), le seigneur s'avança vers le nord et parvint dans les environs méridionaux de la ville de Chabtouna.

À une dizaine de kilomètres plus au nord, à mi-chemin de Qadech, se trouve un point stratégique d'importance : le gué de Chabtouna que les troupes de Ramsès doivent franchir pour passer sur la rive gauche de l'Oronte<sup>12</sup> [fig. 27]. La localisation de Chabtouna est incertaine. Le texte du Poème consigne un certain nombre de renseignements se rapportant au moment où la division de Rê franchit à son tour le gué, Ramsès lui-même se trouvant déjà au nord-ouest de Qadech avec son escorte et les premiers éléments de la division d'Amon<sup>13</sup> :

*Jst ḥm=f w'w hr tp=f hn' šmsw=f, pꜣ mš' n(y) Jmn hr mš' m-sꜣf, pꜣ mš' n(y) Pꜣ-R' hr dꜣ.t mšd.t m-hꜣw rsy dmj n(y) šꜣbtwnꜣ, m wꜣ.t r jtrw l r pꜣ nty ḥm=f jm (...).*

Et, alors que sa majesté était seule avec son escorte, que l'armée d'Amon progressait à sa suite, que l'armée de Rê traversait le gué dans les environs méridionaux de la ville de Chabtouna, à un *itérou* de l'endroit où se trouvait sa majesté (...).

Le gué (*mšd.t*), qui se situe aux *environs méridionaux* de Chabtouna, est séparé de « l'endroit où se trouvait sa majesté », non loin de l'endroit choisi pour dresser le camp, par un *itérou*, c'est-à-dire approximativement 10,5 km. La distance entre l'emplacement probable du camp, à quelques centaines de mètres au nord-ouest de Qadech, et le gué actuel, situé à 5 km à l'ouest de Ribla, est de 12-13 km [fig. 27]. Chabtouna ne peut donc être l'actuelle Ribla comme le pensait Gardiner<sup>14</sup>. Le texte est clair : le gué est situé dans les « environs méridionaux » de la localité. À la suite de A. Kuschke<sup>15</sup>, certains auteurs<sup>16</sup> considèrent que cette localité correspond à l'actuelle ville de Tell Maayan. Mais cet emplacement est trop

<sup>9</sup> P. GRANDET, *Les pharaons du Nouvel Empire*, p. 206.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 207.

<sup>11</sup> KRI II, 103, 1-10 (§ 5-7).

<sup>12</sup> A.J. SPALINGER, *War in Ancient Egypt*, p. 212.

<sup>13</sup> KRI II, 21, 5-22, 16 (§ 56-60).

<sup>14</sup> A. GARDINER, *The Kadesh Inscriptions of Ramesses II*, Oxford, 1960, p. 17 (P 58-60) ; J. Sturm (*La guerre de Ramsès II contre les Hittites*, Bruxelles, 1996, p. 77-87 [texte allemand, paru à Vienne en 1939, et traduction française]) ayant rejeté cette identification depuis longtemps.

<sup>15</sup> A. KUSCHKE, *LÄ V*, 1983, col. 31-32, et 33-34 (carte de la région de Qadech).

<sup>16</sup> Comme P. Grandet (*Les pharaons du Nouvel Empire*, p. 209, fig. 10) qui n'est, malgré tout, pas certain de cette identification.

septentrional, n'étant éloigné du futur camp de Ramsès II que d'approximativement 6 km ; nettement moins, par conséquent, d'un *itérou*.

Quoi qu'il en soit, la réflexion doit surtout s'axer sur le gué. Quelle qu'ait été la difficulté présentée par son franchissement, et même en la minimisant, elle implique nécessairement un ralentissement dans la progression de l'infanterie, ralentissement plus important encore pour la charrierie. De la prise de possession de ce gué dépend le déroulement ultérieur de la campagne. Lorsque Ramsès atteint ce point, à la tête de la division d'Amon, il se trouve à une dizaine de kilomètres au sud de Qadech ; son armée – divisions d'Amon, Rê, Ptah et Seth – s'étirant sur 55 km. Ces chiffres demandent à être analysés. Selon le texte du Poème, alors que Ramsès parvient à proximité de Qadech et <sup>17</sup>

(...) p3 mšc n(y) Jmn hr mšc m-s3z:f, p3 mšc n(y) P3-R' hr d3.t mšd.t m-h3w rsy dmj n(y) š3btwn3, m w3.t r jtrw l r p3 nty hm=f jm, p3 mšc n(y) Pth hr rsy dmj n(y) Jr(3)n3m', p3 mšc n(y) Swth hr mšc hr w3.t, jw jr~n hm=f skw tpy m h3wty.w nb(.w) n(y.w) mšc=f.

(...) que la division d'Amon progressait à (la) suite (de sa majesté), que la division de Rê traversait le gué dans les environs méridionaux de la ville de Chabtouna, à un *itérou* de l'endroit où se trouvait sa majesté, que la division de Ptah se trouvait au sud de la ville d'Ironamâ et que la division de Seth avançait sur le chemin, sa majesté organisa une grand-garde <sup>18</sup> avec tous les premiers (de ligne) de sa division (= celle d'Amon).

Cette distance équivaut bien à 55 km. Un tel étirement des lignes mérite réflexion. Estimons, pour commencer, le chiffre théorique des effectifs égyptiens à 20 000 h <sup>19</sup>. Sachant que les armées au cours de l'histoire présentent rarement des effectifs réglementaires au complet, que, de surcroît, des centaines de kilomètres de marche ont usé les corps et les esprits, on devine, malgré les serres-files qu'Arrien décrit pour la phalange <sup>20</sup> et qui ont dû également exister dans l'armée égyptienne pour inciter les traînards à avancer, qu'un nombre important d'hommes épuisés et/ou malades avaient pris un retard considérable, si ce n'est abandonné la marche. Il est probable que cette baisse d'effectif ait été compensée par les effectifs d'auxiliaires au service de l'Égypte. Par conséquent, si l'on admet un chiffre de 20 000 hommes et, en supposant que les fantassins avançaient par paires <sup>21</sup> dans une région peu escarpée, on obtient, en moyenne, une paire tous les 5 m ; ce qui prouve une fatigue certaine des hommes, l'intervalle étant important. Néanmoins, cet intervalle était probablement plus réduit, certains hommes, les plus fatigués, ne progressant plus par paires mais simplement en colonne, les uns derrière les autres. En outre, chaque division – Amon, Rê, Ptah et Seth – devait, pour conserver et bien marquer son autonomie, se tenir à une certaine distance de celle la précédant. Pour des raisons tactiques, celle-ci devait être suffisamment importante pour que les deux unités puissent être distinguées, sans être

<sup>17</sup> Il s'agit de la suite du texte précédente (KRI II, 21, 11-23, 15 [§ 57-63]).

<sup>18</sup> Cf. *supra*, chapitre premier.

<sup>19</sup> A.J. Spalinger (*War in Ancient Egypt*, p. 202-204 et p. 229-230) estime les effectifs égyptiens à 30 000 h. J. Sturm (*La guerre de Ramsès II contre les Hittites*, Bruxelles, 1996, p. 61 [texte allemand, paru à Vienne en 1939, et traduction française]) penche pour des effectifs moins importants, approximativement les mêmes que ceux des Hittites, peut-être même légèrement inférieurs. Il évalue ceux des Hittites (*ibid.*, p. 42-45) à 16 000-18 000 hommes auxquels il faut ajouter les hommes montés sur des chars, lesquels, d'après cet auteur, étaient peut-être 1 000 ou 1 200 (*ibid.*, p. 59). Sachant que l'équipage de ces derniers était constitué de trois hommes, on obtient 3 000-3 600 hommes qu'il faut ajouter aux précédents avec un total de 19 000-21 600. P. Grandet (*Les pharaons du Nouvel Empire*, p. 204) les estime à 25 000 h.

<sup>20</sup> ARRIEN, *La tactique*, 16.

<sup>21</sup> Il s'agit simplement d'imaginer un schéma global permettant d'évaluer la situation.

excessive pour que les troupes puissent être regroupées rapidement en cas d'attaque. Cependant, il n'en reste pas moins qu'un tel étirement de la colonne prouve une fatigue réelle des hommes, qui s'explique simplement par la durée éprouvante de la marche. L'armée s'ébranla, en effet, en « l'an 5, 2<sup>e</sup> mois de la saison *Chémou*, le 9<sup>e</sup> jour (...) » (*h3.t sp 5, 3bd 2 n(y) šmw, sw 9 (...)*) (Poème)<sup>22</sup>. Et elle ne parvint aux environs de Chabtouna qu'en « l'an 5, le 3<sup>e</sup> mois de la saison *Chémou*, le 9<sup>e</sup> jour » (*h3.t sp 5, 3bd 3 n(y) šmw, sw 9*) (Bulletin)<sup>23</sup>, c'est-à-dire un mois après, jour pour jour.

Quoi qu'il en soit, avec une moyenne de 25 km par jour<sup>24</sup>, *il faut à Ramsès plus de deux jours pour disposer de ses effectifs au complet*. H. Goedicke fait rapidement allusion à ce problème soulignant que lorsque le roi se rend compte de la présence hittite à proximité de Qadech, le problème auquel il est confronté est que l'armée ennemie se présente en ordre de bataille, alors que pour l'armée égyptienne, « it would be days before he could hope to be in a comparable state of readiness »<sup>25</sup>.

Si les Hittites avaient déployé leurs forces au grand jour à proximité de Qadech, la zone située entre cette ville et le gué de Chabtouna, situé rappelons-le à 10-11 km de Qadech, aurait naturellement été considérée par les Égyptiens comme dangereuse, l'adversaire disposant à tout instant de son plein effectif pour attaquer. Le gué de Chabtouna constitue donc le point critique – le point de non retour – pour deux raisons : d'abord parce que c'est le seul endroit encore relativement éloigné de Qadech permettant de franchir l'Oronte sans s'exposer, ensuite parce que c'est là qu'il faut ralentir la marche – voire s'arrêter – sinon pour concentrer, du moins pour effectuer un premier regroupement des effectifs.

Pour résumer, franchir le gué sans procéder à un premier regroupement des troupes, voire à la concentration, équivaut à prendre un risque important. Les généraux hittites le savaient, le déroulement de la bataille elle-même le montre suffisamment. En revanche, on peut se demander *pourquoi les Égyptiens n'ont pas procédé à cet acte militaire élémentaire*.

Il n'est pas nécessaire d'invoquer l'incompétence de l'état-major car les généraux de Ramsès savaient aussi parfaitement qu'avant de livrer bataille on procède à une concentration des troupes. L'historien se trouve donc là au cœur du problème à résoudre s'il veut comprendre, au-delà des généralités, la raison d'être de cette bataille, la tournure des événements et les objectifs poursuivis par les deux rois<sup>26</sup>.

<sup>22</sup> KRI II, 12, 5-8 (§ 29).

<sup>23</sup> KRI II, 102, 2-6 (§ 1).

<sup>24</sup> « La valeur moyenne de 25-30 km pour la progression journalière d'une armée est attestée par d'autres sources antiques, par exemple babyloniennes » (P. GRANDDET, *Les pharaons du Nouvel Empire*, p. 207, n. 361). Voir, également, D.B. REDFORD, *The Wars in Syria and Palestine of Thutmosis III*, Leyde, Boston, 2003, p. 202-203 ; et W.J. MURNAME, *The Road to Kadesh. A Historical Interpretation of the Battle Reliefs of King Sety I at Karnak*, SAOC 42, Chicago, 1985, p. 145-150.

<sup>25</sup> H. GOEDICKE, « The "Battle of Kadesh": A Reassessment », dans *id.* (éd.), *Perspectives on the Battle of Kadesh*, p. 84. Dans un article plus ancien, après avoir rappelé l'épisode des deux Bédouins transmettant une information fautive, il écrit « thus Ramesses II did not gather his forces but continued to proceed against Kadesh with the division of Amun which had been leading the advance » (H. GOEDICKE, « Considerations on the Battle of Kadesh », *JEA* 52, 1966, p. 75).

<sup>26</sup> Les lignes qui suivent ont pour but d'analyser le plan hittite. L'idée d'un plan à grande échelle n'est pas nouvelle, cf. J. STURM, *La guerre de Ramsès II contre les Hittites*, p. 91-95.

### Une désinformation remarquable

Le texte du Bulletin décrit un événement qui a fait couler beaucoup d'encre chez les chercheurs et qui est directement lié au choix égyptien de ne pas concentrer<sup>27</sup> :

*M-ht nn hr tr n(y) dwꜣy.t, h't hmꜣf mj wbn R', šsp~nꜣf hkr.w Mntw, wdꜣ(=w) nb m hd(.t), spr(=w) r-hꜣw rsy dmj n(y) šꜣbtwn(ꜣ).*

*Jj~jn šꜣsw 2 m nꜣ n(y) mh.wt šꜣsw r dd n hmꜣf : « M nꜣyꜣn sn.w nty m 'ꜣ.w n mh.wt m-dj hrw n(y) Htꜣ d(w) jwꜣn n hmꜣf r dd : Jwꜣn r jr.t bꜣk.w n(y.w) hmꜣf, 'w.s., mtwꜣn rwjꜣn m-dj pꜣ hrw n(y) Htꜣ ».*

*Dd~jn hmꜣf nꜣsn : « St tnw, nꜣyꜣtn sn.w [...] jwꜣtn r dd pꜣy šhr n hmꜣs ? »*

*Dd~jnꜣsn n hmꜣf : « St m pꜣ nty pꜣ wr hs n(y) Htꜣ jm, pꜣwn pꜣ hrw n(y) Htꜣ m pꜣ tꜣ n(y) Hlb, hr mh.t Twnpj. Sndꜣfn Pr-ꜣꜣ, 'w.s., r jj.t m hnt(.t) dr sdꜣmꜣf r dd Pr-ꜣꜣ, 'w.s. (hr) jw(.t) m hd(.t) ».*

*Jst dd nꜣ(y) (ny) šꜣsw.w nꜣy (ny) md.t, ddꜣsn n hmꜣf m 'ꜣꜣ, jw m hrw n(y) Htꜣ d(w) jwꜣsn m ptr pꜣ nty hmꜣf jm, n-jb-n tm d.t hr sw pꜣ mš' n(y) hmꜣf r 'hꜣ hn' pꜣ hrw n(y) Htꜣ.*

Et, au moment du matin, sa majesté étant apparue comme Rê se lève et ayant saisi les parures de Montou, le seigneur s'avança vers le nord et parvint dans les environs méridionaux de la ville de Chabtouna.

Vinrent alors deux Chasous de la tribu des Chasous pour dire à sa majesté : « Ce sont nos frères, qui sont chefs de tribus avec l'ennemi de Hatti, qui ont fait en sorte que nous venions vers sa majesté pour (lui) dire : “Nous voulons devenir les serviteurs de Pharaon, v.p.s., et nous séparer d'avec l'ennemi de Hatti” ».

Sa Majesté leur dit alors : « Où sont-ils, vos frères qui vous ont envoyés pour parler de ce sujet à sa majesté ? »

Ils dirent alors à sa majesté : « Ils sont là où se trouve le misérable chef de Hatti, car l'ennemi de Hatti est dans le pays d'Alep, au nord de Tounip. Il a (trop) craint Pharaon, v.p.s., pour aller vers le sud, depuis qu'il a entendu dire que sa majesté était en train de venir vers le nord ».

Or, ces Chasous avaient tenu ce discours et ils avaient menti à sa majesté, car c'est l'ennemi de Hatti qui avait fait en sorte qu'ils viennent pour voir où se trouvait sa majesté et pour éviter que l'armée de sa majesté ne se prépare pour combattre avec l'ennemi de Hatti.

C'est dans les « environs méridionaux de Chabtouna » qu'interviennent les deux envoyés secrets de Mouwatalli, plus précisément au nord du gué mais à proximité de celui-ci<sup>28</sup>. C'est aussi ce jour-là que Pharaon revêt les « parures de Montou », sa tenue de combat, car le gué est un point stratégique important où une première série de combats aurait pu se produire. En effet – et en théorie –, si concentration il doit y avoir, elle doit s'effectuer *au nord du gué* et non au sud de celui-ci, le ralentissement provoqué par son franchissement provoquant un ralentissement de la progression au sud, avec un véritablement engorgement des troupes bloquées par cet obstacle naturel, et un dangereux étirement de la colonne au nord. On le voit bien, la mission des deux envoyés de Mouwatalli consiste à éviter que les troupes égyptiennes ne se concentrent en les incitant à ne prendre aucune précaution. C'est pourquoi, lorsque Ramsès les interroge au sujet de l'emplacement des forces ennemies, ils répondent qu'elles « sont là où se trouve le misérable chef de Hatti, car l'ennemi de Hatti est dans le pays

<sup>27</sup> KRI II, 103, 1-106, 16 (§ 5-20).

<sup>28</sup> Cf. *supra*, p. 31.

d'Alep, au nord de Tounip », c'est-à-dire loin vers le nord. Tounip – dont on ne connaît pas la localisation exacte – se situe dans l'Amourrou<sup>29</sup>, probablement à 60-70 km au nord de Qadech. La correspondance diplomatique d'Amarna fournit quelques précisions à ce sujet. Il y est en effet mentionné que la région de Nuḥašše, qui jouxte par le sud la région d'Alep, se trouve à deux journées de marche de Tounip<sup>30</sup>. On peut donc estimer la distance totale séparant (fictivement) les deux adversaires à quatre ou cinq jours de marche [fig. 33]. Par conséquent, la route étant (fictivement) libre, les Égyptiens peuvent poursuivre leur progression vers l'Amourrou sans risque – du moins le pensent-ils –, région qui, comme l'a démontré P. Grandet<sup>31</sup>, constitue l'objectif principal de Ramsès. Nul besoin, dans ces conditions, de ralentir la marche en procédant à un regroupement des forces. C'est d'ailleurs l'analyse que fait l'auteur du Bulletin lui-même : « c'est l'ennemi de Hatti qui avait fait en sorte qu'ils (= les deux Chasous) viennent (...) *pour éviter que l'armée de sa majesté ne se prépare pour combattre* avec l'ennemi de Hatti ». La formule est capitale : « se préparer au combat », c'est-à-dire « concentrer »<sup>32</sup>. On comprend donc pourquoi les deux Bédouins interviennent non loin du gué, lieu où l'état-major égyptien aurait dû procéder à un regroupement de ses forces<sup>33</sup>.

On peut être surpris par le fait que deux Bédouins suffisent à tromper les généraux expérimentés de l'armée égyptienne. Ils ont également trompé les égyptologues eux-même, puisque A.J. Spalinger soulignait, en 1985, que « (...) the present state of scholarly opinion is to blame Ramesses for faulty reconnaissance (...) »<sup>34</sup>. Dans la mesure où les unités de reconnaissance égyptiennes furent incapables de repérer l'armée ennemie, il est difficile de nier ce constat. Cependant, il faut bien avoir à l'esprit qu'une reconnaissance s'effectue naturellement à proximité des points considérés comme stratégiques parce que liés à la progression de la troupe. À partir du gué de Chabtouna, l'armée égyptienne est confrontée à trois problèmes : (1) la volonté d'atteindre son objectif principal, le pays d'Amourrou ; (2) surveiller un éventuel retour de l'armée hittite ; (3) ne pas laisser dans son dos des forces ennemies qui pourraient lui barrer le passage en cas de retraite ; dans ce cas, il s'agit évidemment de la ville de Qadech et de ses défenseurs. La progression à venir de l'armée égyptienne devait nécessairement tenir compte de ces trois points. On comprend, dès lors pourquoi Ramsès fit dresser son camp rive gauche, au nord-ouest de Qadech. Le choix de cet emplacement tient parfaitement compte des trois problèmes qui viennent d'être évoqués. (1) De ce lieu part la route permettant de gagner l'Amourrou ; (2) c'est de là que l'on peut

<sup>29</sup> Cf. par exemple, EA 161 (W.L. MORAN [avec la collaboration de V. Haas et G. Wilhelm], *Les lettres d'El-Amarna. Correspondance diplomatique du pharaon*, LAPO 13, Paris, 1987 [trad. française de D. Collon et H. Cazelles], p. 398).

<sup>30</sup> EA 165 (*ibid.*, p. 405), EA 166 (*ibid.*, p. 406) et EA 167 (*ibid.*, p. 407). Dans le contexte de la bataille de Qadech, une identification Tounip = Baalbeck est à rejeter, cette cité se trouvant au sud de Qadech (P. BORDREUIL, Fr. BRIQUEL CHATONNET, E. GUBEL, « Bulletin d'antiquités archéologiques du Levant inédites ou méconnues. Baalim VII », *Syria* 76, 1999, p. 237-240).

<sup>31</sup> Cf. *infra*, p. 41-42.

<sup>32</sup> Cf., à ce sujet, l'analyse de J. STURM, *La guerre de Ramsès II contre les Hittites*, p. 92-95.

<sup>33</sup> L'analyse de I. Shirun-Grumach (« Kadesh Inscriptions and Königsnovelle », dans Chr. Eyre (éd.), *Seventh International Congress of Egyptologists (Cambridge, 3-9 September 1995)*, Oxford, 1995, p. 167) selon laquelle l'épisode des deux bédouins serait pure fiction est à écarter énergiquement. Il n'y a, d'une part, aucune raison d'introduire dans le texte un épisode aussi anecdotique, voire sans intérêt, s'il ne s'est pas produit réellement et, d'autre part, on voit bien qu'il s'insère dans un processus de désinformation extrêmement logique dont la finalité est d'inciter l'armée égyptienne à ne prendre aucune précaution supplémentaire.

<sup>34</sup> A.J. SPALINGER, « Notes on the Reliefs of the Battle of Kadesh », dans H. Goedicke (éd.), *Perspectives on the Battle of Qadesh*, Baltimore, 1985, p. 4.

surveiller au mieux un éventuel retour des Hittites (cf. le déploiement de la grand-garde [*skw tpy*] plus au nord encore) ; (3) de là, enfin, peuvent aussi être entreprises des opérations de siège contre Qadech. Par conséquent, s'il y eut reconnaissance – et il y en eut nécessairement –, c'est dans cette direction ; direction que l'état-major ennemi avait vidé de toute présence militaire.

Mais, pour en revenir au texte, comment peut-on croire que deux simples « envoyés » de Mouwatalli aient pu manipuler l'armée égyptienne ? La question a souvent été évitée ; ainsi, par Breasted, qui la résume de la manière suivante : Ramsès « was informed by two Shasu-Bedwin, sent out by the Hittite king for this purpose, that the Asiatics had retreated far northward to the district of Aleppo, beyond Tunip »<sup>35</sup>. En fait, les historiens ont surestimé le rôle des deux Bédouins qui n'étaient que le dernier « maillon » du processus de désinformation. D'une certaine manière, c'est la première fois que les Hittites – ou, plutôt, des hommes à leur solde – interviennent concrètement dans le texte, à la manière d'une chronique. Le lecteur a donc tout naturellement tendance à s'arrêter sur ce passage en donnant plus d'importance au fait relaté qu'il n'en eut dans la réalité ; en effet, *l'état-major égyptien était déjà tombé dans le piège*.

Il est évident que l'intervention des « deux Chasous de la tribu des Chasous » n'est que la dernière étape d'un processus bien plus important de désinformation et de manipulation de l'état-major égyptien. La documentation est très claire : les Égyptiens avaient *déjà* été prévenus. Lorsque Ramsès établit son camp au nord-ouest de Qadech, deux Hittites sont faits prisonniers et avouent que leur armée ne se trouve pas dans la région d'Alep mais juste de l'autre côté de Qadech l'ancienne, à l'est. Le texte du Bulletin consigne les récriminations de Ramsès au sujet de ceux qui auraient dû surveiller les mouvements des troupes hittites et qui se sont laissés surprendre<sup>36</sup> :

*ḥ'~n rd~n ḥmzf ṣštw wr.w m-b3h(=f) r rd.t sdm=sn md.t nb(.t) dd(w.t)~n p3 ḥ3pytw 2 n(y) p3 ḥrw n(y) Ḥt3 nty m-b3h(=f), dd~jn ḥmzf n=sn : « Ptr(.w) tn p3 šhrw nty n3 (ny) (j)m(y).w-r(3) ḥ3s.wt ḥn' n3 (ny) wr.w n(y.w) Pr-'3, 'w.s., jmzf, jr=sn ḥ' ḥr dd n Pr-'3, 'w.s., tnw ḥrw : « P3 wr ḥsy n(y) Ḥt3 m p3 t3 n(y) Ḥlb ḥr mh.t Twnjp, sw w'r r-ḥ3.t ḥmzf dr sdm=f r-dd : Mk 3 Pr-'3, 'w.s., jw, ḥr(w)=sn ḥr dd n ḥmzf m mn.t. Ptr.w, jr=j sdm m t3y wnw.t m-dj p3y ḥ3pytw 2 n(y) p3 ḥrw n(y) Ḥt3 r-dd p3 ḥrw ḥsy n(y) Ḥt3 jw ḥn' ḥ3s.wt ṣš.w(t) nty(.wt) ḥn'=f m rmt ssm.wt qn.w mj p3 ṣ'. Ptr(.w) s.t ḥ' k3p=w n-ḥ3w Qdš t3 js(w).t, jw bw rh n3y=j (j)m(y).w-r(3) ḥ3s.wt ḥn' n3y=j wr.w dd n=n : « S.t jw ! ».*

Sa majesté fit appeler les officiers en sa présence pour faire en sorte qu'ils entendent toutes les paroles dites par les deux éclaireurs de l'ennemi de Hatti qui étaient en sa présence, et sa majesté leur dit : « Voyez donc l'état dans lequel se trouvent les administrateurs des pays étrangers et les princes de Pharaon, v.p.s. ; *ils ne cessaient de dire à Pharaon, v.p.s., chaque jour* : “Le vil prince de Hatti se trouve dans le pays d'Alep, au nord de Tounip, il a fui devant sa majesté depuis qu'il a entendu dire : « Vois, Pharaon, v.p.s., est venu ! »”, *ainsi disaient-ils en parlant à sa majesté quotidiennement*. Voyez, je n'ai entendu qu'à cette heure, avec ces deux éclaireurs de l'ennemi de Hatti, que le vil ennemi de Hatti est venu avec les nombreux pays étrangers qui sont avec lui, avec des hommes et des chevaux nombreux comme (les grains de) sable. Voyez, ils se tiennent cachés derrière Qadech l'ancienne<sup>37</sup>, sans que mes administrateurs des pays étrangers et mes princes sachent nous dire : “Ils sont (re)venus !” ».

<sup>35</sup> J.H. BREASTED, *Ancient Record of Egypt* III, Chicago, 1906, p. 127.

<sup>36</sup> KRI II, 112, 9-115, 16 (§ 52-66).

<sup>37</sup> Pour cette désignation, cf. *infra*, p. 65-67.

Ce texte est fondamental pour comprendre le mécanisme du piège dans lequel sont tombés les Égyptiens. Manifestement, premier point, les Égyptiens ne contrôlent pas la circulation de l'information au nord de Qadech. En effet, aucun informateur fiable n'est capable de dire que l'armée hittite *ne se trouve pas* dans la région d'Alep, au nord de Tounip, contrairement au bruit que fait courir Mouwatalli. Deuxième point, Ramsès dispose d'un réseau d'informateurs important dans les régions plus méridionales, qui échappent au contrôle des Hittites. Il s'agit des « administrateurs de pays étrangers », des « princes de Pharaon, v.p.s. »<sup>38</sup>. Ces gens devaient disposer aussi d'informateurs dans la zone « tampon » occupée par les Hittites, notamment la Béquaa. Grâce à eux, ces « administrateurs » et « princes » connaissaient les faits et gestes des Hittites dans les régions immédiatement au contact de la zone sous contrôle égyptien. *Chaque jour (tnw hrw)* – le texte est clair à ce sujet –, ils envoyaient un rapport à Pharaon : « Ainsi disaient-ils (...) en parlant à sa majesté *quotidiennement (m mn.t)* ». Or, troisième point, tous ces « administrateurs de pays étrangers » et tous ces « princes » rapportent la même chose : les troupes hittites sont parties vers le nord.

Il devient donc nécessaire de se demander *pourquoi tous ces informateurs rapportent la même chose*. Simplement parce qu'*ils ont tous vu la même chose* ; quelque chose leur permettant de rédiger un rapport avec *le même contenu*, selon lequel « le vil prince de Hatti se trouve dans le pays d'Alep, au nord de Tounip. Il a fui devant sa majesté depuis qu'il a entendu dire : “Vois, Pharaon, v.p.s., est venu !” ». Ce passage-clef laisse entendre que les Hittites ont réellement entamé un mouvement de recul vers le nord après avoir pris connaissance de l'arrivée de Pharaon.

Ramsès décide de se diriger vers Qadech par la Béquaa, abandonnée par les Hittites. Or, comme l'écrit P. Grandet, « on ne peut sérieusement admettre que le pharaon ait pris le risque d'emprunter cet itinéraire s'il avait envisagé d'y rencontrer des forces adverses, dont la seule présence aurait suffi à l'empêcher d'atteindre ses objectifs. Pourtant, la Béquâ' (...) était normalement occupée par les Hittites depuis la fin de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Séthi I<sup>er</sup> lui-même ne s'y était risqué qu'à la faveur de leur repli temporaire, provoqué par les ambitions d'Adad-Nirari I<sup>er</sup> d'Assyrie ; mais ils avaient réoccupé la vallée avant la fin de son règne, forçant Qadesh à revenir sous leur contrôle. On est donc conduit à supposer que les Hittites, peu avant la seconde campagne de Ramsès II, s'étaient une nouvelle fois retirés de la Béquâ'. Mais comme aucune source historique ne permet de rapporter ce nouveau retrait à des circonstances extérieures, on doit en déduire qu'il s'agissait d'une manœuvre délibérée, destinée à y attirer les forces égyptiennes pour mieux les y défaire »<sup>39</sup>.

L'analyse de P. Grandet est éclairante. Un point néanmoins pose problème, le départ des Hittites *peu avant le début de la campagne* alors que le texte du Bulletin dit clairement « Il (= Mouwatalli) a fui devant sa majesté depuis *qu'il a entendu dire* : “Vois, Pharaon, v.p.s., est venu !” ». On pourrait arguer qu'il ne s'agit-là que de propagande mais le texte du Poème et du Bulletin respectent l'enchaînement des événements. Pourquoi ne pas admettre que c'est l'entrée en campagne de Pharaon qui a provoqué le retrait fictif des Hittites vers le nord, sachant qu'un tel « retrait » se trouverait nécessairement au centre des réflexions des stratèges égyptiens ?

On voit bien, par conséquent, que les Hittites ont parfaitement manœuvré, attirant les Égyptiens dans un piège mûrement réfléchi. Il est difficile d'incriminer les informateurs de

<sup>38</sup> Pour ces dignitaires, cf. A. GARDINER, *op. cit.*, p. 33 (B 55).

<sup>39</sup> P. GRANDET, *op. cit.*, p. 201-202.

Pharaons, nul n'étant tenu à l'impossible, d'autant que, l'analyse le montre, les Hittites surent les manipuler de manière magistrale.

### **Maîtriser la dimension temporelle de la circulation de l'information**

Techniquement, la mise en place du piège pose un certain nombre de difficultés. Car il faut que l'information, que les Hittites tentent de faire parvenir dans le camp égyptien, soit cohérente. Pour cela, ils doivent tenir compte du temps nécessaire à sa circulation. Il semble évident que le calcul de ce temps faisait partie des préoccupations des états-majors de l'époque. Il ne peut en aller autrement. La principale difficulté réside, d'une part, dans l'aptitude à imaginer un déroulement des opérations crédible – le retrait des Hittites vers le nord – et, d'autre part, dans le calcul du temps nécessaire à la circulation de cette fausse information.

Pour bien comprendre les difficultés que cela pose, il suffit d'essayer de reconstruire – du moins hypothétiquement – la succession des « étapes » à envisager. On peut les synthétiser de la manière suivante :

Étape 1 : temps nécessaire à l'information de l'entrée en guerre des Égyptiens pour parvenir chez les Hittites (durée  $x$ ).

Étape 2 : informés, ceux-ci entament un retrait fictif vers le nord, vers la région d'Alep au nord de Tounip (durée  $y$ ).

Étape 3 : l'information de leur arrivée dans la région d'Alep, au nord de Tounip, revient jusqu'à l'état-major égyptien (durée  $z$ ).

La durée ( $D$ ) de l'ensemble est donc  $D = x + y + z$ . Or, pour que le plan fonctionne, il faut que l'information du retrait hittite (fictif) vers le nord parvienne aux Égyptiens *avant* que ceux-ci n'aient à faire le choix entre la route côtière du Liban et la Béqaa. Si l'on pose que le temps nécessaire pour parvenir à l'embranchement est de  $D'$ , on en déduit qu'il faut absolument que  $D' > D$ .

La chose paraît simple mais elle ne l'est pas. Prenons un exemple. Les espions hittites envoient l'information de l'entrée en guerre de Ramsès à leur état-major lorsque l'armée égyptienne traverse Silè/Tjarou, à l'extrémité est du Delta, au départ de la piste menant en Palestine, là où elle quitte l'Égypte proprement dite. Il faudra à l'armée un mois pour atteindre la Béqaa à une vitesse de 25 km/jour<sup>40</sup>. Imaginons un espion se déplaçant deux fois plus vite (50 km/jour), cela signifie que l'information atteindra l'état-major hittite lorsque l'armée égyptienne aura déjà parcouru la moitié du trajet, se trouvant ainsi dans le nord de Canaan, non loin du Liban. Les Hittites ne disposeront donc plus du temps suffisant pour effectuer leur retrait (fictif) vers le nord et pour faire parvenir à l'état-major égyptien, dans un deuxième temps, l'information de leur arrivée dans la région d'Alep.

Pour que l'information de l'entrée en campagne de Pharaon parvienne à l'état-major hittite tout en lui laissant le temps d'effectuer le mouvement (fictif) et que l'information de son arrivée dans le « pays d'Alep, au nord de Tounip », puisse revenir enfin dans le camp égyptien, il est nécessaire que les Hittites soient prévenus très tôt de l'entrée en guerre de Pharaon. La mention « il (= Mouwatalli) a entendu dire : “Vois, Pharaon, v.p.s., est venu !” »

---

<sup>40</sup> Cf. *supra*, p. 33, n. 24.

ne peut correspondre qu'au moment où Pharaon entre officiellement en guerre et où il commence à regrouper ses forces et à les équiper et non à l'entrée en campagne effective de ces dernières. La « Lettre du général », document akkadien daté du Nouvel Empire, dont il a déjà été question dans le chapitre précédent, permet peut-être de le montrer. En effet, le « général » écrit au sujet d'un prisonnier <sup>41</sup> :

Je l'ai interrogé au sujet du roi d'Égypte ; il (m'a dit) : « le roi d'Égypte sort mais il sort sans rien ; à la fête du mois qui vient, on lui fournira de l'équipement/son équipement sera mobilisé et le roi sortira derrière (?) l'équipement (?) ». Que le roi donne des ordres aux troupes et aux chars qui doivent monter (...).

Que signifient les formules « le roi d'Égypte sort mais il sort sans rien » et « à la fête du mois qui vient, on lui fournira de l'équipement/son équipement sera mobilisé et le roi sortira derrière (?) l'équipement (?) » ? Il est difficile de répondre mais on devine, cependant, que l'entrée en campagne du roi s'est faite en deux temps ; le premier énoncé – « il (= Pharaon) sort sans rien » – correspondant à l'*entrée en guerre* officielle et le second – « il sort derrière son équipement » – à l'*entrée en campagne* effective après la mobilisation des troupes. On retrouve ces deux étapes au début du Poème <sup>42</sup> :

*Jst rf spdd~n hmzf pz(y)zf mš' tɔ(y)zf n(y).t-htr, šɔrdn n(y.t) hɔq.t hmzf, jn(w)~nzf m nht hpšzf, sdbh(w) m h'wzsn nb.w, dd(w) n=sn tp-rd n 'hɔ, n'.t pw jr(w.t)~n hmzf m hd(.t) mš'zf n(y).t-htrzf hn'zf, šsp~nzf tp wɔ.t nfr.t r mš' m hɔ.t sp 5, ɔbd 2 n(y) šmw, sw 9. Šš hmzf pz htm n(y) Tɔrw (...).*

Et, sa majesté ayant équipé son armée, sa charrerie et les Chardanes du butin de sa majesté, qu'il avait amenés grâce à la force de son bras, équipés de toutes leurs armes, et à qui sont données les instructions pour combattre, sa majesté se mit en route vers le nord, accompagnée de son armée et de sa charrerie, après avoir pris un bon départ pour l'expédition, en l'an 5, 2<sup>e</sup> mois de la saison *Chémou*, le 9<sup>e</sup> jour. Sa majesté dépassa la forteresse de Tjarou (...).

On voit bien que les deux étapes sont mentionnées d'emblée dans ce passage : « et, *sa majesté ayant équipé* (étape 1) son armée, sa charrerie et les Chardanes (...), *sa majesté se mit en route vers le nord* (étape 2), accompagnée de son armée et de sa charrerie (...) ». L'équipement en question correspond probablement à l'ensemble du matériel supplémentaire fourni aux unités regroupées, nécessaire pour mener une campagne militaire de longue durée, et non aux armes que tout soldat possède en permanence. Ce temps d'équipement et de mobilisation devait être assez long et il est difficile de croire qu'il n'ait pas été mis à profit par les Hittites, informés par leurs espions. Si on suppose que cette période est de 3 à 4 semaines, l'information de l'entrée en guerre de Pharaon parvient à l'état-major au moment où l'armée égyptienne se trouvera quelque part entre le nord du Sinaï et le sud de la Palestine, ce qui laisse suffisamment de temps à l'état-major hittite pour mettre en place son piège.

### Maîtriser la dimension géographique de la circulation de l'information

Il est difficile d'admettre qu'aucun mouvement hittite vers le nord ne se soit produit, ne serait-ce que de manière limitée. Il est évident que, si tout n'avait été que fiction, Pharaon,

<sup>41</sup> S. LACKENBACHER, *Textes akkadiens d'Ugarit*, LAPO 20, Paris, 2002, p. 69. Soulignons au passage qu'un tel texte montre bien que les deux armées ne décidaient pas à l'avance des lieux où elle se rencontreraient, ainsi que semble le penser H. GOEDICKE, « The "Battle of Kadesh": A Reassessment », dans *id.* (éd.), *Perspectives on the Battle of Qadesh*, Baltimore, 1985, p. 83-84.

<sup>42</sup> KRI II, 11, 1-13, 16 (§ 25-33).

d'une manière ou d'une autre, aurait été prévenu du piège tendu. Une partie du mouvement s'est réellement produit et c'est ce que dit clairement le texte. En effet, lorsque Ramsès reproche à ses informateurs leur incompétence, il dit en substance à son état-major à qui il s'adresse : « Voyez donc l'état dans lequel se trouvent les administrateurs des pays étrangers et les princes de Pharaon, v.p.s. ; ils ne cessaient de dire à Pharaon, v.p.s., chaque jour : "(...)" ». Voyez, je n'ai entendu qu'à cette heure, avec ces deux éclaireurs de l'ennemi de Hatti, que (...) sans que mes administrateurs des pays étrangers et mes princes sachent nous dire : "Ils sont (re)venus !" ». Le texte est éclairant car Ramsès ne reproche pas à ses informateurs de ne pas contrôler l'information dans la région d'Alep *mais de ne pas la contrôler dans la région de Qadech*, d'être incapable de lui dire : « Ils (= les Hittites) sont (re)venus ! » Reproche qui prouve bien que ce mouvement de l'armée hittite vers le nord – savamment orchestré pour désinformer les Égyptiens – s'est bien produit mais aussi qu'il y eut un retour – caché avec soin – de ladite armée : « Ils sont (re)venus ! ».

De tels mouvements soulèvent de grandes difficultés techniques que nos sources ne permettent pas d'analyser. On les devine cependant car elles relèvent de l'évidence. Cet aller et ce retour sont destinés à tromper l'adversaire. Il ne s'agit nullement, bien entendu, pour l'armée hittite de se rendre à Alep mais de laisser croire que tel a été le cas. On peut supposer que le départ fut bien réel et orchestré sans tenter de contrôler les mouvements de population afin de laisser l'information circuler. Les hostilités n'ayant pas encore été déclenchées, l'armée hittite devait être dispersée dans les principaux points stratégiques à surveiller et dans les régions capables de nourrir les troupes qu'elles hébergeaient. Il s'agit d'un point classique d'histoire militaire. Comme l'écrit Clausewitz, « (les privations auxquelles sont soumises les armées) consistent principalement en deux choses : le manque de ravitaillement et le manque d'hébergement pour les troupes, aussi bien dans des quartiers que dans des campements convenables. Naturellement plus l'armée est nombreuse et concentrée au même endroit, plus ces deux questions seront problématiques »<sup>43</sup>. L'état-major hittite poursuit donc deux objectifs à court terme : le premier consiste à effectuer une manœuvre que tout observateur interprètera comme un retrait vers le nord, vers la région d'Alep, ainsi que l'atteste le texte du Poème ; le deuxième consiste à regrouper les différentes unités de l'armée ainsi que le montre la concentration finale qui donnera lieu à la bataille elle-même. Si toutes les unités hittites ont quitté simultanément les centaines de localités où elles se trouvaient en direction du nord, avec l'ordre (fictif) de gagner la région d'Alep, on voit bien que les habitants de ces régions ainsi que les espions qui s'y trouvaient purent assister à un départ massif (réel) vers le nord, interprété comme une fuite vers la région d'Alep. Au fur et à mesure de ce déplacement vers le nord, les unités se rejoignaient et se regroupaient. Simultanément, d'autres, en provenance du nord, venaient s'ajouter, jusqu'à ne plus constituer qu'une seule troupe, c'est-à-dire l'armée hittite au complet. On peut supposer que c'est à ce moment précis, ou peu après, que le mouvement vers le nord cessa, les deux objectifs ayant été pleinement atteints<sup>44</sup>.

---

<sup>43</sup> C. VON CLAUSEWITZ, *De la guerre* (traduit de l'allemand et présenté par N. Waquet), Paris, 2006, p. 215 (chapitre 12, « L'union des forces dans le temps », du Livre troisième, « De la stratégie en général »). Un peu plus loin, il ajoute, « lorsque Bonaparte envahit la Russie en 1812, il réunit d'une manière inouïe les grandes masses de son armée sur une seule route, et provoqua par là des pénuries tout aussi inouïes (...). Il est certain que s'il avait voulu éviter ces pénuries, il lui suffisait d'avancer sur un front plus large (...) ». Les problèmes d'intendance, dès lors que des troupes sont regroupées, sont loin d'être secondaires.

<sup>44</sup> Les sources sont muettes à ce sujet et il est difficile d'aller au-delà des quelques remarques qui viennent d'être effectuées. J. Sturm (*La guerre de Ramsès II contre les Hittites*, p. 89-90) écrit à ce sujet : « le lieu de rassemblement de l'armée hittite fut très probablement Hattousa, puisqu'il est fait une obligation aux vassaux, en

La deuxième phase de l'opération ne s'ébruita pas, ce qui atteste d'une réalisation technique magistrale. Comment, en effet, procéder au déplacement de plusieurs dizaines de milliers d'hommes, de plusieurs milliers de chars et de chevaux et de services d'intendance sans que personne ne s'en rende compte ? Mais ce n'était pas la seule difficulté car les Hittites ont été confronté à un autre problème de taille : comment cacher cette armée à proximité de Qadesh ? P. Grandet écrit à ce propos, « bien qu'il soit *a priori* difficile d'admettre que le tell de Qadesh ait pu dissimuler aux yeux des Égyptiens une armée aussi importante, nous sommes forcés d'admettre sur ce point le témoignage de nos sources, dans la mesure où la plaine de l'Oronte, désespérément plate, n'offre, à proximité de la ville, aucune autre cachette possible : ni replis de terrain conséquent, ni végétation significative (...). Il est vrai que le site (...) se présente comme une colline imposante, de forme oblongue, mesurant environ 500 m du nord au sud (en ne prenant que le tell principal), et dominant d'une trentaine de mètres la plaine environnante (...). Il n'est donc pas impossible que les forces hittites aient été groupées de manière compacte derrière un tel obstacle, à condition de le serrer au plus près pour rester en dehors du champ de vision des Égyptiens. Détail qui n'est pas sans importance, un violent vent d'ouest balaie en permanence la plaine et peut donc avoir rendu inaudible à ceux-ci le bruit provoqué par ce rassemblement »<sup>45</sup>.

### Les objectifs

Il est difficile de ne pas admettre que la réalisation du jeu de désinformation des Hittites est remarquable. Il en va de même pour leur choix stratégique consistant à attirer les Égyptiens sur le terrain convenant le moins aux troupes de Pharaon et qui offre aux Hittites les meilleures conditions tactiques. Le fait d'avoir évité que les troupes égyptiennes n'empruntent le chemin de la côte libanaise, plus sûr et mettant les troupes égyptiennes « à l'abri d'une attaque directe des Hittites, qui auraient dû, pour l'atteindre, traverser la cordillère côtière de Syrie, avec tous les risques que cela comportait »<sup>46</sup>, tout en les attirant dans la Béqaa, région bien plus isolée, peut être considéré comme un modèle du genre.

Mais quel était l'objectif de Ramsès ? Pour P. Grandet, qui souligne le silence ou les remarques trop générales des commentateurs à ce sujet<sup>47</sup>, « le choix fait à Qadesh (= le franchissement du gué de Chabtouna) (...) était irréversible – à moins qu'on ne fût préparé à revenir sur ses pas »<sup>48</sup>, et de conclure « le véritable but de Ramsès II au cours de cette campagne n'était pas Qadesh mais l'Amourrou »<sup>49</sup> en dépassant Qadesh et en franchissant la trouée de Homs<sup>50</sup>. Cependant, si, dans toute campagne militaire, l'objectif *politique* doit être le même que l'objectif *militaire final* – c'est d'ailleurs le sens de la célèbre formule de

---

cas de guerre avec certains pays nommément désignés (l'Égypte est parmi eux), de se rendre avec leurs troupes à Hattousa (traité entre Alaksandou et Mououattalli) » ; il ajoute, en note (*ibid.*, p. 90, n. 72), « dans notre cas, cela n'aura été valable, il est vrai, que pour les vassaux d'Asie mineure ; ceux de Syrie rejoignirent sans doute l'armée hittite en Syrie du nord ».

<sup>45</sup> P. GRANDET, *Les pharaons du Nouvel Empire*, p. 212-213.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 196. L'analyse de l'auteur se rapporte à la première campagne de Ramsès mais elle reste valable pour celle qui nous occupe.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 210.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 208.

Clausewitz <sup>51</sup> : « La guerre n'est pas un phénomène indépendant, elle est la continuation de la politique par d'autres moyens » –, il ne faut pas pour autant confondre les objectifs militaires relatifs à la bataille avec l'objectif politique. Il aurait été, en effet, désastreux de dépasser Qadech, sans prendre la ville, et de poursuivre la progression sans se soucier de ses arrières avec le risque de se retrouver face aux Hittites, les combattants de Qadech – aussi peu nombreux aient-ils été – dans le dos, et sans échappatoire possible sur les côtés. Par conséquent, même si l'Amourrou était l'objectif politique – et donc le principal objectif militaire –, il n'en reste pas moins que Qadech constituait un objectif secondaire incontournable.

Il est intéressant de comparer les objectifs des uns et des autres. Pour les Égyptiens, c'est l'Amourrou ; pour les Hittites, l'objectif immédiat consiste à attirer l'armée égyptienne dans la Béquaa pour disposer des meilleures conditions tactiques possibles. L'objectif égyptien est donc, d'une certaine manière, plus politique que militaire ; l'objectif hittite subordonne, au contraire, le politique au militaire, ce qui peut sembler curieux – voire une faute – mais ce choix s'explique par des raisons qui seront exposées dans le chapitre suivant <sup>52</sup>. En outre, parce que les Égyptiens sont tombés dans le piège tendu, les Hittites bénéficieront, le moment venu, d'une donnée stratégique et tactique essentielle : l'*initiative*.

Enfin, pour terminer, il est nécessaire d'insister sur le fait que si le déroulement global de la *campagne* égyptienne a été déterminé par les manœuvres hittites et une aptitude remarquable à la désinformation, il serait absurde de prétendre que celui de la *bataille* de Qadech elle-même – dont l'objectif exact reste à déterminer – avait également été prévu longtemps à l'avance. La décision hittite d'une manœuvre convergeant vers le camp de Ramsès a, bien évidemment, été dictée par les spécificités du dispositif égyptien après le franchissement du gué de Chabtouna.

## Conclusion

Lorsque Ramsès prit la mesure du piège dans lequel il était tombé, il tenta de regrouper ses effectifs au plus vite. On lit ainsi, dans le Bulletin <sup>53</sup> :

*ḥꜥ~n rd(=w) m ḥr n tꜥty r ʒs pꜥ mšꜥ n(y) ḥmꜥf, jwꜥsn ḥr mšꜥ ḥr rsy dmj n(y) šꜥbtwn r jnꜥtwꜥw r pꜥ nty ḥmꜥf jm.*

On ordonna au vizir de hâter la marche de la division de sa majesté qui progressait au sud de la ville de Chabtouna pour la conduire jusqu'au lieu où se trouvait sa majesté.

Il en va de même dans certaines inscriptions des Reliefs où le même épisode est mentionné mais en apportant une précision <sup>54</sup> :

*Pꜥ jj.t jr(w.t)~n tꜥty r ʒs pꜥ mšꜥ n(y) Pth. Dd(=w) nꜥsn : « šm.w n ḥrꜥtn, Pr-ꜥꜥ, ꜥ.w.s., pꜥ(y)ꜥtn nb ḥꜥ(=w) m pꜥ ḥrw ! »*

Venue du vizir pour accélérer la marche de la division de Ptah. Il leur a été dit : « Hâtez-vous, Pharaon, v.p.s., votre seigneur, se trouve (seul) au milieu de l'ennemi ! »

<sup>51</sup> C. VON CLAUSEWITZ, *De la guerre*, p. 43 (chapitre 1, « Qu'est-ce que la guerre ? », du Livre premier, « Sur la nature de la guerre »).

<sup>52</sup> Cf. *infra*, p. 52-55.

<sup>53</sup> KRI II, 117, 1-10 (§ 71-74).

<sup>54</sup> KRI II, 133, 5 (§ 12).

Tentative désespérée – et inutile – pour pallier aux conséquences désastreuses d’une absence de concentration des effectifs. C’est la troisième division – celle de Ptah – qui est sollicitée, c’est-à-dire celle qui progresse après la division de Rê, dispersée par les Hittites. D’autres mentions des Reliefs font allusion à cette tentative, le vizir étant accompagné par des dignitaires<sup>55</sup>. Les premiers éléments de cette unité se trouvant à plus de deux heures de marche du camp de Ramsès, la bataille se déroula sans elle.

On a suffisamment insisté sur la qualité des décisions prises par l’état-major hittite. Pour conclure, il n’est pas inintéressant de reprendre l’ensemble des contraintes auxquelles, en raison de la complexité du piège tendu, il devait se soumettre et l’ensemble des événements survenus :

- 1) Pharaon déclenche les hostilités ; l’information part vers le nord.
- 2) L’armée égyptienne entre en campagne.
- 3) Lorsque l’armée de Pharaon se trouve quelque part en Palestine, encore loin du Liban, l’information arrive chez les Hittites.
- 4) Les Hittites décident de retirer vers le nord leurs unités dispersées et d’y effectuer le premier regroupement, en laissant entendre que la destination de ce mouvement est la région d’Alep ; le but : attirer les Égyptiens dans la Béqaa.
- 5) Les informations à propos de ce retrait parviennent à l’état-major égyptien avant que l’armée ne se soit engagée dans la région côtière du Liban.
- 6) L’armée égyptienne s’engage dans la Béqaa (*réussite de la première partie du piège*).
- 7) L’armée hittite regroupée et camouflée surveille la progression égyptienne.
- 8) Au fur et à mesure que l’armée égyptienne s’approche de Qadech, l’armée hittite effectue un mouvement symétrique.
- 9) À proximité et au nord du gué de Chabtouna, les Hittites envoient deux faux déserteurs pour inciter Ramsès à ne pas regrouper ses troupes, tout en « confirmant » le retrait hittite vers le nord.
- 10) L’état-major égyptien estime, dans ces conditions, qu’il n’est pas nécessaire de concentrer (*réussite de la deuxième partie du piège*).
- 11) L’armée hittite est cachée à l’est du tell de Qadech.
- 12) Elle sait que Ramsès dressera son camp non loin de Qadech, au nord-ouest.
- 13) La tête de la colonne égyptienne, avec Pharaon, parvient à l’endroit choisi pour le camp.
- 14) Ramsès ne se doutant pas de la présence ennemie déploie sa grand-garde vers le nord, où pourraient se trouver quelques éléments de l’armée hittite.
- 15) Les Hittites « ne semblent pas »<sup>56</sup> s’en apercevoir.
- 16) Les Égyptiens commencent à dresser le camp.
- 17) C’est le moment propice pour l’attaque hittite.

---

<sup>55</sup> KRI II, 133, 10-16 (§ 13-15).

<sup>56</sup> Cf., à ce propos, *infra*, p. 57.

Le piège s'est refermé. L'état-major hittite a surclassé l'état-major égyptien du point de vue des objectifs stratégiques et des moyens mis en œuvre pour les atteindre. Mais il lui restait à vaincre tactiquement l'armée égyptienne, ce qu'il fut incapable de faire.

## Chapitre IV

### La bataille

**A**YANT APPRIS par des prisonniers que l'armée hittite ne se trouvait pas dans la région d'Alep mais derrière la cité de Qadech, Ramsès prend conscience du piège dans lequel il est tombé. Il tente – en vain – de rallier la division de Ptah, dont les éléments les plus avancés se trouvent du côté du gué de Chabtouna, à 12-13 km plus au sud, en envoyant le vizir, accompagné de quelques dignitaires, pour hâter la progression de cette troupe (Bulletin) <sup>1</sup> :

*ḥꜣ~n rd(=w) m ḥr n tꜣty r ꜣs pꜣ mšꜣ n(y) ḥmꜣf, jwꜣsn ḥr mšꜣ ḥr rsy dmj n(y) šꜣbtwn r jnꜣtwꜣw r pꜣ nty ḥmꜣf jm.*

On ordonna au vizir de hâter la marche de la division de sa majesté qui progressait au sud de la ville de Chabtouna pour la conduire jusqu'au lieu où se trouvait sa majesté.

La division en question n'est pas nommée mais il s'agit bien de celle de Ptah comme le montre une inscription des Reliefs <sup>2</sup> :

*Pꜣ jj.t jr(w.t)~n tꜣty r ꜣs pꜣ mšꜣ n(y) Ptḥ. Dd(=w) nꜣsn : « šm.w n ḥrꜣtn, Pr-ꜣ, ꜣ.w.s., pꜣ(y)ꜣtn nb ḥꜣ(=w) m pꜣ ḥrw ! »*

Venue du vizir pour accélérer la marche de la division de Ptah. Il leur a été dit : « Hâtez-vous, Pharaon, v.p.s., votre seigneur, se trouve (seul) au milieu de l'ennemi ! »

#### Une bataille non conventionnelle

Un tel ordre peut paraître absurde. Mais il semble bien que l'état-major égyptien, malgré la présence de l'armée hittite derrière Qadech, ne s'attendait pas à une bataille imminente <sup>3</sup>. Le texte du Poème montre d'ailleurs qu'au moment de l'attaque surprise, Pharaon n'était pas prêt ; à la nouvelle de l'irruption inattendue de la charrerie hittite <sup>4</sup>,

*šsp~nꜣf ḥkrw ḥꜣ, tꜣyꜣf sw m pꜣyꜣf trjn.*

Il saisit (sa) tenue de combat et se revêtit de sa cuirasse.

---

<sup>1</sup> Bulletin : *KRI* II, 117, 1-10 (§ 71-74).

<sup>2</sup> Reliefs : *KRI* II, 133, 5 (§ 12).

<sup>3</sup> Il est possible, argument supplémentaire, que les Égyptiens aient cru à une présence des Hittites à Qadech l'ancienne (et non Qadech), lieu situé quelques kilomètres plus au nord-nord-ouest (cf. *infra*, p. 65-67). Pour une excellente photographie du site de Qadech :

<http://www.fltr.ucl.ac.be/FLTR/GLOR/EPO/Egypte/Qadech/Qad140.htm>.

<sup>4</sup> Poème : *KRI* II, 28, 7-13 (§ 77).

En outre, nulle part il n'est question d'une préparation des hommes de la division d'Amon au combat. Le fait que Ramsès envoie le vizir rejoindre la division de Ptah laisse entendre que l'état-major égyptien pensait disposer de deux ou trois heures avant le déclenchement des hostilités, voire que celui-ci ne se produirait que le lendemain. Comment comprendre une telle évaluation « erronée » de la situation ?

La journée était bien avancée. Il est possible d'estimer l'heure à laquelle Ramsès prit la décision d'envoyer son vizir vers le sud. À son réveil, il se trouvait au sud du gué de Chabtouna ; supposons à une dizaine de kilomètres [fig. 27]. Si l'armée égyptienne s'étirait sur 55 km, cela signifie que chaque division occupait approximativement 13-14 km. Lorsque Ramsès envoya le vizir rejoindre la division de Ptah, celle-ci se trouvait déjà non loin du gué, mais probablement encore au sud ; c'est-à-dire, en estimant la vitesse moyenne de progression à 5 km/h, à un peu plus de deux heures de marche du camp. Quant à la division de Rê, ses hommes de tête devaient se trouver non loin du camp de Ramsès et les derniers en cours de franchissement du gué. Lorsque Ramsès donna l'ordre de dresser le camp, il avait parcouru, avec son escorte et les éléments de tête de sa division, un peu plus de 20 km ; ce qui équivaut à quatre heures de marche. Si l'on tient compte de l'étirement de la colonne, les dernières unités de la division d'Amon ne parvinrent au camp que deux heures après, suivies de près par les éléments de tête de la division de Rê. Par conséquent, au moment où Ramsès décide d'envoyer le vizir rejoindre la division de Ptah, cette décision se produit 6 heures après le début de la marche (4 heures de marche pour les hommes de tête de la division d'Amon + 2 heures correspondant à l'arrivée du reste de la division). Si l'on admet que la colonne prit la route autour de 6h00 / 7h00 du matin, la division d'Amon ne se retrouva au complet, au nord-ouest de Qadech, que vers 12h00 / 13h00.

L'information dont dispose l'état-major égyptien est que l'armée hittite au complet se trouve de l'autre côté de Qadech. Or, déployer une armée en ordre de bataille prend plusieurs heures. Selon le schéma classique, les deux armées doivent prendre position l'une en face de l'autre. De ce point de vue, l'armée hittite n'est pas encore prête au combat. Sachant qu'elle se situe à 3 ou 4 km du dispositif égyptien, il lui faudra 2 ou 3 heures pour effectuer ce déploiement. Par conséquent, si bataille il doit y avoir, ce ne pourra être qu'entre 14h00 au plus tôt et 16h00 au plus tard. Cela laissait donc peu de temps avant la venue de la nuit.

On sait peu de choses sur la chronologie interne des batailles de l'Antiquité. La plupart sont livrées de jour, le combat de nuit étant évité. Comme l'écrit V.D. Hanson pour les hoplites, « les engagements de nuit n'étaient pas (...) un choix à considérer. De temps à autre, la franche audace d'une attaque après la tombée de la nuit pouvait apporter des résultats, mais, plus communément, elle se terminait dans le chaos, l'errance et le désordre dans les rangs »<sup>5</sup>. Dans un type de guerre – à l'égyptienne – où les archers jouaient un rôle essentiel, combattre la nuit, sans visibilité, équivalait à prendre des risques considérables, les unités d'archers montés sur des chars ou à pied se trouvant réduites à l'inaction.

On comprend, dès lors, que, replacé dans ce contexte, l'ordre de Ramsès n'était nullement absurde. Il s'explique aisément en partant du principe que l'état-major égyptien avait à l'esprit un schéma de bataille classique. Si les Hittites avaient décidé de livrer combat dans l'après-midi, après avoir achevé de se déployer en ordre de bataille, les Égyptiens auraient fait de même, avec des effectifs incomplets mais importants : deux divisions et une partie de la

---

<sup>5</sup> V.D. HANSON, *Le modèle occidental de la guerre. La bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, Paris, 2007, p. 62.

troisième, la division de Ptah, que le vizir aurait conduite à marche forcée vers le lieu de la rencontre, sur un total de quatre – la division de Seth étant encore trop éloignée : disons 13 000 hommes sur un total de 20 000.

Ce que l'état-major égyptien ne pouvait savoir est que l'armée hittite était déjà déployée en ordre de bataille mais avec un dispositif totalement inhabituel car cette confrontation ne fut pas une bataille conventionnelle.

### Première phase : le franchissement du gué au sud de Qadech

Les premiers instants de la bataille sont décrits par le Poème <sup>6</sup> :

*Jst rd~nzf jw t rmt htrw qnw.w, šz=w r-jqr mj p3 š', jw=sn m hmt(w) rmt hr htr(w), jw=sn 'pr(=w) m h'w nb n(y) 'h3, mk rd=t(w) 'h'zsn k3p=w h3 dmj Qdš.*

*'h'~nzsn pr=w m t3 rj.t rsy.t n(y.t) Qdš, šf'zsn p3 mš' n(y) R' m hr(y)-jbzf, jw=w hr mš', jw bw rhzsn, jw bn s.t hr(=w) r 'h3. Wn~jn p3 mš' n(y).t-htrw n(y.w) hmzf hr bdš hr h3.tzsn.*

Cependant, comme il (= Mouwatalli) avait fait venir des hommes et des chars en grand nombre, aussi nombreux que des grains de sable, avec trois hommes par attelage et équipés de toutes leurs armes de combat, il a été fait en sorte qu'ils se tinssent cachés derrière la ville de Qadech.

Ils sortirent soudain par le côté sud de Qadech, surprenant en son centre la division de Rê qui progressait, alors qu'elle ne s'y attendait pas et qu'elle ne s'était pas préparée pour combattre. L'armée et la charrierie de sa majesté s'effondrèrent devant eux.

Le texte du Bulletin apporte des renseignements supplémentaires <sup>7</sup> :

*Jst wnn hmzf (hr) snqm hr md.t m-dj wr.w, jw p3 hrw hsy n(y) Ht3 jw(=w) hn' mš'zf n(y).t-htrwzf m mjt.t h3s.wt 'š3.wt nty(.wt) hn'zf, d3y=sn t3 mšd.t nty(.t) hr rsy n(y) Qdš.*

*'h'~nzsn 'q(=w) m-hnw p3 mš' n(y) hmzf, jw=sn hr mš', jw bw rhzsn. 'h'~n bdš~n p3 mš' n(y).t-htrw n(y.w) hmzf r h3.tzsn m hd(.t) r bw nty hmzf jm.*

Or, comme sa majesté siégeait en conférant avec (ses) officiers, le vil ennemi de Hatti était venu avec son armée et sa charrierie, ainsi qu'avec les nombreuses contrées étrangères qui étaient avec lui, ayant l'intention de traverser le gué qui est au sud de Qadech.

Ils s'enfoncèrent soudain dans la division de sa majesté qui progressait, alors qu'elle ne s'y attendait pas. L'armée et la charrierie de sa majesté s'effondrèrent devant eux, fuyant vers le nord, vers le lieu où se trouvait sa majesté.

Il est évident, encore une fois, que l'attaque des Hittites prend par surprise l'état-major égyptien, qui ne s'attendait pas à combattre dans l'immédiat ; le texte du Bulletin est clair : « Or, comme sa majesté siégeait en conférant avec (ses) officiers (...), (les Hittites) s'enfoncèrent soudain dans la division de sa majesté (...) ». L'irruption des Hittites a dû être d'autant plus surprenante qu'elle ne se produisit pas dans le camp de Pharaon mais plus au sud (Poème) : « (les Hittites) sortirent soudain par le côté sud de Qadech, surprenant la division de Rê en son centre ».

Le Bulletin apporte une précision importante : les unités hittites, avant de passer à l'action, franchissent un « gué qui se trouve au sud de Qadech » [fig. 28]. Ce renseignement est capital

<sup>6</sup> Poème : KRI II, 25, 1-27, 11 (§ 67-74).

<sup>7</sup> Bulletin : KRI II, 117, 11-119, 5 (§ 75-82).

pour commencer à identifier l'objectif fixé par l'état-major hittite. En effet, on pourrait se demander – question négligée par les commentateurs – pourquoi l'armée hittite n'attaqua pas d'abord la division d'Amon, plutôt que de s'en prendre à celle de Rê. On sait qu'une troupe est particulièrement vulnérable lorsqu'elle dresse son camp ; d'où la nécessité de déployer une grand-garde<sup>8</sup>. Les Hittites laissèrent donc la division d'Amon défiler à leur hauteur, attendant qu'elle se consacraît à cette tâche. Lorsqu'elle s'y attela, les hommes de la division de Rê faisaient écran entre elle et les Hittites. Ces derniers prirent donc de plein fouet la division de Rê au moment de l'attaque, *non pour la détruire mais pour la franchir et la dépasser*.

Avec quels effectifs les Hittites lancèrent-ils cette attaque ? Le texte du Poème mentionne 2 500 chars<sup>9</sup> ; et il laisse entendre qu'il y eut une deuxième vague de 1 000 chars<sup>10</sup>. Il est difficile d'imaginer comment – concrètement – ce premier combat se déroula et comment les hommes de la division de Rê purent être surpris. En effet, E. Wreszinski s'est interrogé sur la possibilité de maintenir l'effet de surprise avec le temps nécessaire à 2 500 chars pour franchir le gué, qu'il estime à 30 heures ; durée à laquelle il faut ajouter, toujours d'après Wreszinski, 15 heures pour la seconde vague<sup>11</sup>. J. Sturm remet en cause ce calcul et ne l'estime pas nécessaire<sup>12</sup>. En outre, d'après cet auteur, le nombre de 2 500 chars pour la première vague, suivie d'une deuxième vague de 1 000, est démesuré. Certains analystes admettent ces chiffres sans discussion<sup>13</sup>, d'autres raisonnent sur cette base avec précaution<sup>14</sup>, d'autres encore les refusent. J. Sturm souligne que « d'aussi nombreux chars auraient été superflus et tout à fait inutilisables »<sup>15</sup> ; il propose, après une longue analyse, un nombre oscillant autour de 1 000-1 200<sup>16</sup>. On ajoutera à ce propos – et c'est un fait bien connu – que les armées ayant à évaluer le nombre de leurs adversaires, voire les pertes infligées à ceux-ci, aboutissent toujours à des chiffres largement surestimés. On peut se demander, sachant que la présence de l'armée hittite derrière Qadech avait été soigneusement cachée et que l'irruption soudaine de la charrerie produisit un désordre indescriptible, comment l'état-major égyptien put effectuer un décompte réel – ou du moins procéder à une estimation cohérente – puisqu'à aucun moment, il n'eut de vision globale du champ de bataille.

En réalité, il semble que le problème ait été mal posé. Il s'agit moins, semble-t-il, d'un problème de nombre que de *sens du nombre formulé*. Que peut bien *signifier* ce nombre de 2 500 chars ?

Le texte du Poème et du Bulletin, ainsi que les Reliefs montrent que les chars hittites étaient montés par 3 personnes [fig. 29], alors que d'autres figurations, se rapportant à d'autres campagnes militaires, montrent que l'équipage normal d'un char est constitué habituellement d'un conducteur et d'un archer [fig. 23-24]. À cet équipage fut ajouté un troisième homme doté d'une arme blanche<sup>17</sup>. On obtient donc, en dehors des conducteurs, 2 500 archers

<sup>8</sup> Cf. *supra*, p. 3-7.

<sup>9</sup> KRI II, 31, 6-9 (§ 84).

<sup>10</sup> Poème : KRI II, 51, 12-16 (§ 153).

<sup>11</sup> E. WRESZINSKI, *Atlas zur altaegyptischen Kulturgeschichte* II, Leipzig, 1935, pl. 88.

<sup>12</sup> J. STURM, *La guerre de Ramsès II contre les Hittites*, Bruxelles, 1996, p. 54, et n. 51.

<sup>13</sup> P. GRANDET, *Les pharaons du Nouvel Empire : une pensée stratégique*, s. l., 2008, p. 218.

<sup>14</sup> A.J. SPALINGER, *op. cit.*, p. 216-217.

<sup>15</sup> J. STURM, *op. cit.*, p. 54.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>17</sup> On verra plus loin la raison pour laquelle les Hittites dotèrent leurs chars d'un troisième homme.

soutenant l'attaque au sol de 2 500 « voltigeurs »<sup>18</sup> ; au total l'équivalent d'une division égyptienne : 5 000 hommes. C'est peut-être cela que l'auteur du Poème voulait signifier avec le nombre de 2 500 : à savoir que *les Hittites attaquent avec des effectifs – quel qu'en soit le nombre exact – leur permettant d'affronter une division égyptienne.*

Cependant, il n'en reste pas moins qu'un tel effectif est démesuré et peut devenir un handicap dès lors qu'il doit manœuvrer sur un espace restreint. Les remarques de J. Sturm, à ce sujet, sont justifiées. Mais, encore une fois, ce nombre doit être compris comme un ordre de grandeur. Or, lorsque l'état-major hittite évalua le nombre nécessaire d'hommes pour conduire une telle mission, il fit probablement ce calcul en tenant compte de 4 points : (1) l'effet de surprise était de son côté, (2) la division attaquée ne serait déployée ni en ordre de bataille ni même en ordre de progression, (3) les effectifs réglementaires d'une unité ne sont jamais au complet et ceux de la division d'Amon ont nécessairement diminué après un mois de marche, (4) la fraîcheur des effectifs hittites contraste avec la fatigue évidente des Égyptiens après un parcours de 1 000 km<sup>19</sup>. Dans ces conditions, il est totalement inutile de concentrer 2 500 chars qui se gêneront mutuellement au moment de l'attaque. On peut envisager des effectifs bien plus réduits. C'est pourquoi les chiffres proposés par J. Sturm – 1 000 / 1 200 chars – sont certainement plus proches de la réalité ; un tel effectif équivaut à 1 000 / 1 200 archers et 1 000 / 1 200 « voltigeurs » montés.

Maintenant, comment imaginer concrètement cette attaque ? Il est évident que le « gué au sud de Qadech » constitue un obstacle dont l'état-major hittite dut tenir compte lors de la préparation de son plan. Il ne peut en être autrement. C'est pourquoi, lorsque J. Sturm rejette l'analyse de E. Wreszinski à ce sujet, il raisonne « à l'envers », partant de la réalité de l'effet de surprise sur la division de Rê, pour minimiser les difficultés de franchissement d'un obstacle naturel ayant pu ralentir la progression des Hittites<sup>20</sup>. Le raisonnement correct consiste plutôt à se demander, *comment, avec un tel obstacle, les Hittites ont pu maintenir l'effet de surprise.* Le fait même que le texte du Bulletin souligne l'existence d'un gué prouve qu'il s'agit d'un obstacle bien réel dont l'analyste *doit* tenir compte. Si les chars hittites avaient pu franchir le cours d'eau à n'importe quel endroit sans se soucier de sa profondeur, le texte n'aurait pas mentionné le fait que « le vil ennemi de Hatti était venu avec son armée et sa charrerie, ainsi qu'avec les nombreux pays étrangers qui étaient avec lui, *ayant l'intention de traverser le gué qui est au sud de Qadech* ». Par conséquent, même si le temps calculé par Wreszinski est évidemment surestimé, la méthode reste correcte ; la réalité de l'obstacle ne peut être niée, elle exige de recommencer le calcul sur des bases – temps et effectifs – plus réalistes. Venant de l'est de Qadech – l'actuel Tell Nebi Mend –, ce gué ne peut se situer sur l'Oronte mais sur une rivière secondaire, l'Aïn Tannoûr, qui devait présenter quelques difficultés de franchissement aux véhicules à roues [fig. 28]<sup>21</sup>, ralentissant ainsi la progression hittite.

Dans ces conditions, la seule manière d'expliquer le démantèlement de la division de Rê est *d'ordre psychologique*. On a vu plus haut que la colonne égyptienne s'étirait sur 55 km, ce qui représente un peu moins de 13-14 km pour chaque division, c'est-à-dire 1 homme tous les

<sup>18</sup> Pour cette désignation, cf. *infra*, p. 53-54.

<sup>19</sup> Ce dernier point doit être nuancé. En effet, après une course de quelques kilomètres, les chevaux hittites devaient aussi être fatigués.

<sup>20</sup> J. STURM, *op. cit.*, p. 104.

<sup>21</sup> On remarquera que de nombreux commentateurs placent ce gué sur l'Oronte (KRITANC II, p. 16 et p. 44) ; cf., également, *infra*, p. 65-67.

3 mètres, en supposant, ce qui est peu probable, que l'effectif de la division soit au complet. Sur un front de 200 m, cela représente un total de 67 hommes. Si l'on admet maintenant que le gué permet le passage de 5 chars à la minute, 4 heures seront nécessaires pour que l'ensemble de la charrerie hittite se retrouve rive gauche. En moins de 15 minutes, 75 chars auront franchi le gué, prêts à charger sur ce front de 200 m. Et, sachant que ces chars sont montés par 3 guerriers, cela représente un effectif de 225 hommes : 75 conducteurs, 75 archers et 75 « voltigeurs ». On obtient donc, en arrondissant pour simplifier, 70 Égyptiens, fatigués et surpris par l'apparition de la charrerie hittite censée se trouver bien plus au nord, contre 225 Hittites parfaitement reposés, montés sur 75 chars et déversant leurs flèches sur les Égyptiens paniqués. La situation égyptienne était la pire que l'on puisse imaginer : des lignes étirées à l'extrême sans possibilité réelle de regroupement devant une attaque imminente. On imagine qu'en 15 minutes, les Égyptiens n'eurent pas le temps de se préparer et qu'il ne l'essayèrent même pas. En outre, l'impact psychologique des centaines de chars se regroupant en trombe sur l'autre rive, dans un nuage de poussière, contribua très probablement à amplifier le mouvement de panique naissant chez les quelques Égyptiens situés en vis-à-vis, de l'autre côté du gué, épuisés par une longue matinée de marche. La panique, on l'imagine, eut pour conséquence de provoquer la fuite de ceux qui se trouvaient non loin du gué et qui assistèrent, impuissant, à l'arrivée de la charrerie hittite, entraînant probablement dans leur fuite, réflexe naturel, ceux qu'ils dépassaient. Le texte est clair : « l'armée et la charrerie de sa majesté s'effondrèrent devant eux », les hommes « fuyant vers le nord, vers le lieu où se trouvait sa majesté ». Il faut bien avoir à l'esprit que le texte est focalisé sur le roi ; il ne tient pas compte des autres données. Il décrit donc les hommes se trouvant au nord du gué ; mais, logiquement, ceux qui se trouvaient plus au sud s'enfuirent tout naturellement vers le sud, pour rejoindre la division de Ptah. La désorganisation a probablement été accentuée par la présence d'éléments non combattants, qui accompagnaient chaque unité, on songe évidemment aux services d'intendance<sup>22</sup>. La panique s'amplifia au fur et à mesure que les chars hittites franchissaient le gué ; 15 minutes après le début de l'attaque, 75 nouveaux chars avaient rejoints les premiers. En réalité, ce fut probablement un flot continu de chars qui, pendant plusieurs heures, franchirent le gué, traversèrent les lignes de la division de Rê et se dirigèrent vers le nord. Les différentes figurations de la bataille montrent cela très clairement : une grande chevauchée de chars ne combattant qu'à l'avant de la colonne [fig. 30]<sup>23</sup>.

La simulation qui vient d'être effectuée n'a pas pour but de chiffrer exactement les effectifs à l'action, ce que la documentation ne permet pas de faire, mais de démontrer que les premiers assaillants étaient peu nombreux et que les hommes de la colonne de Rê ayant subi l'attaque l'étaient encore moins. Par conséquent, nulle nécessité de disposer de plusieurs milliers d'attelages pour disperser la division de Rê ; l'effet psychologique eut certainement des conséquences tout aussi désastreuses qu'un engagement massif de chars qui, à l'évidence, n'auraient pu manœuvrer ensemble.

---

<sup>22</sup> Cf., à propos de ces services, Br. HEAGREN, « Logistics of the Egyptian Army in Asia », dans P. Kousoulis, K. Magliveras (éd.), *Moving across Borders*, OLA 159, Louvain, 2007, p. 139-156.

<sup>23</sup> Par exemple, E. WRESZINSKI, *Atlas zur altaegyptischen Kulturgeschichte* II, Leipzig, pl. 21 (Abydos) ; pl. 84 (Louqsor) ; pl. 96a (Ramesseum) ; pl. 170 (Abou-Simbel).

## Deuxième phase : atteindre le camp de la division d'Amon

Pour conserver l'effet de surprise, l'attaque devait se produire le plus rapidement possible. Il fallait donc atteindre le camp avant que l'information de l'offensive n'y parvînt. Les chars hittites étaient donc condamnés à progresser vers le nord plus rapidement que la panique qui se propageait d'homme à homme dans la colonne égyptienne. On en déduit donc que la premier vague d'assaut hittite était peu nombreuse ; quelques dizaines de chars au plus, suivis par la longue colonne de ceux qui, à leur tour, franchissaient le gué.

Le Poème est peu explicite à propos du moment où les Hittites atteignirent le camp de Ramsès car il se focalise surtout sur la réaction de ce dernier. Le Bulletin l'est un peu plus <sup>24</sup> :

*ḥ'~n=sn 'q(=w) m-hnw p3 mš' n(y) ḥm=f, jw=sn ḥr mš', jw bw rh=sn. ḥ'~n bdš~n p3 mš' n(y).t-  
ḥtrw n(y.w) ḥm=f r ḥ3.t=sn m ḥd(.t) r bw nty ḥm=f jm. ḥ'~n jnh p3 ḥrw n(y) n3 n(y) ḥrw.w n(y)  
Ḥt3 n3 (ny) šmsw.w n(y.w) ḥm=f nty r-gs=f. ḥ'~n gmḥ s.t ḥm=f, wn~jn=f ḥr ḥ' 3s(=w), ḥ'r(=w)  
r=sn mj jt=f Mntw, šsp~n=f ḥkrw ḥ3, t3y=f sw m p3y=f trjn.*

Soudain ils (= les Hittites) s'enfoncèrent dans la division de sa majesté qui progressait, alors qu'elle ne s'y attendait pas. Et l'armée et la charrierie de sa majesté s'effondrèrent devant eux, fuyant vers le nord, vers le lieu où se trouvait sa majesté. Les combattants des ennemis de Hatti encerclèrent alors l'escorte de sa majesté qui était à côté d'elle. Sa majesté les vit et se leva d'un bond – enragée contre eux comme son père Montou –, saisissant (sa) tenue de combat et se revêtant de sa cuirasse.

À proximité du camp, les chars hittites se précipitèrent sur l'escorte de Pharaon (*šmsw.w n(y.w) ḥm=f*). Ramsès ne s'y attendait pas, saisissant en catastrophe « (sa) tenue de combat et (se revêtant) de sa cuirasse ».

Les textes des Reliefs apportent un complément d'information important, notamment celui où il est question des *Néârin* <sup>25</sup> :

*P3 jj.t jr(w.t)~n p3 N'rn n(y) Pr-ḥ, 'w.s., m p3 t3 n(y) Jmwr, gm~n=sn jnh p3 ḥrw n(y) n3 n(y)  
ḥrw.w n(y.w) Ḥt3 jhy n(y) Pr-ḥ, 'w.s., ḥr t3y=f w3.t jmnt(y).t, jw ḥm=f ḥms(=w) w'(=w) n mš'ef  
ḥn'ef, jw jnh p3 ḥrw n3 n(y) ḥtr.w [...], jj=y p3y[...] n3y=f mš'.w, jw bw jr=tw p3 mš' n(y) Jmn nty  
Pr-ḥ, 'w.s., jm=f (...).*

Venue des *Néârin* de Pharaon, v.p.s., de la terre d'Amourrou. Ils constatèrent que les hommes des ennemis de Hatti avaient encerclé le camp de Pharaon, v.p.s., sur son côté ouest, alors que sa majesté s'était retrouvée isolée, sans sa division avec elle, et que les ennemis de la charrierie (hittite) avaient encerclé [...], son [...] est venu [...] ses soldats, alors que la division d'Amon, avec laquelle se trouvait Pharaon, v.p.s., n'avait pas terminé de dresser le camp.

Si on laisse de côté, pour l'instant, le problème des *Néârin*, quatre points doivent être soulignés : (1) les Égyptiens ont été surpris ; (2) l'attaque se produit alors que les hommes travaillent encore à l'établissement du camp ; (3) les Hittites attaquent le camp par l'ouest ; enfin (4), Pharaon s'est retrouvé isolé au milieu de ces derniers.

À nouveau, les sources insistent sur l'effet de surprise (1). Il faut donc admettre que, dès qu'un nombre d'attaches suffisant eut franchi le gué, la charrierie hittite ne s'attarda pas sur la zone et se précipita vers le nord. Pour compenser le faible nombre de chars, il fallait atteindre l'objectif avant que la nouvelle de l'attaque ne fût parvenue à l'état-major égyptien. Comme

<sup>24</sup> KRI II, 118, 6-119, 15 (§ 79-86).

<sup>25</sup> KRI II, 131, 1-16 (§ 11).

l'écrit Clausewitz, « le secret et la rapidité sont les deux facteurs de (l'effet de surprise) »<sup>26</sup>. (2) On perçoit maintenant aisément combien une troupe en train de dresser le camp est vulnérable et la manœuvre de déploiement d'une grand-garde nécessaire. On comprend également pourquoi l'objectif – ou du moins une partie de celui-ci<sup>27</sup> – consistait à attaquer cette division-là et non celle de Rê. (3) Les Hittites font irruption sur le côté ouest du camp (*hr t3y3f w3.t jmnt(y).t*). Il ne s'agit pas nécessairement d'un choix prémédité mais simplement du résultat logique du mouvement tournant. Ils traversent le gué au sud de Qadech, dispersent et franchissent la colonne de la division de Rê, se retrouvant ainsi à l'ouest du dispositif égyptien. Ils remontent ensuite vers le nord, parallèlement à la colonne de la division de Rê, et atteignent le camp, côté ouest. Il est probable que l'irruption en question se soit faite au nord-ouest, la partie sud du camp étant encombrée par les premiers éléments de la division de Rê atteignant – ou sur le point d'atteindre – le camp de Ramsès. (4) Les chars hittites semblent parvenir non loin du lieu où se trouve Ramsès lui-même, protégé par son escorte. Le chercheur, habitué à cette documentation, n'est plus surpris par cet événement que tout le monde connaît. Mais, dans une perspective purement militaire, tactique pour être précis, ce fait est vraiment étonnant. Comment l'expliquer ? Et comment imaginer, concrètement, l'affrontement à l'intérieur du camp ? On aborde ici le cœur du problème : l'objectif réel des Hittites.

### Objectif : s'emparer de Ramsès

Tous les auteurs s'accordent sur l'objectif recherché par les Hittites mais, le plus souvent, ils mélangent l'objectif global de la campagne et celui de la bataille. Pour ne prendre que deux exemples, P. Grandet écrit, à ce propos, « le roi de Hatti ne pouvait assister sans réaction à la défection de ce royaume (= l'Amourrou), dont l'exemple aurait pu donner, par contagion, envie de l'imiter à d'autres de ses vassaux épris d'indépendance. Et la seule riposte qui fût égale à cette menace était de détruire l'armée de Ramsès II, ou de lui infliger une défaite si cuisante qu'il fût contraint de renoncer à ses ambitions en Asie. Cette armée, cependant, formait un ensemble si formidable qu'il n'était pas souhaitable de l'affronter en rase campagne, dans une bataille en règle, dont l'issue aurait été trop hasardeuse. Il fallait au contraire l'attaquer par surprise, avec des forces très supérieures en nombre, sur un terrain choisi d'avance et le plus loin possible de ses bases »<sup>28</sup>. L'analyse est juste mais il s'agit surtout de l'objectif de la campagne et non de la bataille. J. Sturm, quant à lui, écrit que l'objectif de Mouwatalli « consistait à anéantir l'armée égyptienne morceau par morceau » avec « une élimination rapide d'un corps d'armée égyptien avant que l'autre soit en place »<sup>29</sup>.

Cependant, à aucun moment, et les généraux de Mouwatalli le savaient, les Hittites ne pourraient se trouver en mesure de disposer de l'effectif complet de leur charrerie à proximité du camp, seul moyen de mener à bien la destruction de la division d'Amon, à moins d'attendre que les chars ne se regroupent, ce qui équivalait à abandonner l'effet de surprise.

---

<sup>26</sup> C. VON CLAUSEWITZ, *De la guerre* (traduit de l'allemand et présenté par N. Waquet), Paris, 2006, p. 202 (chapitre 9, « La surprise », du Livre troisième, « De la stratégie en général »).

<sup>27</sup> Cf., quelques lignes plus bas, le paragraphe suivant.

<sup>28</sup> P. GRANDET, *Les pharaons du Nouvel Empire*, p. 203.

<sup>29</sup> J. STURM, *La guerre de Ramsès II contre les Hittites*, p. 130.

Pourtant, le texte du Bulletin est clair à propos de l'objectif hittite, même s'il est difficile à croire. Lorsque les Égyptiens capturèrent, à proximité du camp, deux éclaireurs hittites, et que ceux-ci furent interrogés par Ramsès<sup>30</sup>,

*Dd~jn hmzf nsn : « Ntwt n jh ? » Dd(w).t~n~sn : « Twzn (n) p3 wr n(y) Ht3. Ntf d(w) jw.tzn r ptr p3 nty hmzf jm ».*

Sa majesté leur demanda : « Qu'êtes-vous ? » Et, ce qu'ils lui répondirent : « Nous appartenons au prince de Hatti, c'est lui qui nous a fait venir pour voir où se trouve sa majesté ».

C'est bien la division d'Amon qui intéresse les Hittites mais uniquement *parce que c'est au cœur de celle-ci que « se trouve sa majesté »* : le roi est visé en personne. On ne peut formuler cet objectif plus clairement. Par « Majesté », il ne faut pas comprendre « division d'Amon » mais Ramsès lui-même. Les deux éclaireurs sont venus pour repérer l'endroit du camp qui abritait Pharaon. Ce renseignement n'est pas secondaire dans la mesure où ce camp, destiné à protéger des milliers d'hommes, devait être assez étendu. On comprend dès lors pourquoi, très rapidement, les assaillants se retrouvèrent sur le point de s'emparer de Ramsès<sup>31</sup> :

*h'~n jnh p3 hrw n(y) n3 n(y) hrw.w n(y) Ht3 n3 (ny) šmsw.w n(y.w) hmzf nty r-gsf.*

Les combattants des ennemis de Hatti encerclèrent alors l'escorte de sa majesté qui était à côté d'elle.

La garde fut rapidement dispersée et ne restèrent, comme dernier rideau défensif s'interposant entre les Hittites et Pharaon, que ses « intimes » – et ses chevaux –, ceux qui avaient en charge le service du roi. Le texte du Poème insiste fortement à ce propos<sup>32</sup> :

*Ntsn n3 (ny) gmyzj r šsp dr.tzj, jwzj w'kw hr 'h3 h3s.wt 'š3.wt (...). Ntsn n3 (ny) gmyzj m-hnw p3 hrw hn' ktn Mnn3 p3y3j qr'w m-dj n3y3j wb3.w n(y.w) 'hnwty nty(.w) r-gszj, n3(y) mtr3j r 'h3, ptr(.w) gm3j s.t !*

Ils (= les chevaux du roi) sont ceux que j'ai trouvés pour me prêter main forte, alors que j'étais seul en train de combattre de nombreuses contrées étrangères (...). Ils sont ceux que j'ai trouvés au milieu des ennemis ainsi que le conducteur Menna, mon écuyer, et mes échansons des appartements privés qui étaient à côté de moi, ceux que j'atteste avoir vu combattre, voyez, je les reconnais !

Face aux dangers encourus par le roi et sa famille, il fallut mettre ses enfants à l'abri<sup>33</sup> :

*P3 jj.t jr(w.t)~n t3y hw n(y) Pr-3, 'w.s., r dd n n3(y) (ny) ms(w).w n(y)-sw.t hn' n [...] Mw.t ntr.t : « [...] rw(t) hr t3 jmnt(y).t n(y.t) jhw, j.w'bw n3tn p3 hrw ! »*

Venue du flabellifère de Pharaon, v.p.s., pour dire aux enfants royaux et aux [...] Mout, la déesse : « [ne sortez pas] du côté ouest du camp, tenez-vous éloignés des ennemis ! »

Dans ce contexte, la fonction du « troisième homme » de la charrerie hittite s'éclaire. La clef du problème, ainsi que l'a bien vu P. Grandet, réside dans ce troisième homme monté sur les chars hittites : « les textes et les représentations de Qadesh soulignent unanimement une différence importante entre chars égyptiens et hittites : l'équipage des premiers comprenait deux personnes (conducteur et combattant), tandis que celui des seconds en comprenait trois.

<sup>30</sup> Bulletin : *KRI* II, 110, 1-8 (§ 35-37).

<sup>31</sup> Bulletin : *KRI* II, 119, 1-5 (§ 83).

<sup>32</sup> Poème : *KRI* II, 82, 5-84, 9 (§ 268-275).

<sup>33</sup> Reliefs : *KRI* II, 130, 11-12 (§ 9).

Comme rien ne semble indiquer de divergence fondamentale, entre Égyptiens et Hittites, dans la conception du rôle tactique de la charrerie, ce détail mérite qu'on s'y arrête un instant. En effet, rien ne permet d'affirmer qu'un tel équipage ait été *ordinairement* celui des chars hittites. Bien que ce point soit généralement admis sans discussion, d'autres reliefs militaires de l'époque même de Ramsès II assignent au contraire à ces chars, comme aux chars égyptiens, un équipage de deux soldats [fig. 23-24]. D'ailleurs, l'architecture très légère des chars du Proche-Orient ancien, et la gêne que cette surcharge aurait apportée à leur évolution, sans aucun bénéfice perceptible, rendent l'hypothèse peu probable. Il faut donc en conclure que la présence de ce troisième homme résultait de l'adoption par les Hittites, pour la bataille de Qadesh, d'une tactique d'attaque spécifique, répondant au type d'engagement qu'ils envisageaient »<sup>34</sup>. Cette analyse est remarquable et résume tout le problème. Néanmoins, à partir de là, la nôtre diverge en raison de l'objectif réel de l'attaque. Il est évident que les chars vont essayer de pénétrer dans le camp pour s'approcher au plus près du lieu où se trouve Ramsès. Mais, le camp étant encombré d'animaux, d'armes, d'hommes, objets plus ou moins volumineux, etc., ils ne pourront plus vraiment manœuvrer. Si l'on admet le chiffre de 150 chars pour la première vague – uniquement pour tenter de reconstituer la logique de l'assaut –, les 150 archers qui font partie de l'équipage habituel serviront de soutien au « troisième homme » – 150 également – qui, lui, combatta démonté et tentera d'atteindre le roi en se jouant des obstacles gênant la progression de la charrerie. Ce troisième homme fonctionne comme un « voltigeur », c'est-à-dire, à l'origine, *un fantassin destiné à intervenir le plus rapidement à un endroit donné de la bataille en y étant transporté par la cavalerie*. Ici, il est évidemment transporté par un char. Le « voltigeur » sera soutenu par le tir massif des archers restés à proximité de leurs carquois, probablement fixés à la nacelle des chars<sup>35</sup>. Ceux des vagues suivantes viendront soutenir l'attaque initiale.

Tous les commentateurs ont vu que la capture de Pharaon aurait pu se produire. Ainsi, P. Grandet écrit : « comme on comptait que ces troupes (= les divisions de Rê et d'Amon) seraient, à ce moment, entièrement désorganisées, on pouvait espérer les faire prisonnières dans leur quasi-totalité. La capture de Ramsès II lui-même pouvait être envisagée, avec ses généraux, les ministres qui l'accompagnaient, et jusqu'à ses fils, qu'il avait amené avec lui pour leur faire subir le baptême du feu. Un désastre inouï !<sup>36</sup> » Mais c'est bien plus que cela, plus qu'un hasard qui, à un moment donné, aurait placé Ramsès à portée de main des Hittites. Manifestement, on l'a vu, la division de Rê n'intéresse pas les Hittites. La rapidité avec laquelle leurs chars fondent sur le camp de Ramsès montre indubitablement que c'est *le camp*

---

<sup>34</sup> P. GRANDET, *Les pharaons du Nouvel Empire*, p. 219-220.

<sup>35</sup> En examinant les « colonnes » de chars hittites, A. Spalinger (« The Battle of Kadesh: The Chariot Frieze at Abydos », *Ägypten und Levante* 13, 2003, p. 190) se demande si ce groupe de « voltigeurs » ne comprenait pas également des archers, dotés de leurs propres carquois. Dans ce cas, cela ne changerait rien au déroulement des opérations, les « voltigeurs » constituant dans ce cas un « groupe de combat » autonome qui, avec une procédure semblable aux procédures actuelles, regrouperait, selon la terminologie d'aujourd'hui, un « groupe choc » – les lanciers – et un « groupe feu » destiné au soutien – les archers.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 221. Pour ce qui est du début du commentaire de P. Grandet, selon lequel les Hittites pouvaient espérer faire prisonnières les divisions de Rê et d'Amon « dans leur quasi-totalité », le problème me semble posé à l'envers. Il est probable en effet qu'à aucun moment les Hittites n'imaginèrent pouvoir s'emparer de ces deux divisions. En revanche, Ramsès prisonnier, un effondrement égyptien subit, avec toutes les conséquences imaginables, devenait envisageable.

*qui les attire*. Et la raison de cet intérêt est, encore une fois, formulée avec la plus grande clarté par le Bulletin puisqu'il s'agit de *l'endroit « où se trouve sa majesté »*<sup>37</sup>.

Un autre élément permet de mettre en relief le fait que l'objectif hittite n'était pas la destruction des divisions égyptiennes. Comment admettre, en effet, que Mouwatalli ait engagé la totalité de sa charrierie pour atteindre un tel objectif sachant que celle-ci éprouverait des difficultés considérables – les événements le prouvent suffisamment – pour éliminer une seule des quatre divisions – celle d'Amon –, au prix de la destruction d'un nombre important de ses propres attelages ? En admettant qu'il ait pu atteindre cet objectif avec la division d'Amon, comment aurait-il fait par la suite pour combattre les trois autres avec une charrierie en partie détruite et, pour le reste, complètement désorganisée ?

### Troisième phase : l'intervention d'Amon

Pourtant le plan hittite, même s'il fut sur le point de réussir, échoua car « aucun plan de bataille ne survit (jamais) au contact de l'ennemi » (von Moltke). La documentation, en particulier le texte du Poème, permet difficilement d'en comprendre les raisons. Il se focalise essentiellement sur Ramsès combattant seul, dont il fait l'apologie, et sur l'intervention d'Amon. Ramsès supplie le dieu à cet instant précis, lorsqu'il se retrouve encerclé ; la supplique est longue, elle commence de la manière suivante<sup>38</sup> :

*Jh r=k tr, jt=j, Jmn ? Js p3-n jt hm hr s3=f ?*

Que t'arrive-t-il, mon père, Amon ? Est-ce d'un père d'oublier son fils ?

Mais Amon n'oublia pas Ramsès. La description des effets dévastateurs de son intervention est tout aussi longue mais n'apporte rien du point de vue de la compréhension des événements, à moins de la replacer dans le contexte général. En effet, c'est au moment où Ramsès va être capturé que se produit un événement qui provoque un retournement complet de situation. Ce retournement fut tellement surprenant et inattendu que Ramsès l'interpréta comme le résultat d'une intervention divine en sa faveur. Mais, plus que l'événement lui-même, c'est l'instant où il se produisit et le renversement du cours de la bataille qui s'ensuivit – et cela en un temps très bref – qui frappa les esprits. Le contraste entre l'« avant » catastrophique, Pharaon étant sur le point de tomber entre les mains des Hittites – « Que t'arrive-t-il, mon père, Amon ? » –, et l'« après » consacrant la déroute de ces derniers à l'intérieur du camp égyptien – « j'ai constaté qu'Amon était venu dès que je l'avais appelé ! (*gm~n=j Jmn jw=w dr 'š=j n=f!*)<sup>39</sup> –, constitue d'ailleurs la structure même du Poème. Mais pour bien comprendre la raison pour

<sup>37</sup> On écartera l'analyse de W. Helck (*Die Beziehungen Ägyptens zu Vorderasien im 3. und 2. Jahrtausend v. Chr.*, *ÄgAbh* 5, Wiesbaden, 1962, p. 216-217) selon laquelle l'attitude de Ramsès face au danger ne fut pas à la hauteur, d'où le texte du Poème par lequel il s'attribue une victoire remportée par les *Néârin*. S'il est vrai que ces derniers retournèrent la situation, il n'en reste pas moins que l'irruption surprise des « voltigeurs » hittites à l'intérieur du camp exigeait aussi une réaction énergique, non pour remporter le combat mais pour que le roi ne tombât pas entre les mains de l'ennemi – ou pour éviter qu'il ne fût tué – et résister le temps qu'on lui vînt en aide. On remarquera, en outre, que, pour pouvoir résister, Pharaon et les hommes qui l'entouraient devaient maîtriser dans une certaine mesure l'art du combat. Il faut donc admettre que les monarques et certains hauts dignitaires avaient reçu une formation militaire. C'est d'ailleurs ce que semble montrer la figuration d'Amenhotep II s'exerçant au tir à l'arc dont il a été question plus haut (cf. *supra*, p. 23, n. 41) ; et si cette caractéristique du roi de la XVIII<sup>e</sup> dynastie est bien attestée, c'est peut-être parce que, dans ce domaine, il possédait des aptitudes particulières.

<sup>38</sup> Poème : *KRI* II, 34, 1-8 (§ 92-93).

<sup>39</sup> Poème : *KRI* II, 43, 1-6 (§ 123).

laquelle le retournement de situation est dû à Amon, il devient nécessaire d'identifier l'événement qui permit de sauver une situation aussi désespérée. Il s'agit, on le sait, du retour de la grand-garde, c'est-à-dire des *Néârin*, qui avait été déployée vers le nord <sup>40</sup>.

Dans ce contexte, le passage des Reliefs où il est question du retour de la grand-garde s'éclaire maintenant pleinement <sup>41</sup> :

*P3 jj.t jr(w.t)~n p3 N'rn n(y) Pr-3, 'w.s., m p3 t3 n(y) Jmwr. Gm~n=sn jnh p3 hrw n(y) n3 n(y) hrw.w n(y.w) Ht3 jhy n(y) Pr-3, 'w.s., hr t3y=f w3.t jmnt(y).t, jw hm=f hms(=w) w'(=w) n mš'f hn'f, jw jnh p3 hrw n3 n(y) htr.w [...], jj=y p3y[...] n3y=f mš'.w, jw bw jr=tw p3 mš' n(y) Jmn nty Pr-3, 'w.s., jm=f, qn w3h jhy. Hr jw p3 mš' n(y) R' hn' p3 mš' n(y) Pth hr mš', bw jjt=w, p3y=sn w'w.w m p3 ht n(y) R(3)b3wj, jw p3 N'rn hr š'f p3 hrw n(y) hr(w) hsy n(y) Ht3, jw=sn hr 'q r jhy, jw n3 n(y) sdm.w-'š n(y.w) Pr-3, 'w.s., hr hdb=sn, bw dd=w wh(.t) w' jm=sn.*

Venue des *Néârin* de Pharaon, v.p.s., de la terre d'Amourrou. Ils constatèrent que les hommes des ennemis de Hatti avaient encerclé le camp de Pharaon, v.p.s., sur son côté ouest, alors que sa majesté s'était retrouvée isolée, sans sa division avec elle, et que les ennemis de la charrerie (hittite) avaient encerclé [...], son [...] est venu [...] ses soldats, alors que la division d'Amon, avec laquelle se trouvait Pharaon, v.p.s., n'avait pas terminé de dresser le camp. Or, la division de Rê et la division de Ptah étaient en train d'avancer et, alors qu'ils n'étaient pas (encore) arrivés, leurs soldats se trouvant dans le bois de Robaouy, les *Néârin* prenaient de plein fouet les hommes du vil ennemi de Hatti, tandis qu'ils entraient dans le camp, les serviteurs de Pharaon, v.p.s., les massacrant et n'en laissant échapper aucun.

La fonction de la grand-garde est habituellement une fonction de couverture, de protection de l'unité qui dresse le camp. À Qadech, elle se déploya probablement vers le nord, à quelques kilomètres, c'est-à-dire dans la direction d'où pouvait provenir une attaque – tant qu'elle se trouvait dans l'ignorance de la présence de l'armée hittite derrière Qadech. La région ne présentant aucun accident de relief, il est évident que cette unité prit rapidement connaissance de l'offensive hittite : « ils constatèrent que les hommes des ennemis de Hatti avaient encerclé le camp de Pharaon, v.p.s., sur son côté ouest, alors que sa majesté s'était retrouvée isolée, sans sa division avec elle (...) ». Elle rebroussa donc chemin et se dirigea vers le camp à marche forcée. Mais, s'agissant d'une unité dont l'effectif est somme toute réduit, il lui fallait rester regroupée. On comprend, dès lors, pourquoi les Reliefs la présente avançant de manière compacte, les fantassins serrés de près par la charrerie [fig. 3-5] <sup>42</sup>. Ils surprisent les assaillants qui se trouvaient à l'intérieur du camp, les prenant à revers : « les *Néârin* (prirent) de plein fouet les hommes du vil ennemi de Hatti, tandis qu'ils entraient dans le camp, les serviteurs de Pharaon, v.p.s., les massacrant et n'en laissant échapper aucun ». Les Hittites se retrouvèrent donc pris entre les combattants se trouvant à l'intérieur du camp et les *Néârin*. On remarquera que ces derniers, pour atteindre le camp, durent probablement combattre, dans

<sup>40</sup> Cf. *supra*, chapitre premier.

<sup>41</sup> Reliefs : *KRI* II, 131-133 (§ 11).

<sup>42</sup> L'analyse suivante : « Heavy infantry was the most efficient when positioned facing the enemy. A rapid shift in position with close ranks, during defence and attack, was a difficult manoeuvre. This kind of formation required protection on the back and flanks » (M. NESKA, « The Sea Peoples as a New Factor in Near Eastern and Egyptian Warfare », dans J. Popielska-Grzybowska, O. Bialostocka (éd.), *Proceedings of the Third Central European Conference of Young Egyptologists*, Pultisk, 2009, p. 131), effectuée sur la base des figurations de *Néârin* – l'auteur renvoyant à sa fig. 84 représentant justement ces derniers –, doit donc être écartée, d'autant que des chars se trouvent également devant et pas seulement sur les flancs et l'arrière. En outre, la formation s'orientant vers l'ennemi, une couverture sur l'arrière aurait été totalement inutile. La figuration s'explique simplement par les raisons évoquées plus haut.

un premier temps, à l'extérieur de celui-ci, les chars hittites faisant écran. Le fait qu'ils soient parvenus à repousser ces chars et à prendre à revers les « voltigeurs » se trouvant à l'intérieur du camp montre bien que *les effectifs de ces derniers étaient réduits* et que le franchissement du gué au « sud de Qadech » occasionna un certain nombre de difficultés aux Hittites.

Une remarque supplémentaire doit être apportée. On peut être étonné par le fait que le retour de la grand-garde ait surpris les Hittites ; mais est-ce vraiment le cas ? En effet, il est peu probable que ces deux armées, habituées à s'affronter, n'aient pas connu leurs procédures réglementaires et leurs manières de combattre respectives. Il semble plutôt que l'état-major hittite ait « incité » les Égyptiens à déployer les *Néârin* vers le nord pour affaiblir davantage la division d'Amon. Simultanément, la charrerie hittite attaquerait en venant du sud, c'est-à-dire du côté opposé. Au moment de l'attaque surprise, celle-ci ferait donc irruption dans une division affaiblie tout en disposant – du moins l'état-major le pensait-il – du temps nécessaire pour atteindre son objectif.

On voit, enfin, à quel point l'hypothèse d'une troupe venant de la côte du Liban et arrivant à point nommé est irréaliste. Il aurait suffi de quelques minutes de retard des *Néârin* pour que les Hittites réussissent à s'emparer de Ramsès – provoquant ainsi un « désastre inouï », selon l'expression de P. Grandet –, comme le montre encore une fois la situation critique dans laquelle se trouva Pharaon : « Que t'arrive-t-il, mon père, Amon ? Est-ce d'un père d'oublier son fils ? »

On comprend maintenant en quoi consiste l'intervention d'Amon. Ramsès se présente, tout au long du Poème, avec insistance, comme le seul Égyptien ayant combattu. Lorsqu'il se retrouva acculé, luttant désespérément avec quelques proches seulement, la fuite de ses adversaires ne fut pas due à des renforts venant soutenir leur roi là où il se battait pour survivre mais à une unité intervenant *ailleurs*, à l'extérieur du camp – à quelques dizaines de mètres du lieu où Ramsès défendait sa vie –, et qui obligea les Hittites se trouvant à l'intérieur du camp pris à revers à s'enfuir pour ne pas être faits prisonniers. *Ramsès combattit donc seul et repoussa seul ses ennemis ; c'est cette « solitude » dans le combat qui est mise en scène par le Poème.* Et si Ramsès put vaincre les « voltigeurs » qui voulaient se saisir de lui, *c'est grâce à l'intervention d'Amon* ; Amon étant, il ne faut pas l'oublier, le dieu tutélaire de la division.

Comment expliquer l'échec de la charrerie hittite ? Trois raisons permettent peut-être de le comprendre. La première est le nombre trop restreint des chars constituant la première vague, la seule à disposer de l'effet de surprise. La deuxième est la dimension hétéroclite de l'armée hittite, constituée de l'addition de contingents provenant de régions et de peuples très différents les uns des autres, placés sous la suzeraineté de Mouwatalli<sup>43</sup>. Cette charrerie ne devait pas posséder l'« esprit de corps » qui caractérisait la charrerie égyptienne. Enfin, la procédure réglementaire de la grand-garde égyptienne semble avoir été efficace puisque, malgré l'éloignement de celle-ci vers le nord, elle put néanmoins revenir sur ses pas et atteindre le camp au moment le plus opportun.

---

<sup>43</sup> KRITANC II, p. 50-52, § 45.

### Quatrième phase et fin de la bataille : une dernière tentative hittite par l'est

L'arrivée des *Néârin* sauva la situation. La bataille se poursuivit à l'extérieur du camp. La situation peut être résumée de la manière suivante : quelques chars hittites continuaient probablement à arriver du sud, certains éléments de la division de Rê également. Plus au sud encore, il est probable que les éléments de tête de la division de Ptah et d'autres appartenant à celle de Rê forcèrent le pas et colmatèrent la brèche par où s'engouffraient les chars hittites, tarissant ainsi le flot des assaillants<sup>44</sup>. À proximité du camp, les unités de la division d'Amon, après s'être regroupées, se tenaient prêtes à combattre et à soutenir la grand-garde.

La documentation n'est pas très explicite à propos de la fin de la bataille. Les figurations des Reliefs fournissent néanmoins quelques indications. Elles montrent ainsi la charrerie hittite s'enfuyant vers l'est, vers le site de Qadech, en contournant probablement le camp par le nord. À partir de ces quelques données, il semble possible d'imaginer ce que dut être la dernière phase de l'affrontement. Plusieurs éléments relèvent de la logique : il s'agit essentiellement d'un combat d'archers opposant des archers montés (sur les chars) côté hittite, montés et démontés côté égyptien. Des effectifs plus nombreux côté égyptien (division d'Amon au complet), des chars en nombre réduit et atteignant le camp par vagues successives côté hittite. Du point de vue des réserves de traits, elles étaient abondantes côté égyptien, le camp et les services d'intendance se trouvant à proximité des combattants, alors que du côté hittite, lorsque les carquois furent vidés, les combattants se retrouvèrent démunis. Des chars légers et maniables côté égyptien (montés par 2 hommes), lourds et peu maniables (3 hommes) côté hittite. D'une certaine manière, toutes les données sur lesquelles reposait l'avantage initial des Hittites se transformèrent en handicap dès lors qu'il fallut abandonner l'objectif principal de la manœuvre. C'est dans ce contexte, qu'il faut expliquer le passage suivant du Poème<sup>45</sup> :

*Wn~jn hm=f hr hrp ʒs, 'h'~n=f (hr) 'q m jfd m-hnw pʒ hrw r pʒ nty sp 6 n(y) 'q jm=sn (...).*

Alors sa majesté s'avança rapidement et pénétra au galop à l'intérieur des lignes ennemies six fois de suite (...).

Étant parvenu à se dégager, Ramsès participe à l'attaque contre les Hittites qui se retrouvent sur la défensive. Il est probable que les « six fois » correspondent au ravitaillement en flèches, le roi revenant à la charge après avoir regarni ses carquois.

Ce combat de chars se déroulant à l'extérieur du camp semble avoir été « alimenté » par 1 000 chars supplémentaires envoyés par Mouwatalli, ainsi que l'atteste un passage du Poème. Au moment où Ramsès, combattant seul, terrasse l'ennemi<sup>46</sup>,

*jst pʒ wr hsy n(y) Htʒ (hr) 'h' m hr(y)-jb mš'f hn' n(y).t-htrw=f hr ptr 'hʒ n(y) hm=f w'w hr-tp=f, jw bn mš'f hn'f, bn n(y).t-htrw=f, jw=f hr 'h' 'n(=w) tnbh(=w) snd(=w).*

*'h'~n d~n=f jwt wr.w qn.w, jw w' nb jm=sn hr nʒy=f htrw.w, jw=sn 'pr(=w) m h'w=sn n(y).w r(ʒ)-'ht : pʒ wr n(y) Jrtw, pʒ-n(y) M'sʒ, pʒ wr n(y) Jrwn, pʒ-n(y) Lwkʒ, pʒ-n(y) Dr(ʒ)dny, pʒ wr n(y) Krkmš, pʒ wr n(y) Qyrqšʒ, p(ʒ)-n(y) Hlb, nʒ (ny) sn.w n(y.w) p(ʒ)-n(y) Htʒ twt(=w) m b(w) w'.*  
*Dmd=sn m hʒ n(y) 'n(y)-htr (...).*

<sup>44</sup> Cf. *infra*, p. 59-60.

<sup>45</sup> KRI II, 70, 6-15 (§ 220-221).

<sup>46</sup> Poème : KRI II, 48, 6-51, 16 (§ 143-153).

le misérable chef de Hatti se tenait au milieu de son armée et de sa charrerie, regardant sa majesté combattant seule, sans son armée ni sa charrerie, il s'était détourné, tremblant et terrorisé.

Alors, il fit en sorte que vinsent de nombreux princes, chacun se trouvant avec sa charrerie et équipé de leurs armes de guerre : le prince d'Arzawa, celui de Mâsa, le prince de Iroun, celui de Louka et celui de Dardany, le prince de Karkémich, le prince de Qirqicha, celui d'Alep et les frères de celui de Hatti réunis en un seul lieu. Leur total était de mille attelages (...).

Les commentateurs ont souvent interprété ces 1 000 chars comme 1 000 attelages supplémentaires jetés dans la bataille, une sorte de « réserve stratégique » en somme<sup>47</sup>. Quand on examine les figurations des Reliefs, on se rend bien compte que les chars hittites sont souvent figurés sous la forme de deux colonnes indépendantes<sup>48</sup>, l'une d'elles se trouvant également rive gauche de l'Aïn Tannoûr mais non loin de l'infanterie hittite rassemblée et au repos [fig. 31] sur la rive droite. Cependant, deux données de ces mêmes Reliefs et une provenant du Poème permettent peut-être de comprendre ce que sont ces 1 000 chars « supplémentaires » : (1) les Reliefs montrent que ces chars sont encore montés par trois hommes, (2) ils semblent longer l'Aïn Tannoûr et (3) la version du Poème consignée dans le P. Sallier III (S) mentionne 2 500 chars et non 1 000. Ces trois éléments mis ensemble, une solution semble se dessiner. (1) Ramsès étant parvenu à se dégager, le combat qui se poursuit à l'extérieur du camp devient un combat plus classique. L'objectif initial n'ayant pas été atteint, le voltigeur devient un handicap : il alourdit les attelages et fatigue les chevaux. S'il s'était agi de chars supplémentaires et voyant que l'objectif ne pouvait plus être atteint, pourquoi Mouwatalli aurait-il envoyé 1 000 chars en renfort dotés d'un voltigeur inutile pour soutenir ceux déjà sur place et en grande difficulté. Si l'on admet l'intervention d'une « réserve » pour dégager les chars, elle se serait faite avec des équipages classiques : un conducteur et un archer. (2) L'examen des Reliefs donne l'impression que cette colonne de chars, montés par trois personnes, parvient à l'est du camp mais sur la rive où se déroule la bataille et non sur la rive opposée où l'infanterie hittite rassemblée et au repos semble assister impuissante à la bataille se déroulant de l'autre côté de l'Aïn Tannoûr. (3) La version S mentionne à nouveau 2 500 chars, c'est-à-dire le nombre initial se rapportant aux attelages ayant franchi le gué au sud de Qadech. Dans ces conditions ne pourrait-on admettre qu'il s'agit de chars appartenant à ce même groupe ; par exemple, les derniers à avoir franchi le gué au sud de Qadech ?

On a vu plus haut que le franchissement de ce gué dut prendre plusieurs heures. Il est possible que la brèche initialement créée dans la colonne de la division de Rê au moment de l'irruption de la charrerie rive gauche ait été colmatée par les unités de la division de Rê, regroupées et soutenues par les premiers éléments de la division de Ptah arrivés sur place à marche forcée. Dans ces conditions, les chars hittites qui venaient tout juste de franchir le gué, ceux qui étaient en train de le franchir et ceux qui se trouvaient encore rive droite n'avaient plus les moyens de contourner le dispositif égyptien par l'ouest. Les chars menant le combat à proximité du camp de Ramsès se retrouvèrent seuls. Il ne restait plus qu'une solution à ces attelages supplémentaires : longer la colonne de Rê par l'est et remonter vers le nord entre

---

<sup>47</sup> Ainsi K.A. Kitchen (*RITANC II*, p. 46).

<sup>48</sup> Les figurations des Reliefs sont difficiles à interpréter car l'agencement géographique des différentes unités n'est pas respecté. Il n'en reste pas moins que l'on distingue clairement deux colonnes distinctes de chars. Pour ces figurations, cf. l'analyse, très précise mais qui reste néanmoins complexe, de S.C. HEINZ, *Die Feldzugsdarstellungen des Neuen Reiches*, Vienne, 2001, p. 126-149.

cette même colonne et l'Aïn Tannoûr. Parvenus au niveau du camp, c'est-à-dire en vis-à-vis de l'infanterie hittite qui assistait à la bataille sur l'autre rive, les chars le contournèrent par l'est. Cette hypothèse permet d'expliquer cette deuxième colonne de chars hittites des Reliefs, montés par trois hommes et figurée le long de l'Aïn Tannoûr, en vis-à-vis de l'infanterie du Hatti se trouvant sur l'autre rive.

À ce stade de l'analyse, il faut souligner que ni l'idée d'une « réserve stratégique » ni celle se fondant sur un engagement de la totalité des effectifs hittites ne sont réalistes, même si l'on admet un schéma de bataille selon lequel une deuxième colonne de chars hittites, issue de la première après la fermeture de la « brèche » au centre de la division de Rê, a modifié sa route pour atteindre le camp en le contournant par l'est puis par le nord. En effet, si l'on suppose que les premiers chars de la colonne hittite atteignirent le camp 1/2 heure après le franchissement du gué, que le combat à l'intérieur de celui-ci dura probablement peu de temps – que l'on peut estimer à une 1/2 heure également –, en raison du retour de la grand-garde, et que ces chars ne disposant pas de réserves de flèches illimitées furent probablement détruits les uns après les autres, il est difficile de croire que Mouwatalli, qui assistait sur la rive droite de l'Aïn Tannoûr à la destruction de sa charrerie, ait laissé les unités qui n'avaient pas encore franchi le gué poursuivre leur mouvement. On peut donc légitimement supposer qu'il donna l'ordre aux chars qui n'avaient pas encore franchi le gué de rester rive droite. L'ordre donné, il lui faudra un certain temps pour atteindre les unités concernées, que l'on peut estimer à une 1/2 heure. On en déduit que des chars hittites franchirent le gué pendant un total d'une heure et demi – il s'agit bien entendu d'un ordre de grandeur indémontrable – et que ceux-ci furent détruits au fur et à mesure de leur arrivée à proximité du camp. En se fondant sur les estimations de J. Sturm, si les effectifs hittites étaient de 1200 chars, on peut supposer que 450 d'entre eux passèrent rive gauche et furent détruits soit avec la colonne occidentale, soit avec la colonne orientale.

En admettant un tel déroulement des opérations, la colonne orientale fut nécessairement confrontée aux mêmes difficultés que la première : chars lourdement chargés, chevaux fatigués, réserves de flèches limitées. S'ils purent prolonger la bataille, ils n'en modifièrent pas le cours.

Les figurations des Reliefs permettent de bien comprendre la fin de l'engagement. Lourdemment chargés, les attelages n'avaient qu'une seule issue : fuir vers l'est jusqu'à l'Aïn Tannoûr. Harcelés par la charrerie égyptienne, ils longèrent ce cours d'eau vers le nord en tentant de se dégager. Sur l'autre rive, l'infanterie assistait impuissante à la déroute de sa charrerie. Il semble que celle-ci ait été finalement rejointe là où l'Aïn Tannoûr se jette dans l'Oronte [fig. 28]<sup>49</sup> car

*Wn~jn hm=f hr (r)d.t h3 p3 hrw n(y) n3 n(y) hr.w n(y.w) Ht3 hr hrzsn, m w' hr w', m h3 msh.w r p3 mw n(y) Jrnt.*

sa majesté fit en sorte que les hommes des ennemis de Hatti tombent sur leurs faces, l'un sur l'autre, comme lorsque les crocodiles plongent dans l'eau de l'Oronte.

Nombreux sont les combattants qui tentèrent de traverser à cet endroit et qui, ne sachant pas nager, se noyèrent [fig. 32].

<sup>49</sup> Bulletin : *KRI* II, 122, 11-123, 5 (§ 104-105).

À la fin de l'après-midi, le combat avait cessé, certaines unités regagnant encore le camp à la tombée de la nuit <sup>50</sup>.

### Victoire ou défaite ?

C'est la grande question. Ramsès aurait pu, le soir venu, paraphraser Pyrrhus qui, après les victoires d'Héraclée et d'Ausculum, s'exclama « Encore une autre victoire comme celle-là et je rentrerai seul en Épire ! ».

Mais la bataille de Qadech n'est pas une victoire égyptienne à la Pyrrhus parce que les Hittites furent nettement battus, quel que soit le registre de la bataille considéré ; ne serait-ce que parce que l'objectif ne fut pas atteint. C'est également le cas du point de vue des pertes, la balance semblant pencher nettement en faveur de Ramsès. Les Hittites laissèrent sur le champ de bataille une partie importante de leur charrierie. Les réserves de traits transportées par celle-ci n'étant pas illimitées, les pertes que les archers hittites montés sur les chars infligèrent aux Égyptiens durent être assez faibles. En outre, il ne faut pas oublier que le voltigeur, ce « troisième homme », est d'abord et avant tout un fantassin ; il est probable que la plupart d'entre eux y laissèrent la vie. L'infanterie de Mouwatalli fut donc également affectée. Côté égyptien, l'essentiel des pertes correspond aux hommes de la division de Rê surpris lors du franchissement du gué par la charrierie hittite. Ces hommes étaient peu nombreux ; quelques dizaines. C'est probablement dans le camp de la division d'Amon que les pertes furent les plus lourdes mais ce combat dura peu de temps. Enfin, lors de la bataille de chars qui s'ensuivit, les Égyptiens, parce qu'ils étaient plus nombreux et leurs réserves de munitions abondantes, prirent le dessus.

On ajoutera à cela le fait que, la charrierie étant une arme d'élite – donc commandée par des hauts-gradés – et la seule arme hittite engagée pour atteindre l'objectif, un certain nombre de personnages importants y laissèrent la vie ou furent sur le point de la laisser. Les Reliefs consignent leurs nom et rang ; on trouve ainsi deux frères de Mouwatalli <sup>51</sup> et différents commandants d'unités <sup>52</sup>.

La victoire laissa un goût amer à Ramsès. L'impact psychologique que produisit sur lui et sur ses proches le fait d'avoir été à portée de main de l'ennemi fut probablement désastreux. Les nombreuses versions du Poème le prouvent suffisamment. En outre, le fait que, pendant longtemps, l'initiative se trouva dans le camp hittite eut des conséquences négatives sur le moral des combattants égyptiens. Au point que l'historien n'a cessé de se demander si, au fond, Qadech n'avait pas été une victoire hittite travestie en défaite.

Cependant, la victoire égyptienne ne fut pas décisive. Il y eut victoire simplement parce que les Hittites ne purent atteindre leur objectif. Or, le but premier d'une bataille reste la destruction de l'ennemi, ce qui n'a pas été le cas. En outre, il faut distinguer « bataille » et « campagne », les objectifs de la première n'étant que des objectifs intermédiaires de la seconde, permettant – mais ce n'est pas toujours le cas – la réalisation de l'objectif final. Atteindre l'Amourrou dans les conditions qui se présentaient après la bataille devenait une gageure car, même victorieuse, l'armée égyptienne était affaiblie et très – trop – éloignée de ses bases (1 000 km). Les derniers soupçons d'optimisme qui pouvaient encore subsister

<sup>50</sup> Poème : *KRI* II, 73, 1-10 (§ 229-230).

<sup>51</sup> *KRI* II, 137, 2-8 (§ 23-24).

<sup>52</sup> *Ibid.*, § 25-40.

furent balayés par le choc psychologique considérable, le traumatisme, occasionné par ce à quoi Ramsès avait échappé. L'état-major décida, par conséquent, de faire demi-tour et de rentrer en Égypte. Bentéchina, abandonné par ses alliés, fut déposé et exilé ; et l'Amourrou réoccupé par les Hittites. Il est, dans ces conditions, difficile de ne pas admettre que la campagne de l'an 5 de Ramsès II fut un échec complet.

## Conclusion

**S**I LA BATAILLE DE QADECH a tellement retenu l'attention des commentateurs, c'est, d'abord et avant tout, parce qu'elle n'est pas une bataille conventionnelle. Il n'y eut pas de déploiement préalable et cohérent des deux armées sur le champ de bataille. Qadech ne saurait être considérée comme un équivalent plus ancien de la bataille de Cannes, véritable cas d'école, au cours de laquelle, en 216 av. J.-C., Hannibal écrasa les légions de Paul-Émile et de Varron.

La progression de l'armée égyptienne dans la Béquaa est le fruit d'un plan soigneusement préparé et mis en œuvre par l'état-major hittite. Car cette région, véritable couloir sans issues latérales et dont l'issue septentrionale, la « trouée de Homs », est difficile à emprunter, à moins d'accepter, devant l'éventualité d'un piège, de faire demi-tour, est la moins favorable aux Égyptiens. Le plan consistait à persuader l'état-major égyptien qu'à la nouvelle de l'entrée en guerre de Pharaon, l'armée hittite s'était retirée loin vers le nord, vers la région d'Alep. La mise en place de ce piège constitue la dimension stratégique du plan hittite. Restait à profiter tactiquement de la situation, en livrant bataille dans les conditions les plus favorables.

De ce point de vue également, les Hittites arrêtèrent un plan original, non conventionnel, dont la réalisation – fondée sur les critères inhabituels de « surprise » et de « vitesse d'exécution » – surprit indiscutablement les Égyptiens. Le jour le plus long de la campagne de l'an 5 fut ce 9<sup>e</sup> jour du 3<sup>e</sup> mois de la saison *Chémou*. Les soldats de Ramsès II ne se doutaient pas, en prenant la route au petit matin, qu'ils allaient combattre jusqu'à la tombée de la nuit. Dès les premiers instants de la bataille, cédant à la panique et submergés par les premières vagues de la charrerie hittite, ils perdirent l'initiative. L'irruption des chars dans le camp de Ramsès et l'attaque des « voltigeurs », transportés par ces mêmes chars, placèrent le roi à portée de main de l'ennemi. Et, pourtant, alors que tout semblait perdu, l'initiative changea brusquement de camp.

Ce retournement de situation, alors que le roi combattait seul ou presque, fut interprété par ce dernier comme l'intervention de la providence divine, plus précisément d'Amon, dieu tutélaire de sa principale division. En réalité, l'intervention de la grand-garde, d'abord déployée vers le nord puis revenant vers le camp au moment opportun, fut tout aussi efficace.

On peut, cependant, s'interroger sur les raisons de l'effondrement des Hittites. Ils échouèrent essentiellement pour deux raisons. La première est un plan consistant à n'engager que la charrerie, loin du reste de l'armée. Ce plan n'est à l'évidence adapté qu'au seul objectif retenu. Il n'y a pas de solution de rechange possible, encore une fois parce que l'infanterie, trop éloignée du champ de bataille, n'avait ni le temps ni la possibilité de se déployer convenablement, en raison de la présence de l'Aïn Tannoûr. La deuxième raison est une prise de risque considérable, étant donnée la conception tactique de l'opération, avec des effectifs insuffisants malgré l'engagement d'une masse importante de chars. L'efficacité de cette

masse fut annulée par la configuration géographique du terrain qui exigeait le franchissement du gué au « sud de Qadech ». Pour conserver l'effet de surprise, les Hittites devaient attaquer immédiatement, avec les premiers chars ayant traversé l'Aïn Tannoûr, alors même que l'objectif – Ramsès – se trouvait au cœur du dispositif égyptien.

Tous les choix effectués par les Hittites pour disposer des meilleures chances d'atteindre leur objectif se retournèrent contre eux lorsqu'ils ne disposèrent plus ni de l'effet de surprise ni de l'initiative. Ces décisions, que l'on peut qualifier d'innovantes, devinrent autant de handicaps : petits effectifs de l'attaque initiale incapables de résister aux *Néârin* et à la division d'Amon se reprenant ; attelages fatigués par la rapidité d'exécution du grand mouvement tournant et par la présence du troisième homme, trop lents pour fuir devant les chars égyptiens plus rapides et plus légers ; réserves de flèches épuisées au moment où les Égyptiens s'emparent de l'initiative. On ajoutera à cela une composition de la troupe très hétérogène et, par conséquent, ne disposant pas d'un « esprit de corps » à la hauteur de celui des Égyptiens.

Côté égyptien, on doit souligner que, malgré ces difficultés, malgré l'effet de surprise et l'initiative se trouvant dans le camp hittite, malgré l'engagement d'une seule division à laquelle il faut ajouter quelques éléments de la division de Rê, la situation fut sauvée par l'application des procédures réglementaires, comme en témoigne le déploiement de la grand-garde et le retour des *Néârin* au moment crucial.

Comment, dans ces conditions, les Hittites auraient-ils pu vaincre l'armée égyptienne au complet, une armée égyptienne qui n'aurait pas été surprise et qui aurait pris le temps de se déployer ? On voit bien que la grande armée de l'époque était indiscutablement l'armée égyptienne. Cependant, malgré cette supériorité militaire, il n'en reste pas moins que la campagne de l'an 5 de Ramsès II fut un échec indiscutable. Et tout le paradoxe de cette confrontation se trouve là : la seule bataille livrée au cours de la campagne fut remportée par le vaincu.

## Annexe

### *Qadech ou Qadech l'ancienne ?*

**I**L DEVIENT NÉCESSAIRE de se pencher sur un problème qui a fait couler beaucoup d'encre. Le texte du Bulletin et du Poème mentionne en fait deux lieux distincts : Qadech (*Qdš*) et Qadech l'ancienne (*Qdš tš js(w).t*) ; ce dernier site, alors abandonné et en ruine, correspondant probablement à l'actuelle Sefinet Nuh <sup>1</sup> [fig. 27], située à 3 km au nord-nord-est de Qadech. C'est le cas notamment lorsque les deux espions hittites, faits prisonniers juste avant la bataille, « avouent » à Ramsès que l'armée de Mouwatalli se tient cachée derrière *Qadech l'ancienne* <sup>2</sup>. Cette même information est rapportée quelques instants plus tard par le roi à son état-major <sup>3</sup>. En outre, lorsque, quelques heures auparavant, Pharaon avait rencontré les deux Bédouins Chasous, non loin de Chabtouna, et que ceux-ci lui avaient communiqué l'information selon laquelle les Hittites se trouvaient « dans la région d'Alep, au nord de Tounip », le texte du Bulletin ajoute que cette information est mensongère car l'armée de Mouwatalli se tient derrière *Qadech l'ancienne* <sup>4</sup>.

Or, le texte du Poème, qui ne mentionne pas ces deux épisodes, stipule clairement que les Hittites sont cachés au nord-est de *Qadech* <sup>5</sup> – et non de *Qadech l'ancienne* –, voire simplement « derrière » *Qadech* ou la « ville de *Qadech* » selon les versions <sup>6</sup>. Il indique enfin que ces mêmes Hittites surgissent, au moment de l'attaque, du « sud de *Qadech* » <sup>7</sup>. Il semble donc y avoir contradiction entre le Bulletin et le Poème.

Dernière remarque à ce sujet : lorsque l'attaque est déclenchée, le Bulletin ne mentionne plus *Qadech l'ancienne*, mais le « sud de *Qadech* » <sup>8</sup> où se trouve un gué que les Hittites se préparent à franchir. Cette mention n'apporte en fait aucune précision. Car ce gué, qui n'est pas mentionné dans le Poème, peut se situer soit sur l'Oronte si l'on fait venir les Hittites de *Qadech l'ancienne*, soit sur l'Aïn Tannoûr si on les fait venir de *Qadech* [fig. 27-28].

Si les auteurs s'accordent sur le site de la bataille, à proximité de *Qadech*, ce n'est pas le cas pour ce qui est du lieu ayant caché l'armée hittite. Pour certains, il ne peut s'agir que de *Qadech l'ancienne*, pour d'autres de *Qadech* <sup>9</sup>.

---

<sup>1</sup> Cf. P. GRANDET, *Les pharaons du Nouvel Empire*, p. 212, n. 375.

<sup>2</sup> Bulletin : *KRI* II, 112 (§ 50).

<sup>3</sup> Bulletin : *KRI* II, 115 (§ 64). Cf., également, *supra*, p. 36-37.

<sup>4</sup> Bulletin : *KRI* II, 108 (§ 26).

<sup>5</sup> Poème : *KRI* II, 21 (§ 55).

<sup>6</sup> Poème : *KRI* II, 26 (§ 70).

<sup>7</sup> Poème : *KRI* II, 26 (§ 71).

<sup>8</sup> *KRI* II, 118 (§ 78).

<sup>9</sup> *KRITANC* II, p. 16-17, et p. 44-45.

L'analyse doit se faire à deux niveaux : sur un plan tactique et sur un plan philologique. D'un point de vue strictement tactique, il est évident que le mouvement tournant de la charrerie hittite n'a pu partir de *Qadech l'ancienne*. Car il est évident que les Égyptiens n'auraient pas manqué d'apercevoir la colonne ennemie, les Hittites perdant du même coup l'effet de surprise – clef de la réussite de leur plan –, tout en fatiguant inutilement leurs chevaux, condamnés à tracter, sur une distance plus longue, des véhicules lourdement chargés, en raison de la présence du « troisième homme ». Des solutions permettant de concilier les deux informations ont également été proposées. Les chars, pour conserver l'effet de surprise, auraient été placés derrière *Qadech* ; l'infanterie, moins utile, derrière *Qadech l'ancienne*. Cette solution est au plan tactique difficilement acceptable. Comment admettre, en effet, que les forces les plus lentes de l'armée hittite – l'infanterie – aient été situées à l'endroit le plus éloigné du champ de bataille ? Pourquoi l'état-major hittite aurait-il procédé à une division inutile de ses forces alors que tout général sait que, dès les premiers instants du combat, les événements ne suivent plus le cours prévu et que toutes les forces doivent être *immédiatement* disponibles pour pallier aux difficultés qui pourraient survenir ? En revanche, il n'est peut-être pas nécessaire de considérer que l'une de ces deux mentions est fautive. Il est possible en effet qu'en se rapprochant de *Qadech*, les troupes hittites aient été cantonnées pendant un certain temps dans un endroit abandonné – par exemple *Qadech l'ancienne* – pour essayer d'éviter que l'information du retour hittite ne se répande et ne parvienne à l'état-major égyptien.

Comment, dans ces conditions, analyser les différentes mentions de *Qadech* et de *Qadech l'ancienne* dans le Poème et le Bulletin ? Rappelons à nouveau que, dans le Poème, il n'est question que de *Qadech*. Ce constat laisse entendre que c'est la description de l'intervention des Chasous et des deux éclaireurs hittites prisonniers qui incite l'auteur de Bulletin à jouer sur l'ambiguïté *Qadech / Qadech l'ancienne*. Or, les analystes ont toujours considéré le discours des deux éclaireurs prisonniers comme *vrai*, alors qu'à l'évidence, comme les Chasous qui s'étaient déjà présentés à Ramsès, *ils mentent*. D'une certaine manière, c'est aussi l'image des Hittites que les auteurs de ces textes désirent véhiculer. En outre, la présence des deux éclaireurs à proximité du camp égyptien prouve que l'armée hittite n'était pas très éloignée, ils ne pouvaient donc plus continuer à affirmer qu'elle « se trouve dans le pays d'Alep, au nord de Tounip ». Ils choisirent donc de tromper le roi, en affirmant sournoisement qu'elle se cachait derrière *Qadech* – ce qui est vrai – *l'ancienne* – ce qui est faux.

Par conséquent, si l'on part du principe que la première mention de *Qadech l'ancienne* – celle où l'auteur du Bulletin commente la fautive information des deux Chasous en précisant que les Hittites se tiennent cachés derrière *Qadech l'ancienne* – est une erreur à corriger en *Qadech*, le reste des deux textes s'explique aisément si l'on admet que les deux éclaireurs prisonniers mentent. Dans ce cas, la reconstruction est simple : faits prisonniers, les deux éclaireurs, qui ne sont plus en mesure de faire croire que les Hittites se trouvent dans la région d'Alep, décident de mentir à nouveau en fournissant une information fautive mais crédible, selon laquelle ceux-ci se trouveraient derrière *Qadech l'ancienne*. Par la suite, les textes décrivant le début du combat ne mentionnent plus *Qadech l'ancienne* mais, logiquement, *Qadech* puisque c'est de là que part l'attaque.

Une telle analyse se fonde sur une mention – la première de *Qadech l'ancienne* – qu'il est nécessaire de considérer comme une erreur de l'auteur du Bulletin. Idée difficile à admettre, d'autant que l'auteur du Poème ne la commet pas. Cependant, quand on relit dans son ensemble le texte du Bulletin, qui décrit avec précision l'intervention des deux Chasous et des

deux éclaireurs prisonniers, il apparaît clairement que Ramsès *a été grossièrement trompé par leur nouveau mensonge* ; erreur inadmissible ainsi que le montre le déroulement ultérieur de la bataille. Peut-on accepter que Pharaon puisse se tromper à ce point, lui qui a été choisi par les dieux pour régner sur l'Égypte ? À partir du moment où l'on répond par la négative, le seul moyen de « détourner l'attention » du lecteur consiste à compléter la première mention de *Qdš* par *tj js(w).t*, comme si les deux éclaireurs prisonniers avaient dit la vérité. À partir de là, les autres allusions à *Qadech* ne contredisent pas les informations des deux prisonniers puisque le gué « au sud de *Qadech* » peut être considéré, on l'a vu, soit comme un gué sur l'Oronte, soit comme un gué sur l'Aïn Tannoûr.

On le voit bien, la vérité est difficile à cacher. Et toute l'ambiguïté de ces textes réside dans le fait que – malgré la victoire finale – il est malaisé de masquer que l'état-major égyptien et Ramsès se sont laissés surprendre. Or, plus le texte apporte de précisions – et c'est le cas du Bulletin – et plus il devient ardu de camoufler la supériorité des Hittites au cours des phases préliminaires de la bataille, d'où la nécessité de « tricher » en ajoutant, après la première mention de *Qadech*, l'épithète *tj js(w).t*. À partir de là, un lecteur non averti du Bulletin assiste simplement à une bataille au cours de laquelle les Hittites prennent d'abord l'avantage. Dans un deuxième temps, grâce à son courage et au soutien d'Amon, Pharaon retourne la situation et finit par remporter la victoire. Et, par le jeu de cette simple correction, les difficultés égyptiennes ne peuvent plus apparaître comme dues à l'impéritie de Ramsès mais simplement comme le fruit des hasards de l'histoire.

Remarquons au passage qu'il aura suffi d'une seule correction pour cacher l'erreur de Pharaon et cela dans une partie du texte où il est question d'autre chose. On ne peut que souligner la subtilité et le talent de l'auteur du Bulletin.





Fig. 1. Section de fantassins (XI<sup>e</sup> dynastie) (d'après M. Saleh, H. Sourouzian, *Catalogue officiel du Musée égyptien du Caire*, Mayence, 1987, p. 73).



Fig. 2. Section d'archers nubiens (XI<sup>e</sup> dynastie) (d'après *ibid.*, p. 72).



Fig. 3. Les *N'rn* approchant du camp de la division d'Amon, Louqsor (d'après W. Wreszinski, *Atlas zur altaegyptischen Kulturgeschichte II*, Leipzig, 1935, pl. 64).

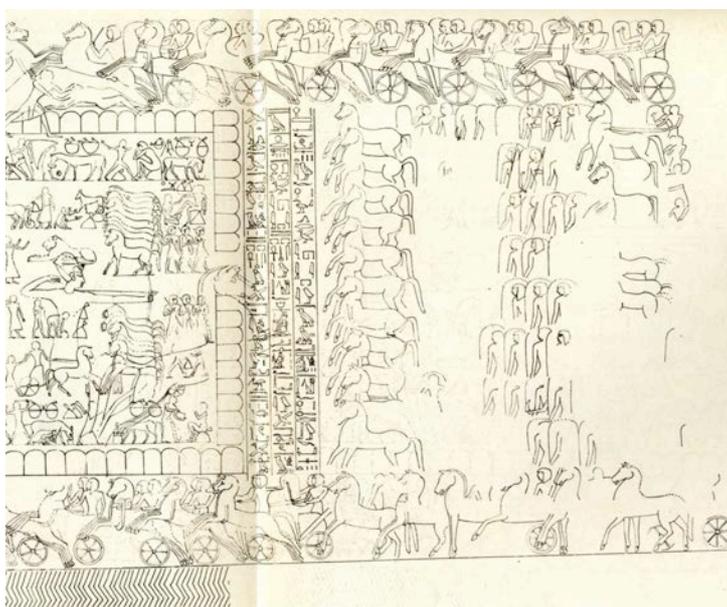


Fig. 4. Les *N'rn* approchant du camp de la division d'Amon, Louqsor (d'après *ibid.*, pl. 82).

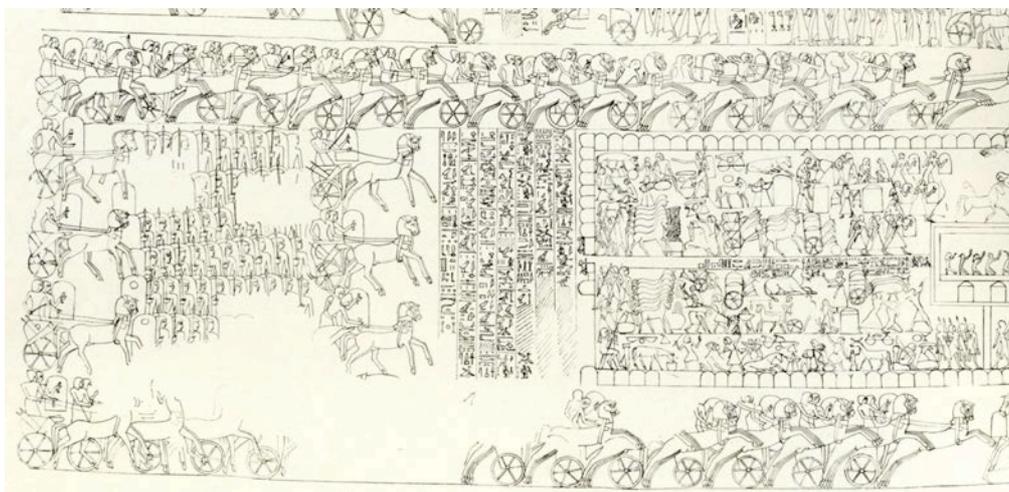


Fig. 5. Les *N'rn* approchant du camp de la division d'Amon, Abou Simbel (d'après *ibid.*, pl. 170).

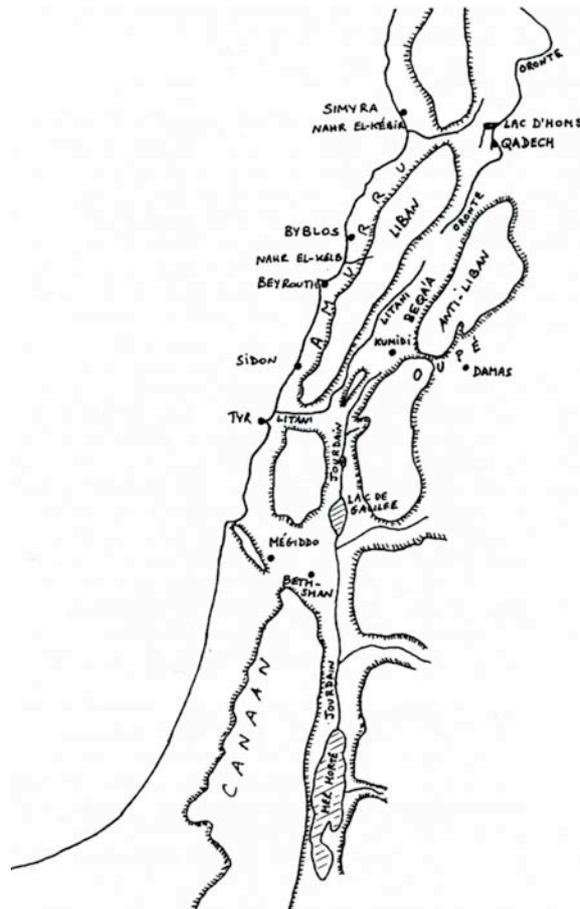


Fig. 6. Carte du couloir syro-palestinien (cf. Cl. Obsomer, « Récits et images de la bataille de Qadech », dans L. van Ypersele (éd.), *Imaginaires de guerre, Transversalités 3*, Louvain-la-Neuve, 2003, p. 352, fig. 6).



Fig. 7. Section d'archers nubiens (XI<sup>e</sup> dynastie) (d'après Fr. Tiradritti (éd.), *Trésors d'Égypte*, Paris, 1999, p. 109).



Fig. 8. Les deux archers de droite préparent leurs arcs, devant chacun d'eux deux paquets de flèches disposés verticalement. Les trois du milieu portent chacun un paquet de flèches (d'après P.E. Newberry, *Beni Hasan II*, Londres, 1894, pl. V).

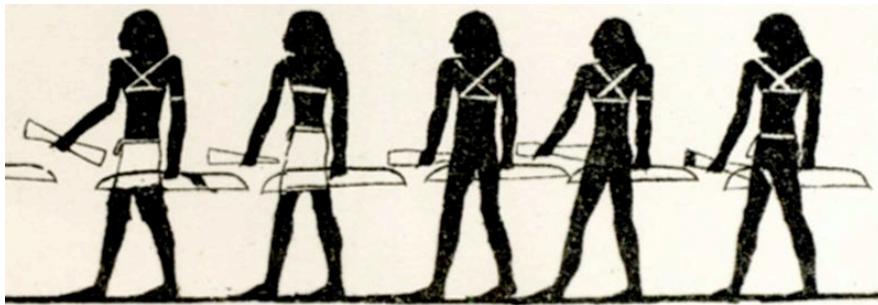


Fig. 9. Groupe d'archers portant chacun un paquet de flèches (d'après *ibid.*, pl. XV).

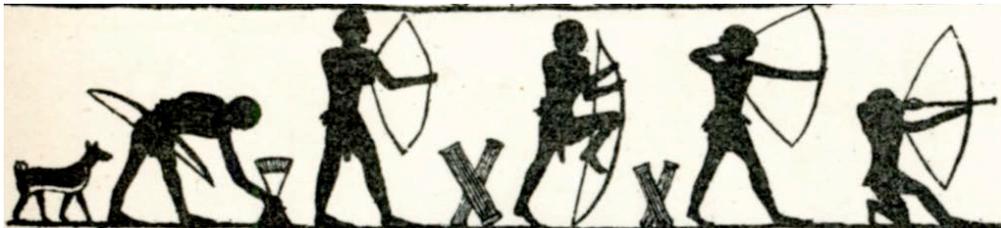


Fig. 10. Groupe d'archers posant ou ayant posé verticalement leur paquet de flèches devant eux (d'après *ibid.*, pl. XV).

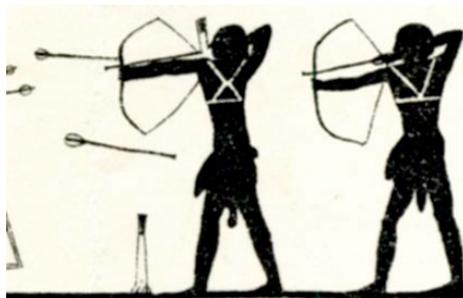


Fig. 11. L'archer de gauche a posé ses flèches verticalement devant lui (d'après *ibid.*, pl. XV).

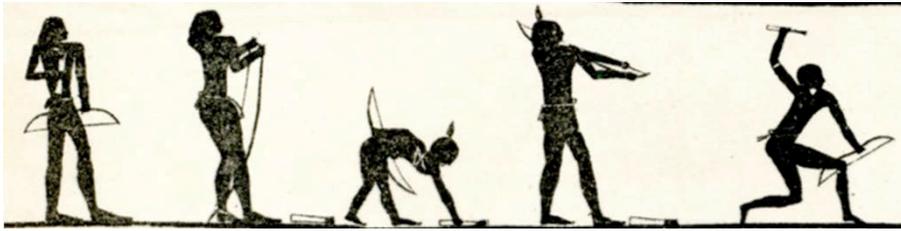


Fig. 12. Les archers ont posé leur paquet de flèches devant eux (d'après *ibid.*, pl. XV).

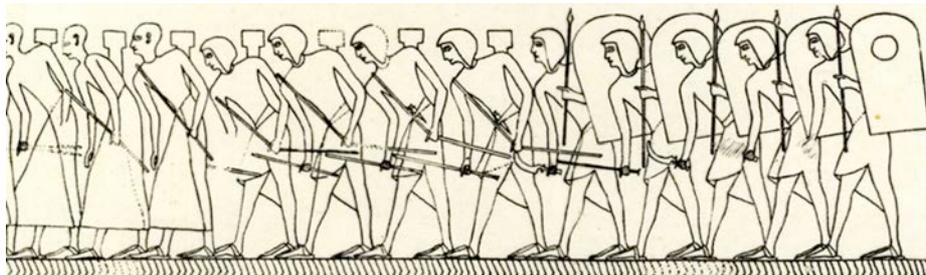


Fig. 13. Archers avec carquois (Ramsès II) (d'après W. Wreszinski, *op. cit.*, pl. 70).

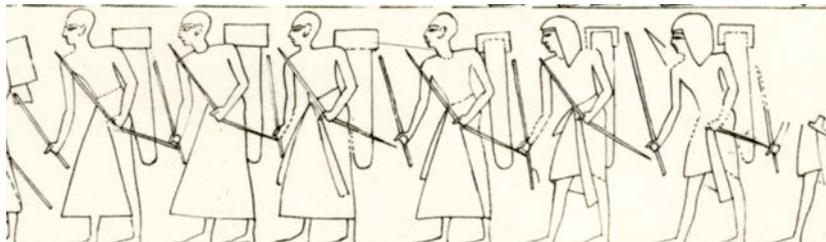


Fig. 14. Archers transportant des carquois de grandes dimensions (Ramsès III) (d'après *ibid.*, pl. 62a).

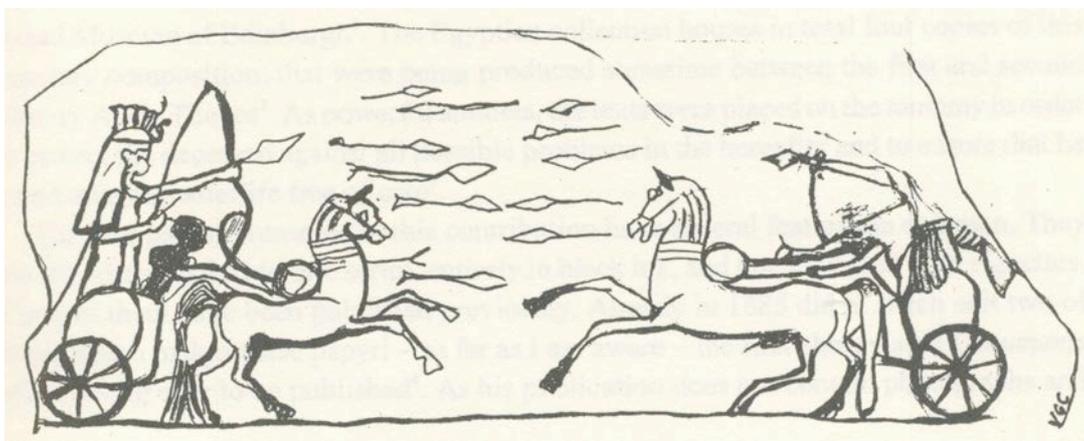


Fig. 15. Deux chars au combat (dessin de V.G. Callender, d'après *ead.*, *SAK* 32, 2004, p. 103, fig. 3).

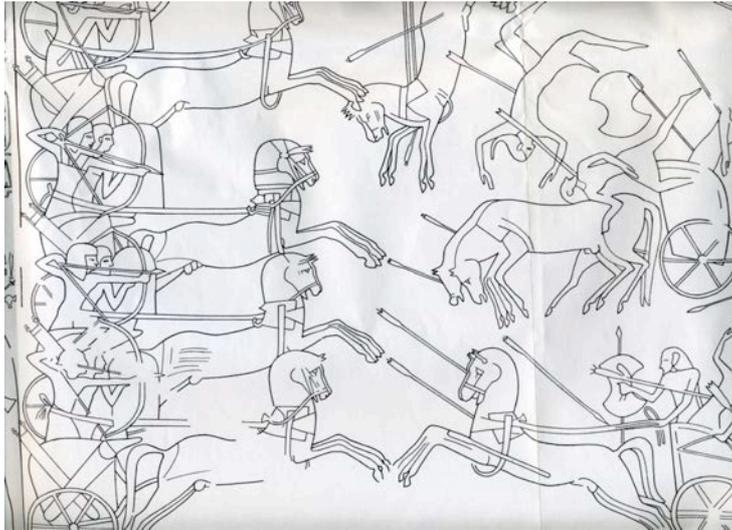


Fig. 16. Deux groupes de chars, l'un égyptien, l'autre hittite, s'affrontent (d'après Chr. Desroches Noblecourt, S. Donadoni, E. Edel, *Grand temple d'Abou Simbel. La bataille de Qadech*, CEDEA, Le Caire, 1971, grande planche).

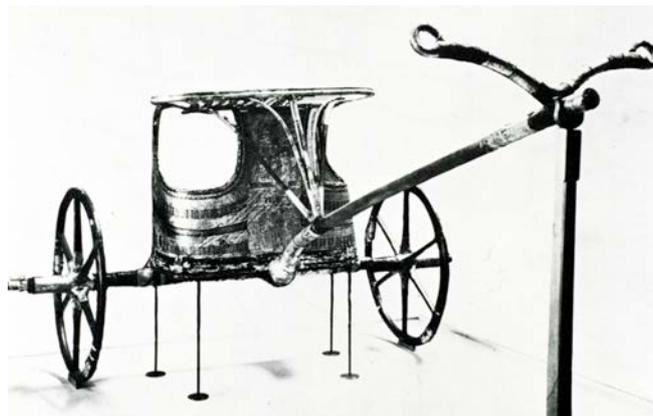


Fig. 17. Le char A1 de Toutânkhamon (Musée du Caire) (d'après M.A. Littauer, J.H. Crowell, *Chariots and Related Equipment from the Tomb of Tutankhamun*, TTSO 8, Oxford, 1985, pl. VIII).

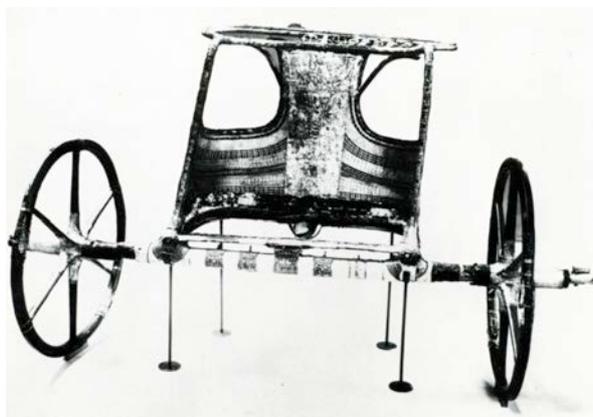


Fig. 18. Le char A1 de Toutânkhamon (Musée du Caire) (d'après *ibid.*, pl. VIII).



Fig. 19. Toutânkhamon « charge » une unité de fantassins nubiens (d'après Fr. Tiradritti [éd.], *op. cit.*, p. 109).

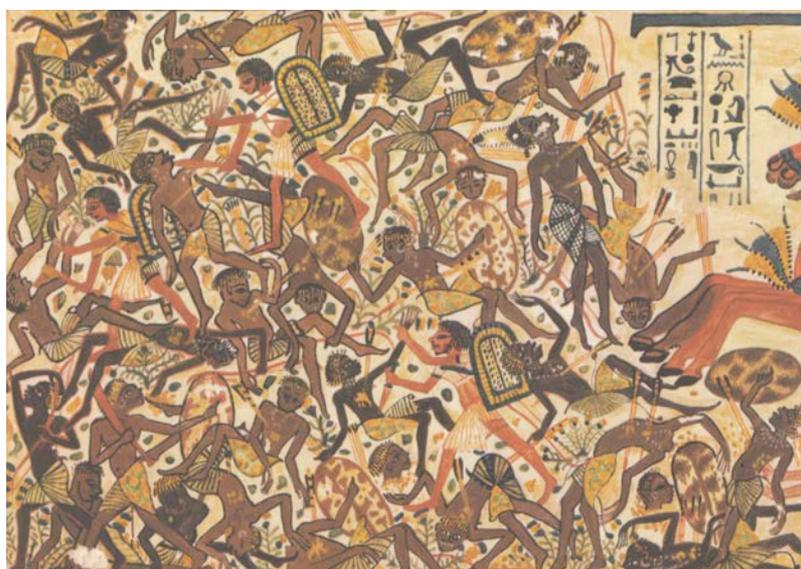


Fig. 20. Détail de la scène précédente (d'après A.H. Gardiner, N.M. Davies, *Tutankhamun's Painted Box*, Oxford, 1962, II).



Fig. 21. Toutânkhamon charge une unité de chars asiatiques (d'après T.G.H. James, *Toutankhamon*, Paris, 2000, p. 292-293).



Fig. 22. Détail de la scène précédente (d'après A.H. Gardiner, N.M. Davies, *op. cit.*, Oxford, 1962, I).

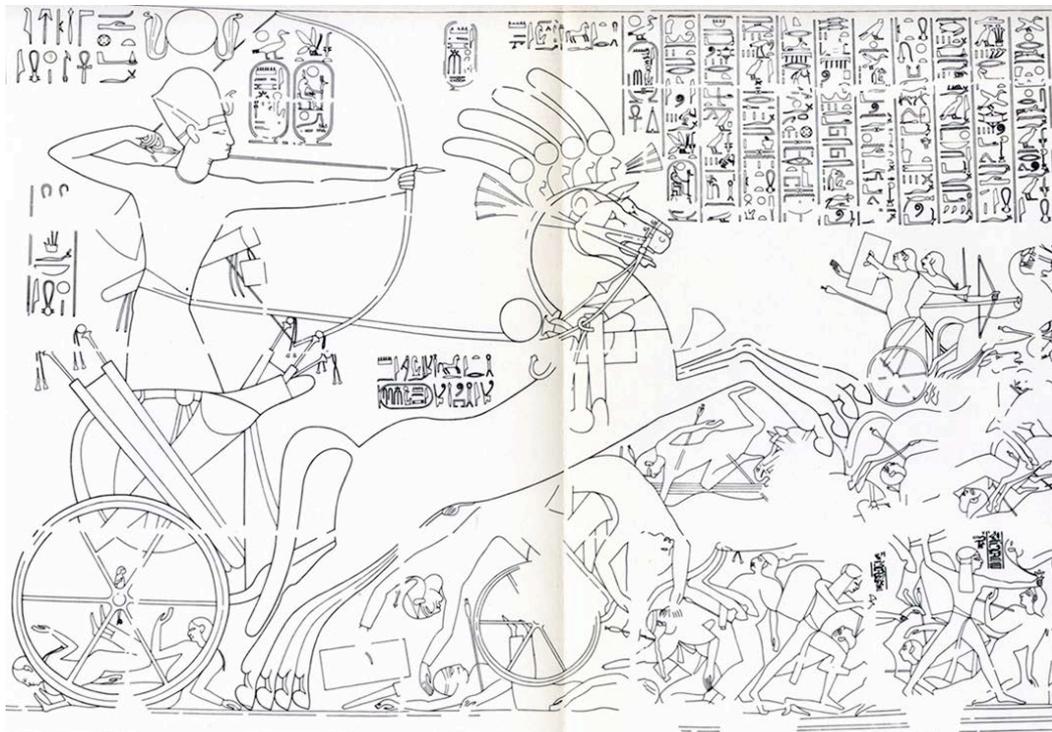


Fig. 23. Ramsès II à la bataille de Dapur (d'après A.A.-H. Youssef, Chr. Leblanc, M. Maher, *Le Ramesseum IV*, CEDAE, Le Caire, 1977, pl. XVII).

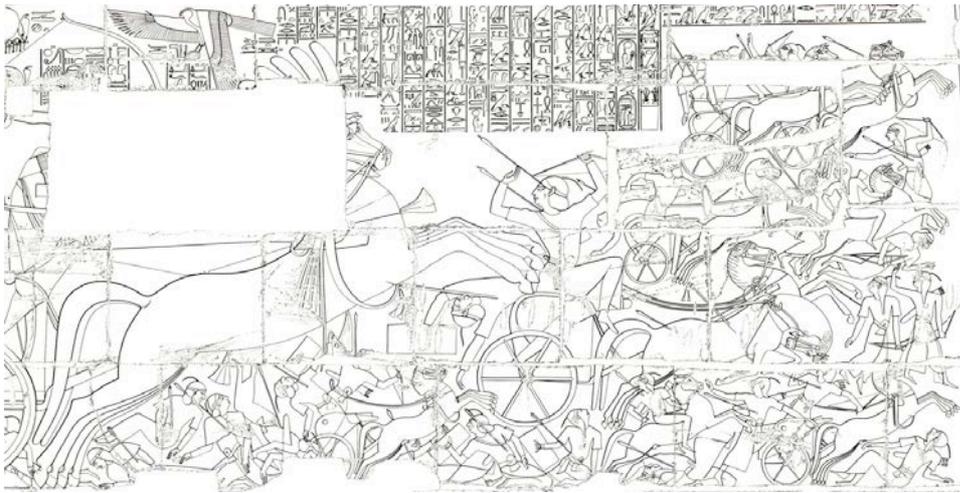


Fig. 24. Séthý I<sup>er</sup> affrontant des chars hittites (d'après EPIGRAPHIC SURVEY, *The Battle Reliefs of King Sety I*, pl. 33).

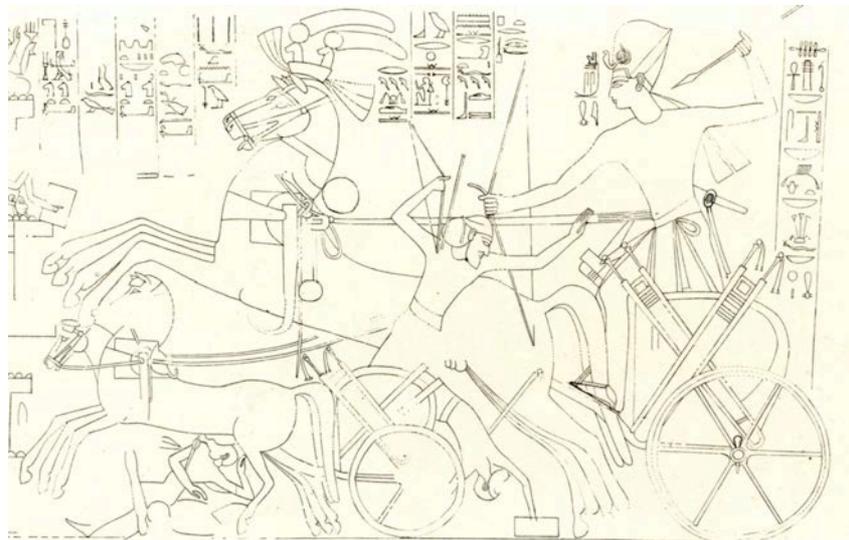


Fig. 25. Ramsès II combattant (d'après W. Wreszinski, *op. cit.*, pl. 56).

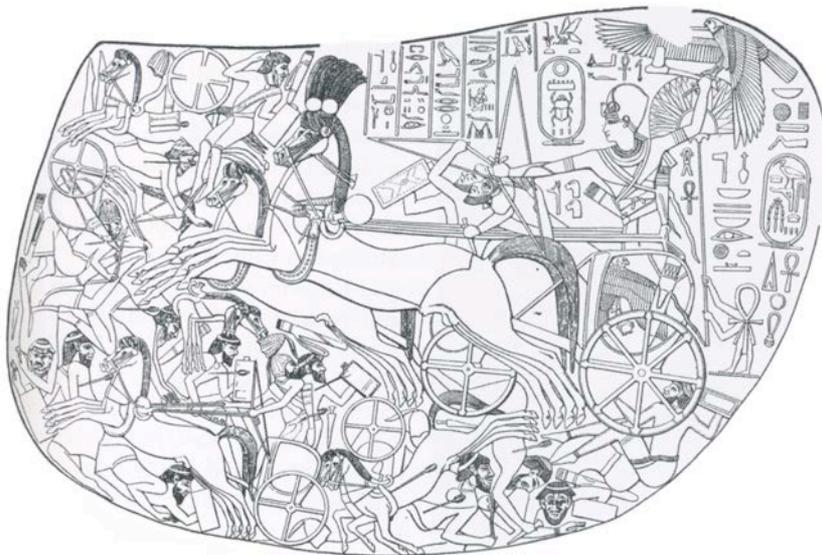


Fig. 26. Thoutmosis IV combattant (dessin de H. Carter, d'après R.B. Partridge, *Fighting Pharaohs*, p. 219, fig. 285).





Fig. 28. La zone de Qadech ; Nahr el-Âsi = Oronte (d'après S. Yeivin, *JNES* 9, 1950, p. 104, fig. 1).

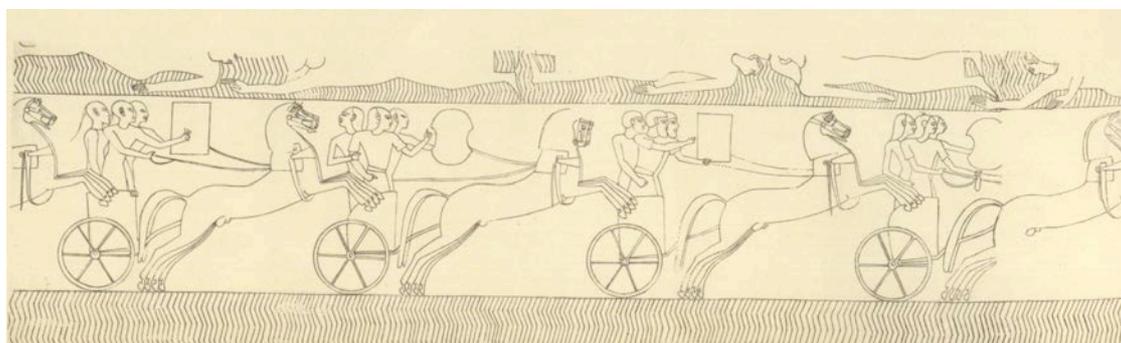


Fig. 29. Chars Hittites montés par 3 personnes à Qadech ; Abydos (d'après E. Wreszinski, *op. cit.*, pl. 21).

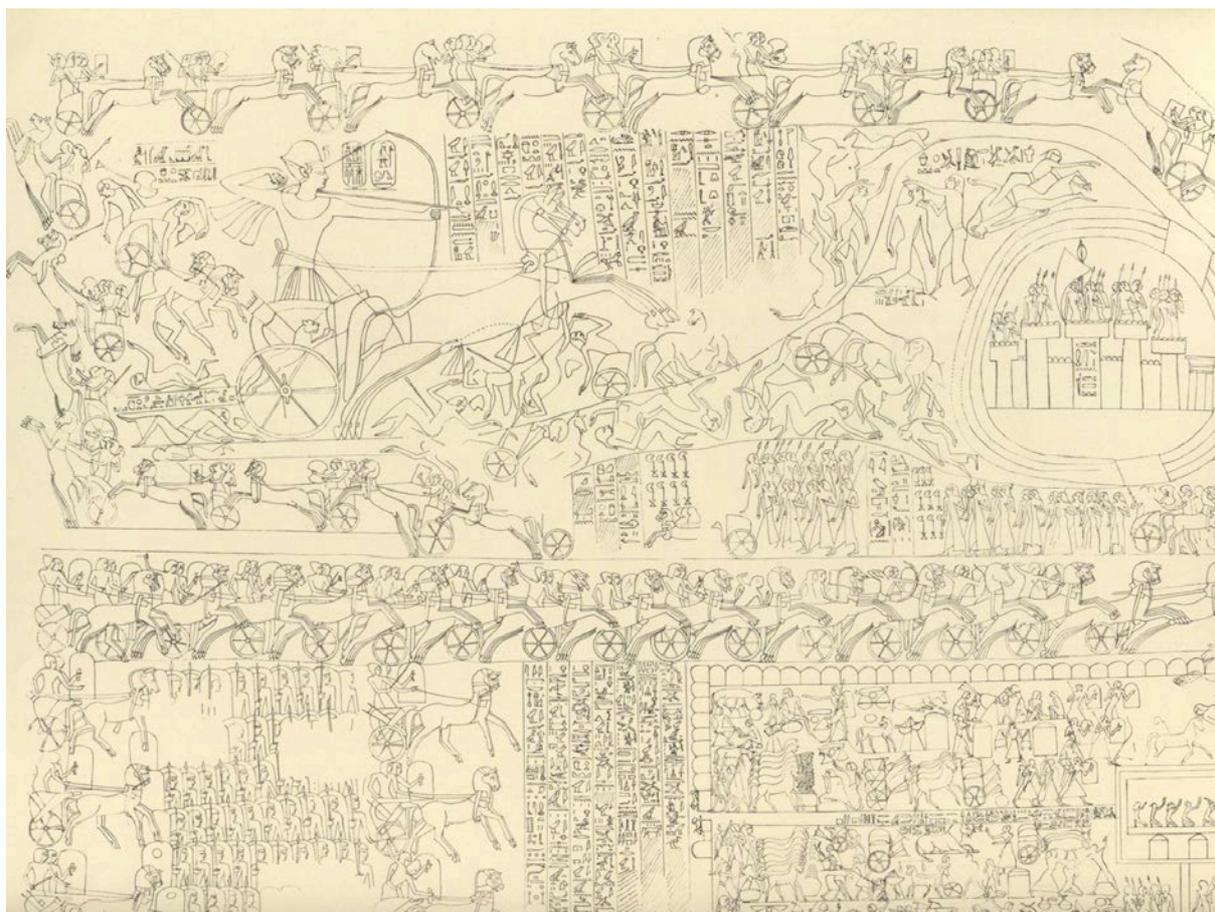


Fig. 30. Une longue colonne de chars montés par 3 soldats sépare le registre du haut de celui du bas ; Abou Simbel (d'après *ibid.*, pl. 170).



Fig. 31. Les chars hittites à proximité de l'infanterie au repos ; Abydos (d'après *ibid.*, pl. 84).

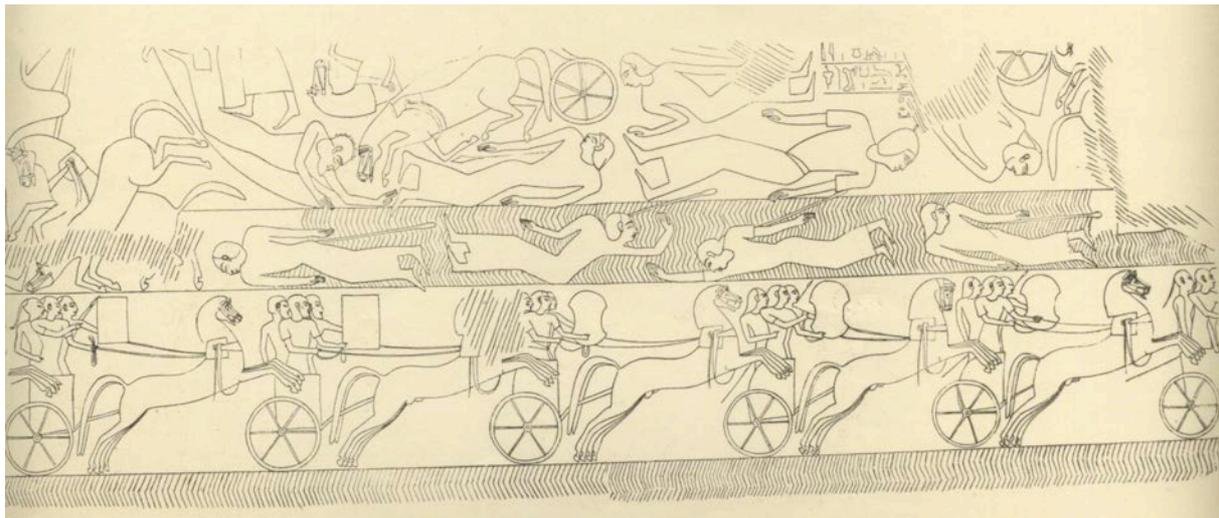


Fig. 32. Les Hittites se noyant dans l'Oronte ; Abydos (d'après *ibid.*, pl. 21a).

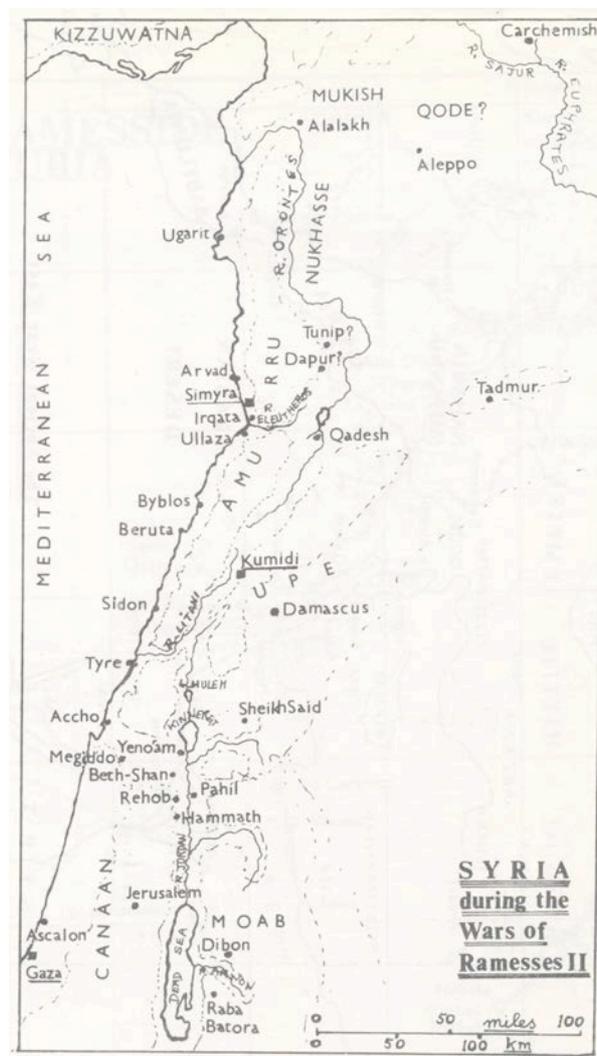


Fig. 33 (d'après K.A. Kitchen, *Pharaoh Triumphant*, Warminster, 1982, p. 264).



## Bibliographie

- ALLEN (J.P.), *The Art of Medicine in Ancient Egypt*, New York, New Haven, Londres, 2006.
- AUBERT (J.-F.), AUBERT (L.), *Statuettes égyptiennes, chaouabtis et ouchebtis*, Paris, 1974.
- BAINES (J.), « The Stela Stela of Khusobek: Private and Royal Military Narrative and Values », dans *Festschrift G. Fecht*, *ÄAT* 12, 1987, p. 43-61.
- BEINLICH (H.), « Das Iteru-Maß nach “Buch vom Fayum” », *MDAIK* 43, 1987, p. 1-5.
- BIETAK (M.) « Zu den Nubischen Bogenschützen aus Assiut », dans *Mélanges Gamal Eddin Mokhtar I*, *BiEtud* 97, Le Caire, 1985, p. 87-97.
- BLACKMAN (A.M.) *Middle-Egyptian Stories*, *BiAeg* 2, Bruxelles, 1932.
- BONNET (H.), *Die Waffen der Völker des alten Orients*, Leipzig, 1926.
- BORDREUIL (P.), BRIQUEL CHATONNET (Fr.), GUBEL (E.), « Bulletin d'antiquités archéologiques du Levant inédites ou méconnues. Baalim VII », *Syria* 76, 1999, p. 237-280.
- BREASTED (J.H.), *Ancient Record of Egypt III*, Chicago, 1906.
- BRIQUEL CHATONNET (Fr.), BORDREUIL (P.), GUBEL (E.), « Bulletin d'antiquités archéologiques du Levant inédites ou méconnues. Baalim VII », *Syria* 76, 1999, p. 237-280.
- BURNE (Major A.H.), « Some Notes on the Battle of Kadesh », *JEA* 7, 1921, p. 191-195.
- CALLENDER (V.G.), « Queen Tausret and the End of Dynasty 19 », *SAK* 32, 2004, p. 81-104
- CAMINOS (R.A.), *Late-Egyptian Miscellanies*, Londres, 1954.
- CAMINOS (R.A.), « The Nitocris Adoption Stela », *JEA* 50, 1964, p. 71-101.
- ČERNÝ (J.), *A Community of Workmen at Thebes in the Ramesside Period*, *BiEtud* 50, Le Caire, 1973 (2<sup>e</sup> éd., 2001, et réimpr. 2004).
- CHEVEREAU (P.-M.), *Prosopographie des cadres militaires égyptiens au Nouvel Empire*, Antony, 1994.
- CHRISTOPHE (L.), « La stèle de l'an III de Ramsès IV au Ouâdi Hammâmât (n° 12) », *BIFAO* 48, 1949, p. 1-38.
- CLAUSEWITZ (C. VON), *De la guerre* (traduit de l'allemand et présenté par N. Waquet), Paris, 2006.
- COLLIER (M.), QUIRKE (St.), *The UCL Lahun Papyri: Accounts*, *BAR-IS* 1471, Oxford, 2006.

CROUWELL (J.H.), LITTAUER (M.A.), *Chariots and Related Equipment from the Tomb of Tutankhamun*, *TTSO* 8, Oxford, 1985.

DAVIES (N.M.), GARDINER (A.H.), *Tutankhamun's Painted Box*, Oxford, 1962.

De BACKER (F.), « Evolution of War Chariot Tactics in the Ancient Near East », *Ugarit Forschungen* 41, 2009, p. 29-45.

De BACKER (F.), « Evolution of the Scale Armour on the Ancient Near East, Aegean and Egypt: An Overview from the Origins to the Pre-Sargonids », *Res Antiquae* 8, 2011, p. 63-104.

DER MANUELIAN (P.), *Studies in the Reign of Amenophis II*, *HÄB* 26, Hildesheim, 1987.

DREWS (R.), *The End of the Bronze Age*, Princeton, 1993.

EL-SAYED (R.), « Piankhi, fils de Hérihor », *BIFAO* 78, 1978, p. 197-218.

EPIGRAPHIC SURVEY, *The Battle Reliefs of King Sety I, Reliefs and Inscriptions at Karnak* 4, *OIP* 107, Chicago, 1986.

FAULKNER (R.O.), « Egyptian Military Organization », *JEA* 39, 1953, p. 32-47.

FISCHER (H.G.), « The Nubian Mercenaries of Gebelein during the First Intermediate Period », *Kush* 9, 1961, p. 44-80.

FISCHER-ELFERT (H.W.), *Die satirische Streitschrift des Papyrus Anastasi I*, *KÄT*, Wiesbaden, 1983.

FISCHER-ELFERT (H.W.), *Die satirische Streitschrift des Papyrus Anastasi I.*, *ÄgAbh* 44, Wiesbaden, 1986.

GABOLDE (M.), « Astronomy and Chronology. Concerning P.J. Huber *JEH* 4, 2011, p. 172-227 » (à paraître).

GARDINER (A.H.), *Late-Egyptian Stories*, *BiAeg* 1, Bruxelles, 1932.

#### AEO I

GARDINER (A.H.), *Ancient Egyptian Onomastica I*, Oxford, 1947.

GARDINER (A.), *The Kadesh Inscriptions of Ramesses II*, Oxford, 1960.

GARDINER (A.H.), DAVIES (N.M.), *Tutankhamun's Painted Box*, Oxford, 1962.

GILBERT (G.Ph.), *Weapons, Warriors and Warfare in Early Egypt*, *BAR-IS* 1208, Oxford, 2004.

GOEDICKE (H.), « Considerations on the Battle of Kadesh », *JEA* 52, 1966, p. 71-80.

GOEDICKE (H.), « The "Battle of Kadesh": A Reassessment », dans H. Goedicke (éd.), *Perspectives on the Battle of Kadesh*, Baltimore, 1985, p. 77-121.

GOEDICKE (H.), « Khu-u-Sobek's Fight in Asia », *Ägypten und Levanten* 7, 1998, p. 33-37.

GRANDET (P.), *Les pharaons du Nouvel Empire : une pensée stratégique (1550-1069 avant J.-C.)*, s. I., 2008.

GRIMAL (N.-C.), *La stèle triomphale de Pi('ankh)y au musée du Caire*, MIFAO 105, Le Caire, 1981.

GUBEL (E.), BORDREUIL (P.), BRIQUEL CHATONNET (Fr.), « Bulletin d'antiquités archéologiques du Levant inédites ou méconnues. Baalim VII », *Syria* 76, 1999, p. 237-280.

HANSON (V.D.), *Le modèle occidental de la guerre. La bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, Paris, 2007 (pour la traduction française).

HEAGREN (Br.), « Logistics of the Egyptian Army in Asia », dans P. Kousoulis, K. Magliveras (éd.), *Moving across Borders*, OLA 159, Louvain, 2007, p. 139-156.

HEINZ (S.C.), *Die Feldzugsdarstellungen des Neuen Reiches*, Vienne, 2001, p. 126-149.

HELCK (W.), *Die Beziehungen Ägyptens zu Vorderasien im 3. und 2. Jahrtausend v. Chr.*, ÄgAbh 5, Wiesbaden, 1962.

HEROLD (A.), *Streitwagentechnologie in der Ramses-Stadt*, Mayence, 1999.

HOCH (J.E.), *Semitic Words in Egyptian Texts of the New Kingdom and Third Intermediate Period*, Princeton, 1994.

IZRE'EL (Shl.), SINGER (I.), *The General's Letter from Ugarit*, Tel Aviv, 1990.

## KRI II

KITCHEN (K.A.), *Ramesside Inscriptions. Historical and Bibliographical II*, Oxford, 1969.

## KRITANC II

KITCHEN (K.A.), *Pharaoh Triumphant*, Warminster, 1982.

KITCHEN (K.A.), *Ramesside Inscriptions Translated & Annotated. Notes and Comments II*, Oxford, 1999.

KLOTZ (D.), « The Statue of the Dioikêtês Harchebi/Archibios (Nelson-Atkins Museum of Art 47-12) », *BIFAO* 109, 2009, p. 281-310.

KOCH (R.), *Die Erzählung des Sinuhe*, BiAeg 17, Bruxelles, 1990.

KUSCHKE (A.), *LÄ V*, 1983, col. 27-31, s. v. Qadesh.

KUSCHKE (A.), *LÄ V*, 1983, col. 31-37, s. v. Qadesh-Schlacht.

LACKENBACHER (S.), *Textes akkadiens d'Ugarit*, LAPO 20, Paris, 2002.

LETTENHOVE (K. DE), *Œuvres de Froissart V*, Osnabrück, 1967 (réimpression de l'édition de 1867-1877).

LITTAUER (M.A.), CROUWELL (J.H.), *Chariots and Related Equipment from the Tomb of Tutankhamun*, TTSO 8, Oxford, 1985.

LÓPEZ (J.), YOYOTTE (J.), « L'organisation de l'armée et les titulatures de soldats au Nouvel Empire égyptien », *BiOr* 26/1-2, 1969, p. 3-19.

MITCHELL (St.), « Hoplite Warfare in Ancient Greece », dans A.B. Lloyd (éd.), *Battle in Antiquity*, Londres, 1996, p. 87-105.

MORAN (W.L.) (avec la collaboration de V. Haas et G. Wilhelm), *Les lettres d'El-Amarna. Correspondance diplomatique du pharaon*, LAPO 13, Paris, 1987 (trad. française de D. Collon et H. Cazelles),

MURNAME (W.J.), *The Road to Kadesh. A Historical Interpretation of the Battle Reliefs of King Sety I at Karnak*, SAOC 42, Chicago, 1985.

NESKA (M.), « The Sea Peoples as a New Factor in Near Eastern and Egyptian Warfare », dans J. Popielska-Grzybowska, O. Bialostocka (éd.), *Proceedings of the Third Central European Conference of Young Egyptologists*, Pultisk, 2009, p. 129-139.

OBSOMER (Cl.), « Récits et images de la bataille de Qadech. En quoi Ramsès II transforma-t-il la réalité ? », dans L. van Ypersele (éd.), *Imaginaires de guerre. L'histoire entre mythe et réalité*, *Transversalités* 3, Louvain-la-Neuve, 2003, p. 339-367.

OBSOMER (Cl.), « Sinouhé l'égyptien et les raisons de son exil », *Le Muséon* 112/3-4, 1999, p. 207-271.

PARTRIDGE (R.), *Transport in Ancient Egypt*, Londres, 1996.

PARTRIDGE (R.B.), *Fighting Pharaohs. Weapons and Warfare in Ancient Egypt*, Manchester, 2002.

PEDEN (A.J.), *Egyptian Historical Inscriptions of the Twentieth Dynasty*, Jonsered, 1994.

PEDEN (A.J.), *The Reign of Ramesses IV*, Warminster, 1994.

POWELL (T.G.E.), « Some Implications of Chariotry », dans I. Foster, L. Adcock (éd.), *Culture and Environment. Essays in Honour of Sir Cyril Fox*, Londres, 1963, p. 153-169.

QUACK (J.Fr.), « Zur Endlung ḥꜣ im Neuhieratischen », *LingAeg* 12, 2004, p. 137-141.

QUIRKE (St.), COLLIER (M.), *The UCL Lahun Papyri: Accounts*, BAR-IS 1471, Oxford, 2006.

REDFORD (D.B.), *The Wars in Syria and Palestine of Thutmose III*, Leyde, Boston, 2003.

ROMMELAERE (C.), *Les chevaux du Nouvel Empire égyptien*, Bruxelles, 1991.

SANDOR (B.J.), « The Rise and Decline of the Tutankhamun-Class Chariot », *OJA* 23/2, 2004, p. 153-175.

SAUNERON (S.), « Remarques de philologie et d'étymologie (§§ 19-25) », *RdE* 15, 1963, p. 49-62.

- SAUNERON (S.), *Un traité égyptien d'ophiologie*, BiGen 11, Le Caire, 1989.
- SCHNAPP-GOURBEILLON (A.), *Aux origines de la Grèce*, Paris, 2002.
- SCHULMAN (R.), « The *Nʿrn* at the Battle of Kadesh », *JARCE* 1, 1962, p. 47-53.
- SCHULMAN (R.), « The Egyptian Chariotry: a Reexamination », *JARCE* 2, 1963, p. 75-98.
- SCHULMAN (A.R.), *Military Rank, Title and Organization in the Egyptian New Kingdom*, MÄS 6, Berlin, 1964.
- SCHULMAN (A.R.), « Chariots, Chariotry, and the Hyksos », *JSSEA* 10/2, 1980, p. 105-153.
- SCHULMAN (R.), « The *Nʿrn* at Kadesh on again », *JSSEA* 11/1, 1981, p. 7-19.
- SCHWAB-SCHLOTT (A.), « Altägyptische Texte über die Ausmaße Ägyptens », *MDAIK* 28, 1972, p. 109-113
- SHAW (I.), *Egyptian Warfare and Weapons*, Aylesbury, 1991.
- SHIRUN-GRUMACH (I.), « Kadesh Inscriptions and Königsnovelle », dans Chr. Eyre (éd.), *Seventh International Congress of Egyptologists (Cambridge, 3-9 September 1995)*, Oxford, 1995, p. 167.
- SINGER (I.), IZRE'EL (Shl.), *The General's Letter from Ugarit*, Tel Aviv, 1990.
- SPALINGER (A.J.), « Notes on the Reliefs of the Battle of Kadesh », dans H. Goedicke (éd.), *Perspectives on the Battle of Qadesh*, Baltimore, 1985, p. 1-42.
- SPALINGER (A.J.), *War in Ancient Egypt*, Malden, Oxford, 2005.
- SPALINGER (A.), « The Battle of Kadesh: The Chariot Frieze at Abydos », *Ägypten und Levante* 13, 2003, p. 163-199.
- SPALINGER (A.), « Some Notes on the Chariot Arm of Egypt in the Early Eighteenth Dynasty », dans P. Kousoulis, K. Magliveras (éd.), *Moving across Borders*, OLA 159, Louvain, 2007, p. 119-137
- STURM (J.), *La guerre de Ramsès II contre les Hittites*, Bruxelles, 1996 (traduction de Cl. Vandersleyen ; la pagination d'origine est conservée).
- TITE-LIVE, *Histoire romaine*, I, XXV (texte établi par J. Bayet et traduit par G. Baillet, Paris, 1940).
- VANDERSLEYEN (Cl.), *L'Égypte et la vallée du Nil II. De la fin de l'Ancien Empire à la fin du Nouvel Empire*, Paris, 1995.
- WARD (W.A.), « Lexicographical Miscellanies II », *SAK* 9, 1981, p. 359-372.
- WRESZINSKI (W.), *Atlas zur altaegyptischen Kulturgeschichte II*, Leipzig, 1935.
- WILKINSON (R.H.), « The Turned Bow as a Gesture of Surrender », *JSSEA* 17/3, 1987, p. 128-133

WILKINSON (R.H.), « The Turned Bow in Egyptian Iconography », *VarAeg* 4, 1988, p. 181-187.

WILKINSON (R.H.), « The Representation of the Bow in the Art of Egypt and the Ancient Near East », *JANE* 20, 1991, p. 83-99.

WOLF (W.), *Die Bewaffnung des altägyptischen Heeres*, Leipzig, 1926.

YEIVIN (S.) « Canaanite and Hittite Strategy in the Second Half of the Second Millennium B.C. », *JNES* 9, 1950, p. 101-107.

YOYOTTE (J.), LÓPEZ (J.), « L'organisation de l'armée et les titulatures de soldats au Nouvel Empire égyptien », *BiOr* 26/1-2, 1969, p. 3-19.

ZUHDI (O.), « Benteshina and the *N'rn* Division », *JSSEA* 8, 1977-1978, p. 141-142.

## Table des matières

<b>Introduction</b> .....	I-II
<b>Chapitre premier</b>	1-14
<b>À propos des <i>Néârin</i> (<i>Nʿrn</i>) de Pharaon (R 11) et du <i>skw tpy</i> (P 63)</b> .....	1
Ramsès déploie le <i>skw tpy</i> (problème 1) .....	3
Qui sont les <i>Nʿrn</i> ? (problèmes 2 et 3) .....	7
<i>La manœuvre des Nʿrn</i> .....	7
<i>Les figurations de Nʿrn</i> .....	9
<i>Le vocable Nʿrn</i> .....	10
Le pays d'Amourrou (problème 4) .....	12
Conclusion .....	13
<b>Chapitre II</b>	15-28
<b>Les unités égyptiennes au combat</b> .....	15
Le duel de Sinouhé .....	16
Les unités d'archers au Moyen Empire .....	19
Les unités d'archers au Nouvel Empire .....	20
Le char de combat .....	21
<i>Première phase : la charrerie au combat</i> .....	24
<i>Charrerie contre infanterie</i> .....	24
<i>Charrerie contre charrerie</i> .....	24
<i>Tactique de la charrerie</i> .....	25
<i>Exploitation</i> .....	25
<i>Deuxième phase : l'infanterie au combat</i> .....	26
Conclusion .....	27

<b>Chapitre III</b>	29-44
<b>Données stratégiques et tactiques</b> .....	29
De la nécessité de concentrer avant la bataille.....	30
Une désinformation remarquable .....	34
Maîtriser la dimension temporelle de la circulation de l'information .....	38
Maîtriser la dimension géographique de la circulation de l'information .....	39
Les objectifs .....	41
Conclusion .....	42
<b>Chapitre IV</b>	45-62
<b>La bataille</b> .....	45
Une bataille non conventionnelle .....	45
Première phase : le franchissement du gué au sud de Qadech .....	47
Deuxième phase : atteindre le camp de la division d'Amon .....	51
Objectif : s'emparer de Ramsès .....	52
Troisième phase : l'intervention d'Amon .....	55
Quatrième phase et fin de la bataille : une dernière tentative hittite par l'est ....	58
Victoire ou défaite ? .....	61
<b>Conclusion</b> .....	63
<b>Annexe : Qadech ou Qadech l'ancienne ?</b> .....	65
<b>Illustrations</b> .....	69
<b>Bibliographie</b> .....	83
<b>Table des matières</b> .....	89







ISSN 2102-6637